RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC

ET AUTRES MISSIONS QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE

AVRIL 1868.

No. 18

AVEC APPROBATION DES SUPERIEURS

QUÉBEC.
DES ATELIERS DE LEGER BROUSSEAU
IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ
1868.



The Newberry Library
The Everett D. Graff Collection
of Western Americana
3886

RAPPORT

SUR LES

ERRATA.

Pages	lignes	*au lieu de*		*lisez*	
VII	1	*au lieu de*	bien fait	*lisez*	bienfait
XXXI	1	"	ci-contre que	"	ci-contre est que
XXXI	26	"	l'exercice 1867	"	l'exercice de 1867
11	2	"	toute	"	toutes
26	32	"	fraper	"	frapper
28	4	"	leur travaux	"	leurs travaux
36	26	"	communion	"	communiant
38	4	"	recommadation	"	recommandations
56	10	"	cathéchisme	"	catéchisme
89	28	"	Peaux Pouges	"	Peaux Rouges
96	13	"	mille	"	milles
110	18	"	;e	"	je
110	33	"	ie	"	le
111	14	"	Missinnaire	"	Missionnaire
111	20	"	lavée	"	lavé
116	35	"	étaiént	"	étaient

QUÉBEC.
DES ATELIERS DE LEGER BROUSSEAU
IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ

1868.



The Newberry Library

The Everett D. Graff Collection

RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC

ET AUTRES MISSIONS QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE

AVRIL 1868.

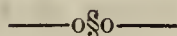
No. 18

AVEC APPROBATION DES SUPERIEURS

QUÉBEC.
DES ATELIERS DE LEGER BROUSSEAU
IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ
1868.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

AVANT-PROPOS



Nous publions en tête de notre rapport une lettre par laquelle Monseigneur l'Archevêque invite d'une manière pressante les fidèles du diocèse à redoubler de zèle pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. La parole du vénérable prélat ne se fait pas entendre en vain, et nous sommes assurés d'annoncer qu'elle produira ses fruits. Ce résultat est beaucoup à désirer, pour mettre le Conseil en état de répondre aux demandes qui lui sont faites chaque jour en faveur des nouvelles missions du diocèse. Si la colonisation des terres incultes du pays marche avec la célérité qu'on parait vouloir lui imprimer, le Conseil sera appelé à faire des dépenses considérables pour soutenir les missionnaires au milieu des nouveaux colons, pour leur procurer le logement indispensable, pour bâtir de modestes chapelles et les pourvoir des choses absolument nécessaires au culte. Mais il doit surtout employer son zèle

pour le soutien de la mission commencée chez les sauvages infidèles qui se trouvent encore dans le pays, quoique en dehors des limites du diocèse. Si le commerce a déjà pu pénétrer chez eux et s'y implanter, ne serait-il pas regrettable que la religion fût impuissante à se procurer le même privilége? Quel puissant motif, pour tous ceux qui aiment la religion, de faire de généreux sacrifices !

Depuis la publication de notre dernier rapport, la mort a enlevé un prêtre de l'Archevêché qui occupait une place importante dans le Conseil particulier de Québec. A la mort du regretté M. Ferland, M. l'Abbé Lecours avait été appelé à le remplacer en qualité de trésorier. Pendant le peu de temps qu'il lui a été donné de remplir les devoirs de cette charge de confiance, il s'y est employé avec un zèle constant, même pendant la longue maladie qui a précédé sa mort. Cet estimable jeune prêtre décédé le 8 juillet 1866, n'a pas tardé à suivre M. Ferland dans la tombe. Il n'avait en mourant que 29 ans, et promettait, par toutes les qualités de l'esprit et du cœur, de rendre de grands services à l'Eglise.

(*Circulaire.*)

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC,
17 Avril 1868.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous envoie un certain nombre d'exemplaires d'un imprimé concernant, l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Je serai bien aise que vous les répandiez parmi vos paroissiens pour leur faire apprécier l'excellence de cette association qui produit partout des fruits admirables, et qui, depuis son établissement dans le diocèse de Québec, il y a trente ans, a contribué puissamment à y répandre et consolider le règne de Dieu.

Il est à désirer que les ressources de l'Œuvre s'augmentent d'année en année, en proportion de l'accroissement de la population. Le mouvement que l'on veut imprimer à la colonisation des terres de la Couronne, va nécessiter de nouvelles dépenses pour le soutien des missionnaires, pour la construction de nouvelles chapelles et pour les pourvoir de tout ce qui est indispensablement

nécessaire au service divin. Il importe donc que l'Œuvre soit mise à même de faire face à toutes ces dépenses, afin de procurer aux nouveaux colons les secours religieux dont ils ont plus particulièrement besoin pour supporter les rigueurs de l'exil, et pour ne pas perdre courage, au milieu de leurs pénibles travaux.

Il ne faut pas oublier non plus que nous avons un devoir à remplir à l'égard des sauvages du pays " qui sont assis dans les ténèbres et les ombres de la mort." Il faut procurer aux intrépides missionnaires chargés de les éclairer, les moyens de se rendre chaque année au milieu d'eux, en temps convenable, pour les instruire et les préparer à entrer dans la famille chrétienne. Dans le rapport qui sera publié prochainement sur nos missions, vous trouverez, quant à celles qui se font chez les sauvages en particulier, des détails qui vous aideront à stimuler le zèle de vos paroissiens à prendre part à leur régénération spirituelle.

On ne peut se dissimuler que toutes les paroisses ne font pas également leur devoir à l'égard de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il y en a sans doute un grand nombre qui contribuent avec une constante générosité à la soutenir, mais il y en a d'autres où le zèle s'est ralenti, quelques-unes où il s'est fait peu sentir, un certain nombre même où il est encore à se montrer. Or il importe qu'elles aient toutes le même empres-

sement à concourir au bien fait par l'association, parceque chaque fidèle doit, autant qu'il est en lui, procurer le bien du prochain, et surtout son bien spirituel, qui l'emporte sur tous les autres.

Je me flatte qu'après avoir exposé à vos paroissiens les obligations que la charité leur impose envers leurs frères, et les avantages qui doivent leur revenir de leur fidélité à bien remplir à ce sujet le but de l'association, ils seront ou raffermis dans leur zèle pour la bonne œuvre, ou encouragés à y prendre part à l'avenir avec une sollicitude plus soutenue.

Je pense que si chaque curé surveillait lui-même le choix des chefs de dizaines et de centaines d'associés, et s'intéressait à les faire remplacer, en cas de mort ou d'absence, il rendrait un service durable à la bonne œuvre. Il faut que l'organisation soit maintenue fidèlement dans chaque paroisse, pour que l'association y prenne racine et ne soit pas en danger à chaque instant d'y perdre du terrain. Or elle ne peut l'être, presque dans tous les cas, que par les exhortations souvent réitérées du prêtre. Veuillez relire ce que je disais à ce sujet dans ma lettre circulaire accompagnant les questions qui doivent être traitées dans les conférences ecclésiastiques de cette année. Qu'on ne soit pas surpris si je reviens si promptement à la charge. Quand vous aurez vu, dans la prochaine reddition de comptes, que les allocations faites par le Conseil de Québec,

pour cette année, dépassent de $975. le montant de la dernière recette, on trouvera tout naturel que je fasse de nouvelles instances.

Il est bon de rappeler de temps en temps aux fidèles les priviléges accordés par le Souverain Pontife aux associés, et de leur fournir l'occasion de les gagner. Vous n'oublirez pas non plus que les prêtres qui favorisent la bonne œuvre, jouissent de bien précieux avantages, d'après le 10e et 11e articles de la partie de l'imprimé ci-dessus mentionné, qui a pour titre " Les Indulgences."

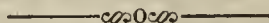
Daigne le Seigneur bénir les paroles que vous allez prononcer en faveur d'une œuvre qui est véritablement selon son cœur, puisqu'elle n'a point d'autre but que celle pour laquelle il est venu en ce monde, qui est de chercher et de sauver les âmes perdues par le péché.

Je demeure avec un très-sincère attachement,

Monsieur le Curé,

Votre très-obéissant serviteur,

† C. F. ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.



Ci-suit un coup-d'œil sur l'œuvre de la Propagation de la Foi que chaque associé sera heureux de lire.

ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

SON BUT.

Propager la Foi, c'est instruire des vérités essentielles de la Religion ceux qui les ignorent, et leur apprendre à pratiquer les devoirs indispensables au salut : c'est faire la plus belle des œuvres, puisque c'est travailler à préserver les âmes de la damnation éternelle.

Dieu veut que tous les hommes soient sauvés : c'est donc pour chaque chrétien une obligation de s'employer de toutes ses forces à l'accomplissement de cette volonté adorable. Sans doute, un petit nombre seulement est appelé à quitter la famille et la patrie pour aller porter la Foi jusqu'aux extrémités du monde ; mais tous peuvent prier pour le salut de leurs frères, et il en est bien peu qui, à leurs prières, ne puissent joindre une aumône pour aider à la conversion des infidèles. Réunir ces prières et ces dons pour les rendre plus efficaces, voilà l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Pour en être membre il ne faut que deux choses : 1° appliquer une fois pour toutes, à cette intention, le *Pater et* l'*Ave* de la prière du matin ou du soir, et y ajouter chaque fois cette invocation : Saint François-Xavier, priez pour nous ; 2° donner en aumône pour les Missions un sou par semaine.

SON HISTOIRE.

Fondée à Lyon, en 1822, une Œuvre si méritoire et si simple s'est répandue rapidement dans les cinq parties du monde, où elle compte aujourd'hui des Associés nombreux.—Dès son origine, le Souverain Pontife Pie VII, et après lui chacun de ses successeurs, l'ont enrichie de précieuses indulgences: NN. SS. les Evêques, dans un grand nombre de Mandements et de Lettres pastorales, ont exhorté les fidèles à y contribuer; par sa lettre encyclique du 15 août 1840, Sa Sainteté Grégoire XVI l'a solennellement recommandée à tout l'univers catholique; par une autre encyclique du 21 novembre 1851, le Souverain Pontife Pie IX, la plaçant sous la protection spéciale des Evêques de la Chrétienté, a affecté, comme condition du Jubilé, une aumône spéciale à "*cette Œuvre éminemment religieuse*;" et enfin, dans son Allocution du 25 septembre 1857, Sa Sainteté, à l'occasion d'un autre Jubilé, a daigné accorder pour la seconde fois à la même Œuvre cette éclatante preuve de bienveillance.

Grâce à ces encouragements, l'Association a pu étendre sa sollicitude sur toutes les Missions, sans diminuer les ressources d'aucune autre Œuvre de charité déjà établie. Le nombre des missions secourues est aujourd'hui de plus de 280; celui des ouvriers évangéliques s'est accru, dans chacune d'elle d'une manière considérable; par les prédications de ces nombreux apôtres, les sacrifices humains ont cessé dans des contrées où ils avaient encore lieu; les idoles ont été abattues; dans d'autres pays encore infidèles, des milliers d'âmes sont régénérées et ont retrouvé leur part de l'héritage céleste; c'est à l'aide des

aumônes des fidèles, recueillies et distribuées par l'Œuvre, que tout ce bien s'est opéré.

Aussi que d'actions de grâces reviennent à cette sainte Œuvre, de toutes les contrées de la terre! D'un bout du monde à l'autre, des peuples nouvellement convertis la bénissent; les Missionnaires lui envoient, en signe de reconnaissance, les touchants récits de leurs souffrances, de leurs travaux et de leurs succès. Plusieurs fois les Evêques des Etats Unis d'Amérique réunis en concile lui ont adressé des remercîments, pendant qu'à six mille lieues de là les martyrs de la Cochinchine priaient pour elle, et près de tomber sous le fer des bourreaux, promettaient de ne pas oublier devant Dieu, alors qu'ils seraient dans la gloire, les bienfaiteurs des Missions.

Telle est, en deux mots, l'histoire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Les catholiques de tout âge, de tout sexe et de tout pays sont appelés à y prendre part. Elle a été mise à la portée des positions les plus médiocres, mais dans la prévision que le nombre de ses Associés compenserait la modicité de leur offrande.—Quand l'hérésie, pour répandre ses erreurs, recueille plus de trente millions de contributions volontaires chaque année, ne ferions-nous rien pour aider à propager notre Foi? Tous les jours nous disons à Dieu: QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE; prouvons, lorsqu'il est si facile de le faire, que cette prière n'est pas pour nous un vain mot. En sauvant les âmes de nos frères, nous sauverons la nôtre; car l'Ecriture sainte nous apprend que, si nous assistons les Apôtres et les Martyrs, nous recevrons un jour la même récompense qui est réservée à leurs travaux.

SON ORGANISATION.

Un Associé par dix reçoit les aumônes et les remet, avec la sienne propre, à un autre membre de l'Œuvre, qui a dix collectes semblables à recevoir, c'est-à-dire les aumônes de cent personnes. Celui ci les verse, à son tour, à un troisième qui rassemble dix recettes de même valeur, c'est-à-dire les aumônes de mille personnes. Il n'y a, du reste, aucune réunion des Associés entre eux.—Deux Conseils, l'un à Lyon, l'autre à Paris, partagent entre les différentes Missions les sommes qui ont été recueillies ; les fonctions des membres de ses Conseils sont entièrement gratuites. Le compte des recettes et des dépenses est publié chaque année : on y désigne les secours envoyés à chaque Mission, les noms des Evêques qui les ont reçus ; aucune autre bonne œuvre n'offre donc plus de garanties. Les lettres des Missionnaires sont réunies en cahiers, dont un exemplaire est distribué tous les deux mois gratuitement à chaque collecteur de dizaine ; celui-ci doit le prêter successivement aux neuf autres Associés ; la propriété lui en revient ensuite. Les *Annales* de la Propagation de la Foi s'impriment, en diverses langues, au nombre de plus de 233,000 exemplaires.

SES INDULGENCES.

Les Associés, c'est-à-dire les personnes qui remplissent les deux conditions énoncées au § 1er de la *prière quotidienne* et de l'*aumône du sou par semaine*, peuvent gagner les indulgences suivantes, applicables aux âmes du Purgatoire :

1° Indulgence plénière, le 3 mai, anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et le 3 décembre, fête

patronale de l'Association, ou un jour dans l'Octave de ces deux fêtes.—2° Indulgence plénière de deux jours de chaque mois, au choix des Associés.—3° Indulgence plénière le jour de l'Annonciation et celui de l'Assomption, ou un jour de leur Octave.—4° Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où se célébrera une commémoration générale de tous les Associés défunts. —5° Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où une série quelconque d'Associés célèbrera la commémoration des défunts ayant appartenu au Conseil, à la Division ou à la Dizaine dont ils font partie. Pour gagner ces indulgences plénières, il faut s'approcher des Sacrements, visiter l'église de l'Œuvre, ou, si elle n'en a pas, sa propre église paroissiale, et y prier selon les intentions du Souverain Pontife. Les enfants qui n'ont pas fait leur première Communion peuvent aussi les gagner en accomplissant une autre œuvre méritoire, imposée par leur confesseur.—6° Indulgence plénière, à l'article de la mort, pour tout Associé qui invoque au moins de cœur, s'il ne le peut de bouche, le saint nom de Jésus.—7° Indulgence de trois cents jours chaque fois qu'un Associé assiste, au moins contrit de cœur, au *Triduo* que l'Œuvre peut faire célébrer aux fêtes du 3 mai et du 3 décembre.—8° Indulgence de cent jours chaque fois qu'un Associé récite le *Pater* et l'*Ave* avec l'invocation à saint François-Xavier ; qu'il accomplit en faveur des Missions une œuvre quelconque de piété ou de charité. Toutes ces Indulgences sont aussi applicables aux âmes du Purgatoire. Ceux qu'une cause légitime empêche de visiter l'église designée, peuvent suppléer à cette visite par d'autres œuvres ou prières indiquées par leurs confesseurs. Les Maisons

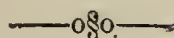
religieuses, Colléges, etc., peuvent gagner les mêmes Indulgences en visitant leur propre église ou oratoire public; et s'il n'y en a pas, la chapelle privée de leur maison, pourvu que les autres conditions soient remplies.—9° Faveur des autels privilégiés pour toute messe qu'un Associé dit ou fait dire, n'importe sur quel autel, pour un Associé défunt.—10° Même privilége personnel, cinq fois par semaine, aux prêtres qui ont réuni les aumônes de mille Associés.—11° Pouvoir d'appliquer aux chapelets les Indulgences *Brigittaines*, et aux Croix et Médailles les Indulgences apostoliques, accordé aux prêtres qui ont réuni les aumônes de cent associés, ou bien qui font partie d'un Conseil ou Comité chargé de veiller aux intérêts de l'œuvre.



Conseil de l'Association de la Propagation de la Foi

POUR LE

DIOCÈSE DE QUÉBEC.



L'Honorable Juge Caron, Président.
L'Honorable L. Massue, Vice-Président.
L'Abbé Ant. Gauvreau, Trésorier.
Jacques Crémazie, Ecuyer, Secrétaire.
Revd. M. C. F. Cazeau, Vicaire-Général.
E. B. Lindsay, Ecuyer.
Chs. Langevin, Ecuyer.
J. P. O'Meara, Ecuyer.
A. B. Sirois, Ecuyer.
Geo. Manly Muir, Ecuyer.

RAPPORT

———o———

Comptes de la Société de la Propagation de la Foi pour l'année commençant le 1*er Décembre* 1865 *et finissant le* 1*er Décembre* 1866.

———

30ème ANNÉE.

Dépenses.

Annales de Lyon..	$980.00
Lac Abbitibi et chantiers..............................	600.00
Mission du St. Maurice.................................	600.00
Diocèse de St. Boniface................................	480.00
Ornements et vases sacrés..............................	600.00
Mission de Valcartier..................................	100.00
" Laval et lac Beauport................................	120.00
" Port au Persil	30.00
" l'Anse St. Jean (Saguenay)...........................	160.00
" Roberval (lac St. Jean)..............................	100.00
" des Chantiers du Saguenay............................	40.00
" Rivière aux Sables (St. Dominique)...................	60.00
" Tadoussac..	150.00
" des Escoumins..	120.00
" Labrador...	240.00
" { Wolfestown...	60.00
" { Supplément pour 1864-65............................	40.00
	$4480.00

Montant de l'autre part	$4480.00
Mission de Inverness (Leeds)	180.00
" Standon et lac Etchemin	100.00
" Buckland (supplément pour 1864-65)	10.00
" S. Ephrem de Tring	60.00
" Armagh (S. Cajétan)	60.00
" supplément pour 1864-65	40.00
" S. Cyrille	50.00
" Chemin Elgin	50.00
" S. Honoré (Armand)	40.00
" Lac Témiscouata	60.00
" S. Jean de Dieu (Bégon)	100.00
" Ste. Angèle de Mérici (Lepage)	40.00
" Ste. Félicité (Township S. Denis)	120.00
" S. Norbert du Cap-Chatte	120.00
" Rivière-au-Renard	60.00
" S. Pierre de Malbaie (Gaspé)	100.00
" Cascapédiac	100.00
" Grosse Isle	240.00
Chapelle de S. Tite des Caps	100.00
" Lac Beauport	100.00
" l'Anse au Foin (S. Fulgence)	40.00
" Rivière aux Canards	50.00
" lac Ecthemin	100.00
" Dégely (Témiscouata)	60.00
" Grande Vallée des Monts	20.00
" Grand'Grave	20.00
" Cap-aux-Os	20.00
" Caplan (Gobêche)	64.00
" Sauvages à Lorette	44.80
Terre au Mont Louis	100.00
" Malbaie (Gaspé)	100.00
Dépenses extraordinaires au Labrador	260.00
Transport d'annales, etc	120.00
Impressions des rapports, etc	234.00
Total	$7442.80

RECETTES *pour l'année* 1865.66.

N. D. de Québec	$384.58
Dames Ursulines	55.16
Hôtel-Dieu	24.00
Séminaire de Québec	20.75
St. Patrice de Québec	55.00
Faubourg St. Jean	203.00
St. Roch de Québec	340.05
St. Sauveur	
Hôpital-Général	33.60
St. Pierre (Ile d'Orléans)	152.09
St. Laurent "	107.00
St. Jean "	120.00
St. François "	25.62
Ste. Famille "	53.02
Les Grondines	100.44
St. Casimir	20.50
Deschambault (2 ans)	124 30
St. Alban	38.40
Cap Santé	40.00
Portneuf	7.50
St. Basile	22 00
Les Ecureuils	32.98
Pointe-aux-Trembles	44.00
St. Augustin	155.00
St. Raymond	34.02
Ste. Catherine de Fossambault	23.12
St. Félix du Cap Rouge	14.70
Ste. Foye	46.18
St. Colomb de Sillery	51.20
Ancienne Lorette	83.35
St. Ambroise	44.80
Valcartier	10.36
Charlesbourg	55.63
Laval	4.09
	$2526.44

Montant de l'autre part	$2526.44
Beauport (pour 1865)	95.50
Ange Gardien (2 ans)	120.60
Chateau Richer (y compris un don de $40.00)	109.08
Ste. Anne de Beaupré	49.21
St. Ferréol	9.23
St. Joachim	50.00
Petite Rivière	1.40
Baie St. Paul	30.00
St. Urbain	19.33
Eboulements	20.05
Ile aux Coudres	
St. Irénée	23.50
Malbaie	48.40
Ste. Agnès	20.00
St. Fidèle	
Anse S. Jean	
St. Alexis	
St. Alphonse	3.00
Notre-Dame du Grand Brûlé	
Notre-Dame d'Hébertville	
Roberval	4.00
Chicoutimi	
Ste. Anne du Saguenay	
Tadoussac	
Escoumins	30.00
Pointe aux Esquimaux	15.00
St. Calixte de Somerset	67.00
Ste. Julie de Somerset	79.27
Ste. Sophie d'Halifax	
St. Ferdinand d'Halifax	10.00
St. Jean Deschaillons	30.00
Ste. Emmélie	
Lotbinière	60.98
	$3421.99

Montant de l'autre part	$3421.99
St. Edouard de Lotbinière	
Ste. Croix	45.19
St. Flavien	
St. Antoine de Tilly	54.08
St. Apollinaire	10.00
St. Nicolas	63.83
St. Etienne de Lauzon	
St. Romuald	40.00
St. Jean Chrysostôme	21.38
St. Lambert	22.80
St. Isidore	42.00
St. Bernard	31.17
St. Gilles	16.31
Broughton	21.67
Leeds	
St. Sylvestre (y compris un don de $13.00)	26.37
St. Elzéar (Beauce)	40.00
St. Frédéric " (2 ans)	8.55
St. François " (2 ans)	17.79
St. George " (2 ans)	2.55
St. Victor de Tring	45.00
St. Evariste de Forsyth	
Lambton	
St. Joseph (Beauce)	19.50
Ste. Marie "	90.43
Ste. Marguerite (2 ans)	6.27
Ste. Hénédine	13.00
St. Edouard de Frampton	
St. Malachie "	
Ste. Claire	9.81
St. Anselme	76.80
St. Henri	86.50
Notre-Dame de Lévis	336.95
St. Joseph de Lévis	186.11
Beaumont	46.70
	$4802.75

Montant de l'autre part	$4802.75
St. Charles	116.00
St. Gervais	
St. Lazare	44.50
Notre-Dame de Buckland	10.66
Armagh (St. Cajétan)	2.70
St. Raphaël	20.00
St. Michel	109.00
St. Valier	61.15
Berthier	25.53
St. François Rivière du Sud	30.00
St. Pierre "	
St. Thomas	123.00
Ile aux Grues	85.76
Cap St. Ignace	147.10
Islet	168.68
St. Cyrille	6.25
St. Jean Port Joly	48.00
St. Aubert	13.00
Ste. Louise	
St. Roch des Aulnets	100.00
Ste. Anne Lapocatière	67.13
Colége de Ste. Anne	15.05
St. Onésime	
Rivière Ouelle	
St. Pacôme	20.00
Notre-Dame du Mont-Carmel	
St. Pascal (2 ans)	161.61
St. Denis	64.00
St. Louis de Kamouraska	30.00
St. André	35.20
Ste. Hélène	11.52
St. Alexandre	
Notre-Dame du Portage	
Rivière du Loup	21.00
St. Antonin	16.00
	$6355.59

Montant de l'autre part	$6355.59
Lac Témiscouata	
St. Arsène (2 ans)	67.29
St. Modeste	13.00
S. Epiphane	12.00
Cacouna (y compris un don de $40.00)	103.25
Ile Verte	31.64
St. Eloi (y compris un don de $3.00)	33.00
Trois Pistoles	60.00
St. Simon	32.00
Ste. Françoise	
St. Mathieu	
St. Fabien	
Ste. Cécile du Bic	21.00
St. Anaclet	12.87
Rimouski (y compris $6.00 pour 1865)	44.01
Ste. Luce	8.00
Ste. Flavie	
St. Octave de Métis	9.70
Notre-Dame de McNider	
Matane	8.00
Ste. Anne des Monts	12.00
Rivière-au-Renard	6.10
Douglastown	
Percé	
Grande Rivière	
Port Daniel	
Paspébiac	9.50
Bonaventure (2 ans)	100.56
Maria pour 1865	15.50
Carleton	40.80
Ristigouche	4.00
Soldats de la garnison	44.78
Succession de feu Mess. Besserer	200.00
Par Intérêts sur fonds placés	20.30
	$7264.89

RÉSUMÉ :

En caisse le 1er Décembre 1865	$9554.56
Recettes depuis le 1er Décembre 1865 au 1er Décembre 1866..................................	7304.98
	$16859.54
Dépenses pour la même année..................	7442.80
Reste en caisse	$9416.74

Québec, 28 Décembre 1866.

ANT. GAUVREAU, PTRE.,
Trésorier.

———o§o———

Comptes de la Société de la Propagation de la Foi pour l'année commençant le 1er. Décembre 1866 et finissant le 1er. Décembre 1867.

31ème ANNÉE.

Dépenses.

Annales de Lyon....................................	$980.40
Lac Abbitibi et Chantiers..........................	600.00
Mission du Saint Maurice..........................	400.00
Diocèse de St. Boniface............................	480.00
{ Ornements et vases sacrés......................	600.00
{ Supplément pour l'année dernière............	492.51
	$3552.91

Montant de l'autre part..............	$3552.91
{ Lac Mistasimi et Rivière des Esquimaux...	600.00
{ Supplément pour l'année dernière..........	100.00
Mission de Valcartier..............................	100.00
" Laval et Lac Beauport..............	120.00
" S. Tite des Caps......................	100.00
" Port au Persil........................	30.00
" l'Anse St. Jean.........	160.00
" Roberval (Lac St. Jean)..........	100.00
" Chantiers du Saguenay.............	40.00
" S. Dominique (Riv. aux Sables)..	60.00
" Tadoussac	150.00
" Escoumins..............................	120.00
" Nataskouan pour 1866.............	40.75
" Inverness (Leeds)....................	100.00
" { St. Cajetand'Armagh..........	100.00
" { Supp. pour l'année dernière....	40 00
Supplément aux mis. de Buckland pour 1866..	40.00
Mission de Standon..................................	50.00
" Lac Etchemin (Ste. Germaine)...	160.00
" Ste. Justine RR. PP. de la Trappe	50.00
" { Chemin Elgin..........................	50.00
" { Supplément au même...........	80.00
" Rivière Bleue (St. Honoré)........	20.00
Chapelles des Bergeronnes et Mille Vaches...	60.00
" { Inverness................................	100.00
" { Pour 1866................................	100.00
Terre à Kouspiganish (Saguenay)............	96.00
" au lac Kinogomi (Saguenay)......	60.00
" Rivière Bleue S. Honoré...........	100.00
Transports d'annales, etc., etc.....................	400.00
Actes notariés pour achats de terres, etc........	14.00
A S. G. Mgr. de Rimouski........................	100.00
Total..........................	$6993.66

RECETTES *pour l'année* 1866-67.

Notre-Dame de Québec	$271.21
Dames Ursulines	
Hôtel-Dieu	24.00
Grand Séminaire de Québec	8.39
Petit Séminaire	22.57
St. Patrice de Québec	41.70
Faubourg St. Jean	199.25
St. Roch de Québec	346.45
St. Sauveur	82.82
Hôpital Général	51.00
Saint Pierre (Ile d'Orléans)	149.40
St. Laurent "	102.00
St. Jean "	160.00
St. François (y compris $50 de la succession E. Leblanc)	75.32
Ste. Famille (y compris plusieurs dons)	90.90
Les Grondines	70.11
St. Casimir	32.50
Deschambault	72.05
St. Alban	30.00
Portneuf	2.00
Le Cap Santé	29.86
St. Basile	
Les Ecureuils	30.00
La Pointe-aux-Trembles	46.52
St. Augustin	150.46
St. Raymond	
Ste. Catherine	
St. Félix du Caprouge	
Ste. Foye	56.66
St. Colomb	
Ancienne Lorette	60.35
St. Ambroise	
Valcartier	5.25
	$2210.77

Montant de l'autre part	$2210.77
Charlesbourg	56.60
Laval	4.71
Beauport	103.50
Ange Gardien	59.25
Château-Richer	39.70
Ste. Anne de Beaupré	40.72
St. Ferréol	7.01
St. Joachim	41.17
Ste. Tite	
Petite Rivière	1.41
Baie St. Paul	56.50
St. Urbain	20.50
Eboulements	
St. Hilarion	
Ile aux Coudres	
Saint Irénée	15.83
Malbaie	80.00
Ste. Agnès	25.00
St. Fidèle	
Anse St. Jean	
St. Alexis	11.50
St. Alphonse	
Notre-Dame de Laterrière	
Notre-Dame d'Héberville	6.00
Roberval	
Chicoutimi	16.50
St. Dominique (Rivière-aux-Sables)	
Ste. Anne du Saguenay	
Tadoussac	
Escoumins	14.00
Pointe aux Esquimaux	
Nataskouan	
St. Calixte de Somerset	57.00
	$2867.67

Montant de l'autre part	$ 2867.67
Ste. Julie	72.50
St. Sophie d'Halifax (pour 1866)	10.00
St. Ferdinand	
St. Julien de Wolfestown	
St. Jean Deschaillons	54.80
Ste. Emmélie	22.50
Lotbinière	51.80
St. Edouard	25.00
Ste. Croix	52.80
St. Flavien (pour 1866)	8.00
St. Antoine de Tilly	56.00
St. Apollinaire	14.66
St. Nicolas	48.08
St. Etienne	
St. Romuald	30.00
St. Jean Chrysostôme	20.23
St. Lambert	34.45
St. Isidore	
St. Bernard	28.39
St. Gilles	
Broughton	
Inverness	
St. Sylvestre	
St. Ezéar Beauce	38.50
Ste. Marie "	39.51
St. Joseph "	21.62
St. Frédéric "	
St. François "	9.90
St. George "	
St. Victor de Tring	26.18
St. Ephrem	
St. Evariste de Forsyth	
St. Vital de Lambton (2 ans)	12.46
Ste. Marguerite	
Ste. Hénédine	13.00
	$ 3558.05

Montant de l'autre part	$3558.05
St. Edouard de Frampton,	
St. Malachie	
Ste. Claire	31.50
St. Anselme	68.71
St. Henri	
Notre-Dame de Lévis	294 45
St. Joseph de Lévis	172.33
Beaumont	39.15
St. Charles	126.50
St. Gervais	48.60
St. Lazare	55.53
Notre-Dame de Buckland	12.50
Armagh (S. Cajétan)	5.00
St. Raphaël	
St. Michel	
St. Valier	57.30
Berthier	20.65
St François Rivière du Sud	27.38
St. Pierre " pour 1866 et 67	52.10
St. Thomas	151.75
Ile aux Grues	74.02
Le Cap St. Ignace	126.65
L'Islet	160.00
St. Cyrille	
St. Jean Port Joly	48.00
St. Aubert	
Ste. Louise	
St. Roch des Aulnets	80.00
Ste. Anne Lapocatière	63.03
Collége de Ste. Anne	10.70
St. Onésime (pour 1866)	5.00
Rivière Ouelle (pour 1866)	13.05
St. Pacôme	13.00
Notre-Dame du Mont-Carmel (pour 1866)	6.02
St. Denis (y compris $12 pour 1866	72.00
	$5392.97

Montant de l'autre part	$ 5392.97
St. Louis de Kamouraska	40.00
St. Pascal	
St. André	34.47
Ste. Hélène	20.00
St. Alexandre	20.00
Notre-Dame du Portage	9.75
Rivière du Loup	27.00
St. Antonin	6.17
St. Fabien pour 1866	32.00
Soldats de la garnison	61.83
Par intérêts	68.30
Succession de Dame P. Méthot	200.00
" Monjon	100.00
Total	$6018.40

Résumé:

Au lieu de $9416.74 en caisse comme il appert par le compte-rendu de Décembre 1866, le trésorier n'a pu se rendre compte que d'un

En caisse de	$5030.00
Recettes depuis le 1er Décembre 1866 au 1er Décembre 1867	6018.40
	$11048.40
Allocations votées par le Conseil 1867	6993.66
1er Décembre 1867 reste en caisse	$ 4054.74

Québec, 24 Décembre 1867.

ANT. GAUVREAU, PTRE.

Trésorier.

N. B.—La raison du déficit mentionné ci-contre que l'on a compté comme étant à la disposition du Conseil de la Propagation de la Foi de Québec le "Fonds Parant" qui à la vérité, doit être employé pour le soutien des "*missions du diocèse de Québec*" (citation du testament de feu M. Parant, curé de Repentigny), mais dont l'administration est laissée à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Québec seul, qui peut "*l'employer selon son bon plaisir.*" A dater de ce jour le revenu de ce Fonds Parant est mis à part des recettes de la Propagation de la Foi.

NOTA.—Plusieurs paroisses ont expédié leurs recettes après la clôture des comptes. Voici leurs noms.

St. Isidore	$44.00
St. Henri	73.77
Ste. Catherine	20.30
St. Aubert	8.00
St. Colomb	34.50
St. Félix du Caprouge	10.18
St. Pascal	59.82
St. Ambroise	38.80
St. Raymond	34.57
St. Onésime	2.00
Rivière Ouelle (pour 2 ans)	11.00
Ste. Anne de Lapocatière balance sur 1867	8.50
St. Basile	15.00

Ces montants seront reportés sur l'exercice 1867-68.



PREMIERE MISSION CHEZ LES NASKAPIS.

BAIE DES ESQUIMAUX.

Lettre du Révérend Père Babel O. M. I.
à
S. G. Monseigneur l'Administrateur.

Betsiamits, le 21 Novembre 1866.

Monseigneur,

Votre Grandeur a dû être informée, je le pense, par mes supérieurs du résultat de mon voyage: je leur ai envoyé il y a quelque temps la narration de ma montée de Mingan à Winnaukupan.

Bien des difficultés sont venues entraver mon voyage. La compagnie de la Baie d'Hudson qui devait me fournir le canot, les hommes et les provisions de voyage au commencement de Juin, n'a pu me les donner que le 18 Juillet. C'était bien tard, trop tard pour un tel voyage et je ne savais trop quel parti prendre. Les rivières sont trop basses maintenant me disais-je, et les sauvages fatigués d'attendre seront partis. Ne ferais-je pas mieux de remonter à Québec que de m'exposer à faire un voyage inutile? Cette pensée m'a retenu: Si je n'entreprends pas ce voyage je crains qu'aucune nouvelle tentative ne soit faite pour les missions, et je ne voudrais pas

que la mission des Naskapis fut abandonnée pa
ma faute. Si je ne fais pas tout ce que je m
proposais de faire, je me rendrais aussi loin qu
je le pourrais. Je sais bien que je ne rencontrera
pas les sauvages, c'est trop tard ; mais lorsque j
ne ferais que paraître aux postes qu'ils fréquen
tent, pour leur fixer l'époque où ils pourron
rencontrer le missionnaire, la première année o
trouvera un bon nombre de familles réunies
Lorsque je n'obtiendrais que cela, mon voyag
ne sera pas perdu. En avant donc, à la garde d
Dieu et de mon bon ange.

Le 19 Juillet, mes deux canotiers ne connais-
sant pas la route que nous devions suivre, s
firent tracer par un sauvage une carte, aussitô
qu'elle fut achevée, nous remontâmes la rivièr
St. Jean. Après quatre jours de marche, nous
laissâmes cette rivière pour entrer dans les 30
portages du Washekamu, que nous avions à fran-
chir pour atteindre la rivière Romaine. Nous
traversions un terrain volcanisé ; ce n'était qu'un
culbutis de montagnes, de lacs, de marécages
jetés sans ordre, qui rendaient notre marche
très-difficile. Un de mes hommes tombe malade ;
ses jambes enflées, couvertes d'éruptions de
scrofules ne sont qu'une plaie, son cou n'est guère
en meilleur état ; de fréquents saignements de
nez compliquent encore sa situation et l'affaiblis-
sent. J'étais bien inquiet, mon voyage va-t-il se
terminer ici me dis-je ? Non, je veux me rendre ;
il me reste un homme capable, pour moi je
payerai de ma personne pour soulager l'impo-
tent. Depuis ce moment je pris pour ma part
une charge de 75 livres dans les portages, et dans
le canot je ne posai l'aviron que pour dire le
bréviaire.

Le temps s'étant tenu constamment au beau, les premiers jours nous n'eûmes à souffrir que de la chaleur et des mouches. Ah! si les moustiques avaient pu comprendre mon jargon, ils auraient été peu flattés des épithètes que j'envoyais à leur adresse; je les ai tous voués à la potence. Je ne sais ce que je leur aurais fait si une pensée salutaire n'était pas venue jeter de l'eau sur ma bile en me disant: Père, tu as un gros compte devant le bon Dieu, ne t'impatiente pas contre ces petits êtres qu'il multiplie sur ta route pour te le faire payer. Le revers de la médaille devait se faire péniblement sentir; des pluies battantes et continuelles nous ont fait regretter et la chaleur et les mouches. Pendant ce temps là, nos habits n'ont jamais entièrement séché sur nous. Les premiers jours mes sauvages me demandaient si nous allions partir: pauvres enfants leur disais-je: se mouiller ici ou se mouiller en marchant, c'est bien la même chose; d'ailleurs la pluie ne nous enlève pas l'appétit, et nos provisions diminuent les jours de pluie comme les jours de beau temps. En avant, nos paquets appesantis nous rendaient les portages plus difficiles, mais une fois embarqués, la fraîcheur de nos habits nous rendait plus forts et plus durs à la fatigue. La pluie d'ailleurs ne diminuait pas la gaîté de la petite troupe. Une fois seulement j'avais un portage de deux milles à faire, j'avais une montagne à escalader par une pluie battante; le chemin était glissant et chaque branche d'arbre que l'on touchait nous inondait, une pensée de découragement se glissa dans mon cœur. Je ne la laissai pas prendre racine; mais m'arrêtant immédiatement je tins ce monologue. Vas tu te décourager? Sois homme. Que faut-

il faire pour avoir le moins de misère possible dans ce portage? Figure-toi qu'il fait beau temps et que le chemin est beau. C'est ce que je fis; après avoir offert ma souffrance à Dieu, je fredonnai un air des montagnards et j'arrivai à l'extrémité du portage sans m'en apercevoir. Une chose cependant que je n'ai jamais pu me figurer c'était de trouver mon lit confortable, un canot tourné du côté du vent, une toile cirée étendue sur une mousse imbibée d'eau et une couverte tel était le luxe de notre campement. Une fois enveloppé de ma couverture je jetais un dernier regard sur les nuages qui tourbillonnaient au dessus de nos têtes leur demandant un peu de repos. Je dois avouer à leur louange que s'ils se faisaient un plaisir de nous lessiver pendant le jour, ils nous laissaient tranquilles pendant la nuit.

Le 13 Août nous atteignîmes la grande et magnifique rivière de la Baie des Esquimaux et quelques instants plus tard, nous étions au Poste de Winnaukupau ou Nouveau Mingan à 510 milles au N. E. de Mingan.

Ce que j'avais prévu ne s'était que trop réalisé; tous les sauvages étaient partis et je n'ai pu voir que le plan de leur cabanage. Le poste était désert. Tous, commis, engagés et sauvages étaient descendus à la Baie des Esquimaux sur les berges de la compagnie pour monter leurs approvisionnements. Notre position était bien critique. N'ayant pris à Mingan que les provisions nécessaires pour nous rendre au Poste de Winnaukupau, où nous devons les renouveler pour continuer notre voyage, nous avons partagé à midi notre dernière galette et notre dernière bouchée de lard. Nous étions à 510 milles de Mingan sans avoir de quoi

souper. Nous n'étions plus il est vrai qu'à deux journées de marche de la Baie des Esquimaux, je leur proposai de partir immédiatement. Père, me dit le conducteur, si mon associé était capable, ce serait un plaisir pour moi de te conduire à la Baie ; mais tu le vois, il est toujours malade et tout le poids de la fatigue retombe sur moi. La descente d'ici à la Baie n'est rien, la seconde journée de bonne heure nous serions au Poste, mais pour remonter ce même chemin, il faudra de grosses journées de fatigues. Terrassé de fatigue je ne puis aller plus loin. C'est bien Xavier lui dis-je. Je ne puis aller tout seul à la Baie, j'ai vu d'ailleurs ce que j'avais le plus à cœur de voir, nous allons redescendre par le même chemin.

Le 15 Août, je laisse ma chapelle à Winnaukupau avec une lettre pour le commis et les sauvages, puis je laisse cette magnifique rivière sur laquelle sont bâtis les principaux Postes Naskapis. Winnaukupau se trouve à moitié chemin de la Baie au grand Poste Petatstékupau. Si l'on fait la mission à Winnaukupau l'an prochain, j'espère qu'on y rencontrera cinquante familles et ce nombre s'augmentera tous les ans. On aura là l'immense avantage d'y trouver un certain nombre de familles chrétiennes de Mingan déjà formées et qui formeront les autres, ce qui simplifiera beaucoup l'œuvre de ces missions. En descendant j'ai rencontré à 300 milles de Mingan 46 canots sauvages de ce dernier poste dont un grand nombre devait se rendre à Winnaukupau et s'y fixer.

Je laissai donc Winnaukupau tout fier d'être l'enfant de la Providence à laquelle je remis le soin d'alimenter la cuisine. Elle ne nous a pas

fait défant et bien que nous n'eussions jamais rien d'avance, tous les jours nous avons fait trois repas à l'heure ordinaire. Le 29 Août je rentrais à Mingan.

Depuis le 29 Juillet jusqu'au 29 Août j'ait fait 1020 milles en canct ; nous avons eu 146 portages soit 184 milles de route ; nous avons traversé 75 lacs, suivi 11 rivières. Pendant ce trajet nous avons eu 27 jours de pluies continuelles, et bien que depuis mon départ jusqu'à mon retour mes habits n'avait jamais seché complètement je n'ai pas éprouvé la plus légère indisposition. Je n'ai eu qu'une infirmité c'est un appétit monstrueux. Je pense que j'ai dû effrayer M. B'land qui m'a donné l'hospitalité pendant quinze jours. Il m'a fallu attendre un mois tant à Mingan qu'à la Pointe aux Esquimaux avant de trouver une occasion pour monter à Betsiamits ou je ne suis arrivé que dans le courant d'Octobre.

Je termine en priant Votre Grandeur de bénir votre indigne missionnaire et de lui permettre de se souscrire,

De Votre Grandeur,

L'obéissant serviteur,

Ls Babel, O. M. I.

A Sa Grandeur Mgr. Baillargeon
Administrateur de l'Arch. de Québec.

MISSION DU LAC MISTASSINI.

Lettre du Revd. Père Nédelec O. M. I. à S. G. Monseigneur l'Archevêque.

Lac St. Jean, fête de St Augustin, 28 août 1867.

Monseigneur,

Comme Votre Grandeur a été l'âme de l'excursion apostolique dans l'intérieur des terres, il est juste aussi que la première Elle en connaisse le résultat. Eh bien, Monseigneur, je dois vous dire que le voyage de Mistassini a été assez heureux. Afin que Votre Grandeur puisse en juger pleinement je vais essayer de vous mettre au courant de chaque chose. D'abord un mot de la distance, puis du poste en lui-même, ensuite parlons des Sauvages et de leur situation actuelle au point de vue religieux principalement. 1o Quant à Mistassini, de Tadoussac la distance est de 200 lieues, du Lac St. Jean 150 à 160 lieues. Pour y monter du Lac St. Jean il faut de 20 à 25 jours, pour descendre il faut 10 jours à moins de retard extraordinaire causé par le vent sur les lacs. La route de Mistassini est loin d'être belle à cause de nombreux portages, rapides et grands lacs qu'on y rencontre. Les portages sont au nombre de 41, les rapides 40 en montant, 60 à 70 en descendant. On compte 37 lacs, 30 petits, 7 grands. Dans les portages, le missionnaire porte sa part du fardeau comme les autres, proportion

de forces gardée. L'essentiel dans ces voyages c'est d'avoir des hommes habiles, vaillants, vigoureux, forts pour porter dans les portages, adroits à la perche dans les rapides. Une autre qualité requise dans les canotiers c'est d'être bons chasseurs. Cette fois j'ai été heureux dans le choix de mes conducteurs. J'ai trouvé les hommes qu'il me fallait. D'abord un sauvage même de la Baie d'Hudson nous a pilotés dans les rivières et les lacs. Mon autre compagnon est un vaillant jeune homme, métis irlandais, élevé chez des canadiens, un des meilleurs canotiers du St. Maurice, joignant à l'habileté d'un sauvage l'énergie et l'intrépidité d'un vrai canadien. Pour être exempt de trop de misère, de pareils hommes sont nécessaires. Ce point est important. Ce serait une folie de tenter de pareilles excursions sans être muni du nécessaire pour réussir.

2o Quant au poste de Mastassini, actuellement il est peu considérable. Autrefois il était très important au rapport des anciens missionnaires qui l'ont visité. Le père de Crespieul, ce zélé apôtre des Montagnais de Chicoutimi, du Lac St. Jean et de l'intérieur en parle comme d'un poste considérable. Aujourd'hui ce poste est presque réduit à rien et ira toujours en diminuant. Le ministre qui l'a visité deux ans de suite a jugé à propos de l'abandonner. Le ministre que la compagnie avait désigné cette année pour le visiter a préféré renoncer à son métier et demander de l'emploi dans la compagnie plutôt d'aller à Mistassini. A la porte de Mistassini, il y a à la mer trois postes considérables, Rupert house, la grande Baleine, la petite Baleine. Ces postes doivent compter chacun 400 à 500 sauvages. Ils sont peu distants les uns des autres. Si on

veut faire une résidence de missionnaires, la mer est le lieu le plus favorable ; les postes de l'intérieur sont très pauvres. Il est très difficile d'y tenir rassemblés les sauvages, même huit jours à cause du manque de provisions. Le poisson fumé avec le poisson frais fait toute la nourriture des sauvages en été. Avec une pareille nourriture ils ne peuvent pas être forts. Si l'opium et le pavot font dormir, la carpe, le brochet et le capelan ont très certainement la même vertu, surtout quand on ne mange rien que du poisson et que pour comble de malheur on en boit le bouillon. Après un semblable festin on en a pour deux jours de sommeil et de torpeur. Les lacs de l'intérieur sont forts poissonneux. On compte huit sortes de poissons différents, même neuf. Encore faut-il connaître les places.

3o. Pour en venir maintenant aux sauvages de Mistassini, d'abord je vous dirai qu'ils ne sont pas nombreux ; actuellement on y compte seulement 20 familles, en tout 80 âmes. Cet été 4 familles sont descendues au lac St. Jean, 2 au Betsiamits. Outre les causes ordinaires de dépérissement parmi les sauvages, à savoir excès de faim surtout en hiver, excès de nourriture dans l'abondance, excès de fardeau dans les portages, insuffisance de substance nutritive dans leur régime, excès de course à la poursuite du caribou et de l'orignal, même du loup-cervier, ensuite la picote et le scrofule, pour les sauvages du Mistassini il faut ajouter encore quatre causes de mortalité, grands canots de voyage à la mer, sorcellerie, jonglerie et par suite immoralité. Les canots qui servent aux voyages à la mer sont d'une pesanteur sans mesure. L'an dernier

8 sauvages en sont morts à la peine. Ensuite vient la jonglerie avec sa sœur la sorcellerie. Au moyen de la sorcellerie surtout le démon fait ce qu'il veut des sauvages et pourtant rien de si ordinaire. La sorcellerie pousse à une foule de crimes.

Ici à Mistassini une malheureuse mère a tué de ses propres mains un de ses enfants, jeune homme de 18 ans, poussée par le démon. Elle s'est fait aider dans cette lugubre exécution par un jeune homme actuellement présent. Quand je lui demandais pourquoi elle s'était ainsi comportée, elle m'a répondu : je n'étais plus la même, lui (le démon) plus de dix fois m'avait engagée à le faire, dit-elle. Encore cet été, un homme d'un poste voisin a tué une femme pour l'empêcher de se changer en *Hendigo* (démon, mangeur d'hommes.) Sur notre route on voit encore le crâne et les ossements d'une femme qui a été tuée pour la même raison, puis ensuite brûlée. Son mari et son garçon vivent encore. Ils sont au Lac St. Jean. Dans tout ceci il y a plus d'ignorance que de malice. Le démon y est pour beaucoup. Vous dire, Monseigneur, ce qui se passe dans la sorcellerie, c'est à la fois effrayant et surprenant. Rien de plus certain que ce point. Sur ces matières on croit trop et trop peu. Toujours j'y ai cru, surtout à présent après avoir vu de mes yeux et entendu de mes oreilles. Mais faire croire aux Sauvages que c'est le diable qui dirige tout cela, voilà la difficulté. O le discernement des esprits ! O chose difficile surtout pour les ignorants et les vicieux ! Pourtant le démon ici comme partout est le même ; esprit de mensonge, de crainte, d'agitation et de ténèbres. Tout se passe la nuit, au milieu du bruit, de l'agitation,

du trouble. Il dit les choses les plus étranges· les plus surprenantes, parle toute les langues' Voilà la plaie des Sauvages, surtout de Mistassini ; tous sont jongleurs, un excepté. La nuit à Mistassini il se fait un vrai office diabolique ; tour à tour danse, jonglerie, sorcellerie, violon, tambour. Rien ne débilite tant le tempérament des Sauvages, rien n'affecte plus leurs nerfs et ne leur prépare une mort plus prochaine. Hélas ! ils sont peu excusables. Une nuit, à 11 heures, incommodé du tambour et du bourdonnement des jongleurs, je me lève, puis je me dirige accompagné de mon jeune homme à la cabane des jongleurs, j'y rentre, pose ma croix sur la poitrine du rêveur nocturne. Il bondit, je lui demande ; eh bien ! mon ami, pourquoi ce vacarme. Il me répond sérieusement : comment veux-tu que j'aie des vivres si je ne jongle pas. Je tâchais doucement de le désabuser. Car ici la raideur n'avance rien. La douceur est bonne partout et la patience pour tout endurer est nécessaire surtout au missionnaire. Le père de Crespieul avait raison d'écrire, il y a deux cents ans, que la vie du missionnaire au milieu des Sauvages était une souffrance continuelle. Ces bons Pères Jésuites connaissaient les personnes et les choses. Aussi pouvaient-ils parler avec connaissance de cause.

4° Inutile, Monseigneur, de vous parler du triste état des Sauvages au physique et au moral. Dogme, rien ; morale, nulle. Le ministre, s'il faut appeler de ce nom, un métis, sans éducation, sans science théologique, sans connaissance aucune, n'a rien fait au milieu d'eux du moins pour leur amélioration morale. Pour être juste, il leur a appris à lire, à écrire. Tout a été pour l'esprit,

rien pour le cœur. Ce dernier est pourtant le point important. Si la science enfle les savants, elle n'enfle pas moins les ignorants, les rend même sots, vaniteux. O ridicule manie de vouloir interprêter la bible avant de savoir bien lire et même lorsqu'on le sait parfaitement. Si dans l'ordre civil tout le monde n'interprète pas les lois, pourquoi moins de sagesse dans l'ordre religieux. Aussi les pauvres protestants, leur bible en main, l'intelligence obscurcie, voient bleu où il faut voir vert, blanc où il faut voir noir. Mais prions pour ces frères égarés.

Le premier ministre dans la Baie d'Hudson a 1500 piastres d'appointement, le second à 150 louis sterling. L'argent ne fait pas la religion. Les Sauvages de Mistassini néanmoins le croient. Tous m'ont demandé des présents. Un me demandait combien je lui donnerais pour baptiser son enfant. Ma réponse était toute prête. La religion n'est pas une marchandise, disais-je invariablement. O mon Dieu! que c'est triste. En arrivant j'ai été bien reçu pourtant, grâce au commis en place, il y a eu vive fusillade à notre arrivée et à notre départ. Les pauvres Sauvages en voyant arriver notre canot pavoisé, (deux pavillons) en entendant notre fusillade voulaient prendre la fuite. Le commis les a rassurés. Rien de plus poli que ce monsieur. Du reste ces messieurs de la compagnie sont toujours charmants pour les missionnaires, du moins en général.

Un mot de la difficulté de cette mission et je finis : 1o distance bien grande, 2o routes difficiles, 3o difficultés de monter des provisions, 4o difficulté de tenir longtemps les Sauvages réunis, 5o différence de langage, 6o changement de

ivres. Ajoutez à cela les peines morales et vous avez une idée assez juste des choses, des personnes et des lieux. Néanmoins le désir de l'honorable compagnie est qu'on entreprenne cette mission. C'est l'intérêt des Sauvages aussi bien que de la compagnie. C'est là une question de religion et d'humanité en même temps. Que Dieu conduise tout à heureuse fin.

En attendant, Monseigneur, bénissez-moi et nos chers Montagnais, priez pour moi et ces pauvres enfants des bois. Un missionnaire peut mourir mais ne saurait reculer. Tout pour Dieu et Marie.

Je suis, Monseigneur, avec le plus profond respect, et le plus entier dévouement, le très humble et obéissant serviteur, de Votre Grandeur,

JEAN MARIE NÉDÉLEC, PTRE.,

Miss. O. M. I.

UNE MISSION DANS L'INTERIEUR DU LABRADOR.

Lettre du Rév. P. Babel, missionnaire, O. M. I. à ses Supérieurs.

1er Novembre 1867.

Rév. et bien cher Père,

Je suis enfin de retour de ma longue et pénible excursion dans l'intérieur des terres. Après une absence de cinq mois et demi, je suis rentré à la

maison dans notre chère mission des Betsiamits, le 21 octobre. Si la mission a réussi au-delà de mon attente, la pauvre nature n'a pas été bien favorisée : je suis arrivé brisé et rompu de fatigue. Ma faiblesse est telle que ce n'est qu'avec difficulté que je puis vous écrire ces quelques lignes. Conformément aux instructions que j'avais reçues d'explorer l'intérieur du Labrador et de reconnaître les peuplades qui l'habitent, je me suis rendu à Mingan dès le commencement du printemps, afin de donner la mission aux sauvages qui fréquentent ce poste. Je leur ai consacré cinq semaines, car je voulais les instruire d'une manière complète sur le sacrement de Pénitence. Je connaissais les bonnes dispositions de ces excellents sauvages, et l'hiver passé j'avais préparé pour eux quelques instructions en langue montagnaise de ma meilleure façon. J'ai été bien récompensé de ma peine. Ces pauvres enfants sont venus m'écouter avec la plus grande assiduité. Ce sont des cœurs encore simples et droits qui ont le bonheur de comprendre le bienfait de Dieu. La confession pour eux n'est pas chose pénible. Souvent ils me priaient de leur répéter ce que je leur avais appris sur les dispositions à apporter au sacrement de Pénitence et sur les effets merveilleux qu'opère la miséricorde de Dieu.

Je passai à Mingan les fêtes du St. Sacrement. La Fête-Dieu me semble avoir un charme tout particulier au milieu de ces vastes solitudes, où un petit nombre de néophytes, quelques familles nomades et de pauvres sauvages composent toute la Cour du Roi du ciel. J'ai pu voir, cependant, que N. S. se complaît avec ces enfants des bois, si dédaignés par la civilisation. Il se plaît à répandre sur eux les bénédictions les plus précieuses.

C'est bien par miracle que le jour de la procession j'ai pu baptiser un enfant et sa mère qui faillirent mourir sans avoir été régénérés par les eaux du baptême. Je laissai Mingan le 9 juillet, à bord du vapeur de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui devait me transporter à la baie des Esquimaux. Ce voyage fait par un temps calme et à bord d'un bon et large steamer ne pouvait qu'être agréable ; ajoutez à ces commodités que j'étais environné des prévenances et des attentions les plus délicates de la part de M. Smith, officier de la Compagnie et de l'excellent Capitaine qui m'avait cédé sa propre chambre. J'étais missionnaire à bon marché, mais je mangeais mon pain blanc. Il faut vous dire, mon R. P., que l'honorable Compagnie ne néglige rien pour nous aider dans nos différents voyages ; aussi, avons-nous coutume de compter sur sa bienveillance. Arrivés au détroit de Belle-Isle, nous nous trouvâmes au milieu des glaces. Ces Ice-bergs ne réchauffent pas du tout la température et nous fûmes obligés de reprendre nos vêtements d'hiver. Enfin, après cinq jours d'un froid très-vif, nous jetâmes l'ancre devant un poste de la Compagnie, appelé la Rigolette. Ce poste se trouve au fond d'une large baie, à 40 milles de l'Océan. Pendant les sept jours que je demeurai en cet endroit, mes occupations ne furent pas bien grandes ; je ne pouvais que sonder les dispositions des sauvages Esquimaux et des planteurs Anglais qui fréquentent ce poste. Tous les sauvages que j'y ai rencontrés sont protestants et remplis de préjugés les plus absurdes et les plus étranges contre le prêtre. L'un d'eux demandait sérieusement au chef du poste s'ils auraient tous des pieds de bœuf, depuis que le prêtre était

venu chez eux. Il ne paraît pas que la science de la religion qu'ils reçoivent de leurs ministres soit bien grande et suffise pour en faire des chrétiens. Hélas ! ils m'ont semblé bien corrompus et bien dégradés. Chez eux n'existe même pas le respect pour les morts : j'ai dû moi-même recouvrir les restes d'un corps abandonné et à moitié dévoré par les chiens. Quant aux habitants anglais de Rigolette, ils me firent faire leur commission par le Bourgeois du poste qui fut chargé de me dire que si je me présentais chez eux, j'en repartirais plus vite que je n'en aurais envie. Pauvres gens !

Dans la Baie, l'on voit quelques maisons de pêche occupées par des Irlandais qui reçoivent la visite du prêtre de Terre-Neuve dont ils dépendent. Je vis arriver avec grand plaisir le moment du départ pour le poste de New-River, située à 90 milles plus haut dans l'intérieur des terres. C'est là que je devais rencontrer les premiers sauvages montagnais que j'avais mission d'évangéliser. J'y trouvai 14 familles chrétiennes et deux infidèles. Après 15 jours de travail, j'eus le bonheur de donner le baptême à 15 adultes et à 7 enfants. Il y avait aussi à New River 22 Naskapis infidèles venus du poste de Pétatstékupau pour monter les effets de traite. J'avais alors deux routes devant moi ; celle de Hungava et celle de Pétatstékupau : mais je ne pouvais longtemps être indécis, parce que mes Naskapis me demandaient l'intruction et en leur compagnie, j'étais sur de faire bon voyage. Il n'y avait de difficultés que pour le retour. L'obligeance de M. Smith me vint encore en aide cette fois, en me promettant deux hommes pour me ramener à la mer. Pendant les 39 jours

de ce voyage en canot, j'eus le loisir d'instruire mes sauvages ; car, arrivés à Pétatstékupau, mes compagnons de route avaient déjà une idée générale de tout le catéchisme et récitaient nos principales prières, le Pater, l'Ave, le Credo, les Commandements de Dieu et ceux de l'Eglise et les actes du chrétien. Quel travail que de faire entrer toutes ces prières dans ces têtes sauvages ! J'ai répété sans exagérer, chacune d'elles plus de mille fois, mais aussi quelle patience de leur part et quelle persévérance ! Ces hommes n'ont qu'une mémoire locale : celle là est parfaite ; rien ne leur échappe, ils vous rendent compte des moindres accidents de terrain de toutes les sinuosités des lacs et des rivières : ils connaissent chaque arbre de la forêt. En partant de Pétatstékupau, j'y ai laissé un sauvage capable de lire seul nos livres ; les autres commençaient à déchiffrer quelques mots ; mais je suis sûr qu'ils se communiqueront les uns aux autres toute leur science, en sorte que l'année prochaine, j'aurai beaucoup moins de peine à les instruire. Pour cette année, j'ai baptisé 59 enfants et 24 adultes; les autres n'étaient pas assez instruits, de plus j'ai béni 12 mariages et séparé 20 bigames. C'est un résultat dont j'ai remercié le bon Dieu et qui me fait espérer que toute la nation des Naskapis recevra l'enseignement de la vérité. Je m'étais arrêté trois jours dans un petit poste nommé Winnankupau qui se trouvait sur mon passage ; j'y étais connu et j'eus le bonheur d'y baptiser quelques enfants. Il me restait à voir les Naskapis des terres arides. Ceux là probablement se seront rendus à Hongava au nord du Labrador ; ce poste se trouve plus rapproché de leurs terres de chasse ; j'espère

les atteindre une autre fois. Pour le moment le temps me pressait, car la mauvaise saison dans ces rudes climats ne se fait pas attendre longtemps ; je le savais déjà mais je devais en faire une nouvelle expérience. Malgré mon désir de prolonger mon séjour au milieu de mes bons Naskapis, je les bénis une dernière fois et je partis de Pétatstéknпau le 17 Septembre accompagné de deux hommes. Je devais me rendre à Mingan, c'est-à-dire faire un voyage de 575 milles ou près de 200 lieues. Je pouvais faire ce trajet en 13 ou 14 jours avec des hommes robustes ; malheureusement je n'eus avec moi qu'un vieillard et un tout jeune homme avec lesquels j'ai dû endurer un martyre de 33 jours ; ils n'avaient pas envie de voir la mer en cette saison et c'est forcément qu'ils entreprenaient le voyage. Chaque matin j'étais obligé de les réveiller, puis j'allumais le feu et faisaient bouillir la chaudière. C'est en vain que je les encourageais, que je les pressais et les priais, ils avaient plus envie de s'en retourner que d'avancer : quand ils montaient en canot, on aurait dit qu'ils avaient le désespoir dans le cœur. Par bonheur, ils n'étaient pas capables de résister à un ordre ; j'avais cependant une peur effroyable de me voir abandonné par eux. Réellement ma position eut alors été des plus critiques, j'avais à parcourir 236 milles dans un pays qui m'était tout-à-fait inconnu : plus loin sur une distance de 289 milles je pouvais à la rigueur me conduire moi-même, mais avant d'y arriver que de moments pleins d'inquiétude et d'anxiété, j'ai passé pendant ces 33 jours. Chaque soir en m'endormant je me disais : peut-être demain matin serais-je seul ici ; je me recommandais à mon ange gardien et à la Ste.

Vierge; j'avais recours à St. Joseph conduisant la Ste. Famille en Egypte; je pensais à l'archange Raphaël guidant le jeune Tobie, mes guides étaient tellement maussades que je ne pouvais lier aucune conversation avec eux. Je m'entretenais avec mon ange gardien et je prenais courage; Mon bon ange me rassurait et me disait: ne crains rien, ils te conduiront à la mer. Je nageais continuellement et bien plus que mes hommes: au cinquième jour, les nerfs de ma main droite s'étaient engorgés et produisirent une enflure. Il m'a fallut alors ramer de la main gauche en n'appuyant que la paume de la main droite sur le sommet de l'aviron. De cette manière je maniais l'aviron tout en souffrant considérablement. Les démons pour se venger, sans doute, du mauvais tour qui leur avait été joué, semblaient se mettre de la partie et soulever les éléments contre nous. Nous eûmes un temps affreux, des vents continuels, de la neige et de la pluie, tout cela eut été peu de chose si mes hommes avaient été déterminés et résolus de marcher en avant. Enfin après avoir suivi longtemps les grands lacs qui couvrent la hauteur des terres, nous entrâmes le 4 octobre dans la Romaine: belle rivière que j'avais déjà suivie à peu près dans tout son parcours. Ici je devenais pilote, aussi mes sauvages parurent de meilleure volonté et j'en profitai pour les encourager à pousser en avant. Hélas nous n'étions pas à bout de misères! Nous descendions alors la Romaine et comme la navigation y est très favorable, nous approchions rapidement de la mer; nous devions faire au moins six milles à l'heure. Le 6 Octobre, nous passâmes cependant une bien triste journée: le temps était effroyable; un gros

vent du nord mêlé de neige nous transit de froi
et nous obligea à camper de bonne heure pou
sécher nos vêtements mouillés. Le lendemain i
y avait 8 pouces de neige et l'orage continuait
Mes sauvages ne voulaient pas partir ; mais j
donnai le signal du départ malgré eux en leu
disant que se mouiller au campement ou se
mouiller en route c'était pour moi la même chose
L'on partit donc comme dans une espèce de sur
rexcitation et en peu de temps nous fimes prè
de vingt milles malgré deux portages assez longs
et le même jour nous arrivâmes à l'endroit où
nous devions quitter la Romaine pour entre
dans les portages de Washekamu et gagner la
rivière St. Jean. Ce que l'on appelle les portage
de Washekamu n'est pas chose amusante pour le
pauvre voyageur surtout dans les conditions où
nous nous trouvions. Ces portages se prolongent
sur une étendue de 104 milles et pendant ce traje
l'on passe neuf fois d'une rivière à une autre ;
l'on traverse 23 lacs et 28 fois l'on porte canot et
bagages sur le dos. Nous avions alors 17 pouces
de neige, en sorte que les portages étaient invisi-
bles. Je désespérais de pouvoir piloter mes
pauvres sauvages. Comment trouver les sentiers
des portages? Comment les suivre surtout ? je ne
croyais pas pouvoir me tirer de ce mauvais pas.
Par bonheur j'avais eu la bonne pensée l'année
passée de me faire une petite carte de ma route
sur laquelle j'indiquais les directions diverses et
les détours de ce véritable labyrinthe.

Au moyen de cette carte et d'une boussole
dont je ne me sépare jamais dans mes courses,
j'ai pu sortir sans me tromper de ce dédale de
lacs de rivières et de montagnes. Toute la contrée
est volcanique et granitique, ce ne sont que

des lacs et des rochers. Après cela, nous étions menacés d'un autre danger : nos provisions diminuaient et nous marchions péniblement, outre les retards que nous éprouvions dans les portages nous avions à lutter contre d'autres difficultés qui nous forçaient à des fatigues excessives. Les deux premières rivières étaient complètement fermées par la glace et cependant nous devions les descendre de toute nécessité. Dix lacs aussi étaient entièrement gelés. Nous pûmes en traverser 6 sur la glace qui se trouva assez forte. Pour notre malheur, notre chargement était lourd, j'avais pour ma part ma chapelle et mes effets qui pesaient 130 livres. Plus d'une fois j'ai pensé succomber et je commençais à faire mon sacrifice. Le bon Dieu ne demandait-il pas la vie du premier missionnaire des Naskapis ? volontiers j'offrais cette vie à Dieu pour le salut de mes pauvres sauvages. De fait j'eus beaucoup à souffrir, parfois j'avais les jambes mouillées par la neige qui se fondait sur moi ; j'avais le cou tendu sous le collier de ma charge et n'en pouvant plus, j'étais tenté de me plaindre ; un commencement de murmure s'échappait de mes lèvres et je disais à mon Dieu : c'est trop, j'eus le bonheur d'étouffer cette plainte et je me reprenais en disant : mon Dieu ce n'est pas assez pour expier mes péchés : mon Dieu donnez-moi le courage nécessaire. Enfin, le 18 Octobre nous campâmes sur la rivière St. Jean, il était temps. Le lendemain nous partagions la dernière demi once de pain qui nous restait. Ce léger déjeuner devait nous donner des forces pour faire les 63 milles qui nous séparaient encore de la mer. Notre bon père du ciel ne nous oublia pas, car

ce même jour, il eut soin de nous faire préparer un bon dîner. Vers midi nous fîmes la rencontre d'un excellent canadien qui n'eut rien de plus pressé que de nous réconforter solidement : nous en avions besoin. Vers le soir nous arrivâmes à la mer et nous pûmes recevoir l'hospitalité chez une autre excellente famille canadienne. Le lendemain, comme la houle était forte, je pris le parti de faire à pied les 15 milles de route pour arriver à Mingan. Il y avait alors 33 jours que j'avais quitté Pétatstékupau, tant que j'avais été en route, la fièvre du voyage me donnait de la force ; je n'éprouvais aucune indisposition : je ne sentais ni la fatigue ni les luxations ; mais arrivé à la mer je fus tout autre. Le changement de régime me causa une espèce de révolution dont j'ai beaucoup souffert dans le trajet de Mingan à Betsiamits. Maintenant encore je suis fort abattu : mais le temps réparera ces misères et l'année prochaine me trouvera frais et dispos et tout prêt à recommencer. Dès maintenant je vous demande cette faveur pour moi et pour mes bons Naskapis.

Ls. Babel, Ptre, O. M. I.

MISSION DE NATASKOUAN.



Nous extrayons ce rapport adressé à Mgr. l'Evêque de Rimouski de la *Voix du Golfe*, où il a été publié. Cette mission appartenait jusqu'au mois de mai dernier au diocèse de Québec et était soutenue par l'œuvre de la Propagation de la Foi, dans le même diocèse.

Novembre 1867.

" Voilà à peu près une dizaine de jours que je suis arrivé de la mission d'été. Aussi, quant à donner à Votre Grandeur, comme elle me le demande, des renseignements sur les progrès de la religion dans toutes les missions qui me sont confiées, il semble que je ne puis être mieux en état de le faire qu'en ce moment. Cependant, ce n'est point pour moi un rapport facile à jeter sur le papier, et je préfèrerais beaucoup vous l'adresser de bouche que par lettre. Mais enfin, il faut faire de nécessité vertu et exécuter le moins mal que je pourrai ce qu'il me semblerait facile de faire verbalement.

" Je suis parti de Nataskouan, le 29 juin, après la messe, et je n'y suis revenu, après toute la diligence possible, que le 13 Septembre. J'ai dit la messe ou fait la mission dans 34 places différentes, éloignées les unes des autres de une, deux et jusqu'à dix et douze lieues. Il faut donc plier bagage bien des fois et le déplier encore autant. On est exposé a bien des contre-temps ; cependant, pour ma part, Monseigneur, j'ai bien

peur de n'avoir point de mérites à présenter à Dieu, à ma dernière heure, si je ne porte pas plus de croix ou ne rencontre pas plus de misères dans le reste de ma vie que je n'en ai eu jusqu'à présent. Les mérites seuls de N. S. Jésus-Christ devront me faire une place dans le ciel, où je n'aurai rien à présenter pour l'avoir.

" Il y a dans ce qui dépend du diocèse de Rimouski sur la côte du Labrador et dans ma mission entre 115 et 120 familles catholiques, et, autant que je puis le connaître, une cinquantaine de familles protestantes dans lesquelles il n'y a aucun membre catholique : dans 6 ou 8 autres familles, le père seul est protestant. Chez beaucoup de ces protestants, au moins chez plusieurs, c'est je crois le don seul de la Foi qui manque ; car si quelques-uns ne sont pas entièrement convaincus de la vérité de la religion catholique, un bon nombre n'ont aucune confiance dans leur religion d'Henri VIII ou reconnaissent qu'elle est fausse. La raison voit et comprend, mais le cœur s'obstine. J'ai reçu cet été l'abjuration de deux jeunes gens, tous deux d'une vingtaine d'années et les ai baptisés. Ils se préparent cet hiver à faire leur première communion. C'étaient deux frères dont la mère est protestante ; le père est mort. Un troisième de la famille un jour vient à confesse et veut de suite *virer casaque* comme les autres, dit leur mère. Dans cette famille toute protestante avant l'arrivée des missionnaires et composée de 5 garçons et de 2 filles, 4 garçons et une fille se sont convertis ; le cinquième, comme je viens de le dire, se prépare à faire comme les autres. Et cependant, il y a actuellement un ministre qui les visite au moins deux fois par année. Je crois qu'avant peu il y aura encore quelques conversions.

" Sur ces 5 familles protestantes, une trentaine sont groupées à *Salmon Bay* et au *Vieux Fort*, à 60 ou 80 lieues de Nataskouan ; elles ont un ministre congrégationaliste au milieu d'elles ; elles étaient toutes anglicanes auparavant ; mais aujourd'hui, les voilà congrégationalistes. Pour la plupart, elles sont prêtes à suivre toutes les religions, sauf la religion catholique. Dans cette place je ne vois encore jour à aucune conversion. Si un prêtre la visitait plus souvent, les préjugés devraient tomber comme partout ailleurs : à l'heure qu'il est, le missionnaire ne peut y aller qu'une fois et encore ne peut-il les voir. Si l'on met un missionnaire à *Pied Noir*, c'est-à-dire à 15 ou 20 lieues plus bas, les choses devront changer de face pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. J'espère que le bon Dieu va donner les moyens de mettre à exécution les plans que j'ai humblement proposés, et les charitables démarches que Mgr. l'Archevêque et Votre Grandeur ont faites pour leur réussite.

" Il y a deux ministres protestants établis dans la partie de la mission du Labrador qui appartient au diocèse de Rimouski, l'un anglican, établi à *St. Augustin*, à 60 lieues plus bas que Nataskouan, l'autre congrégationaliste, établi à *Salmon Bay* à 80 lieues d'ici. Le mal que leur présence malheureuse produit dans ces missions est d'empêcher les honnêtes protestants de se convertir, et de répandre partout force bibles, pamphlets et journaux remplis de mensonges et de niaiseries contre le catholicisme. Ces livres ne détruiront pas la foi chez les catholiques, mais pourront peut-être l'affaiblir chez quelques-uns, en bien petit nombre. Je fais tout mon possible pour défendre contre cette épidémie toutes mes ouailles.

" Voilà où en est le protestantisme sur la côte, où en est, à l'heure qu'il est la vraie religion ? J'ai la consolation de dire à Votre Grandeur, Monseigneur, que tous les catholiques, à une ou deux exceptions près, sont heureux chaque fois que le missionnaire apparaît au milieu d'eux : la plupart trouvent bien long le temps qui s'écoule entre les missions. Ces deux exceptions à peu près, dont je parle veulent être catholiques et voudraient ce me semble, l'être réellement, mais sans trop voir le prêtre. L'ivrognerie fait quelques ravages à une couple de places : mais le bon Dieu semble fatigué de cet infâme vice. Les punitions sont terribles et immédiates à en faire frémir le peuple qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. On est puni par ou l'on pèche : Un jeune homme s'est noyé Il y a eu un an l'automne dernier plus que *probablement ivre* : *Deus non irridetur.* Et la pauvreté arrive dans les familles coupables, au point qu'il faut quitter la côte si ça ne change. Que ne s'humilie-t on sous la main qui frappe et que ne la reconnaît-on pas ? Celui qui ne veut pas la mort du pécheur mais qu'il se convertisse, ramènerait bien encore sans peine les années d'abondance.

" Malgré le côté sombre de cette peinture, je ne voudrais cependant donner à Votre Grandeur qu'une idée réelle et vraie. Je dois dire que le véritable désordre est rare et même très-rare ; mais il me semble qu'il n'en reste pas moins vrai que le bras vengeur de Dieu ne tolère plus et qu'il n'attend point l'éternité pour fraper de grands et de terribles coups.

Ce qui console, c'est que sur trente missions que j'ai faites et qu'il faut faire, le nombre de faits répréhensibles soit aussi petit et qu'encore

le désordre n'y soit point irrémédiable. Un malheur, peut-être, pour ces localités c'est de changer souvent de missionnaire. On m'en a fait la remarque et je la crois vraie. La persévérance et l'énergie, Dieu aidant, devraient amener et amèneraient d'heureux changements là où ils sont nécessaires. C'est presque demander à Votre Grandeur, Monseigneur, de demeurer sur la côte: si c'est la volonté de Dieu et la vôtre, Monseigneur, me voici. Mais je ne puis vous cacher que pour produire ces heureux effets il faudrait un prêtre saint et capable. En attendant qu'il le devienne, que Votre Grandeur, tout en priant pour le peuple, n'oublie pas au très-saint sacrifice le missionnaire actuel. Que n'a-t-il du courage et du zèle pour sa sanctification propre et pour celle de son peuple! Je prie Votre Grandeur de l'obtenir du bon Dieu pour lui et j'ai la confiance que la très-Sainte Vierge, maintenant ma seule mère sur cette terre, ne m'abandonnera pas non plus.

"A Nataskouan, il y a actuellement 30 familles, toutes catholiques. Réellement, Monseigneur, je ne sais quels reproches on pourrait adresser à ces chrétiens. Tout le monde approche du tribunal de la Pénitence et du sacrement d'Eucharistie, à toutes les grandes fêtes; chaque fois qu'on part pour un voyage, on se fait un devoir de venir se confesser et au retour pareillement. On a un très grand zèle pour rehausser toutes les fêtes solennelles par des décorations, et on ne recule pas non plus, bien loin de là, devant les sacrifices qu'il faut faire pour rendre la position du missionnaire douce et agréable. En un mot, Monseigneur, je suis complètement heureux au milieu d'eux et vous prie de demander au bon

Dieu d'agréer mes faibles talents, et de ne me donner jamais de peuple plus difficile à gouverner. Les efforts de M. Fournier et de M. Perron, leur travaux et leur vigilance ont été couronnés de succès. Plût au ciel que je pusse les suivre, même de loin, dans ce qu'ils ont tous les deux déployé de zèle pour le salut des âmes et la gloire de Dieu.

" On pourrait presque croire, d'après ce tableau, qu'il n'y a plus de nature humaine à Nataskouan et que tout y est sur le pied de la Jérusalem céleste. Loin de là, cependant Monseigneur, je crois que la nature humaine y est toute entière avec toutes ses faiblesses et ses misères. Mais jusqu'à présent on a su employer les remèdes nécessaires pour en combattre les mauvais penchants : la prière et les sacrements ; et voilà comment on est plus en état de soutenir la lutte. On fait le mois de Marie, la neuvaine à Saint François-Xavier, et on assiste aux prières du carême avec une grande assiduité. On laisse même son ouvrage de côté et on finit la journée un peu plus à bonne heure pour se réunir à la chapelle et y prier Dieu en famille. Aussi, Monseigneur, à ces trois époques-là, je me suis imposé le devoir de faire des lectures de piété et des instructions tous les jours. Réellement, j'aurais craint de les fatiguer et avec raison, si ce n'était presque à leur demande que j'ai agi ainsi.

" A dix lieues plus bas est le poste le plus voisin d'ici. Il y a 13 familles, toutes acadiennes moins deux. A cette place, on n'a point de chapelle, et il faut dire, je crois, que c'est un peu manque de bonne volonté. Car on a l'avantage d'en avoir une toute bâtie à 24 lieues plus bas ; il ne s'agit que la transporter. M. Fournier, après

avoir obtenu de Mgr. l'Archevêque la permission de déplacer cette chapelle qui ne sert plus où elle est, a fait ce qu'il a pu sans réussir. On parle d'aller la chercher ce printemps. Espérons-le ; le missionnaire n'y peut être que quelques jours à chacune des quatre missions qu'on y donne, en allant et revenant.

" Quant aux autres missions, Monseigneur, elles ne se composent, pour la plupart, que d'un bien petit nombre de familles, le plus souvent d'une seule. Il m'est impossible pour le moment, vu déjà la longueur de cette lettre qui n'en est plus une, d'entrer dans les détails. Les remarques générales que j'ai faites au commencement, s'appliquent à tous ces lieux.

" Reste *Blanc-Sablon* et *Pied-Noir*, le 1er dans le diocèse de Rimouski, le 2nd du diocèse de *Harbour-Grace.* A Blanc-Sablon, il y a une chapelle avec un autel, malheureusement mal placée : à peine peut-elle servir à 3 ou 4 familles sur 12 ou 15 qu'il y a, la difficulté des communications étant la raison de cet inconvénient. On ne peut y aller qu'une seule fois par année : c'est au moins à cent lieues d'ici : en hiver, impossible d'y aller ; en été, c'est en temps de la pêche. Je crois qu'un prêtre à *Pied-Noir* 10 lieues plus bas, qui est la place unique où le prêtre peut et doit résider, fera du bien à *Blanc-Sablon* aussi.

" Monseigneur, il m'est impossible de terminer dans cette lettre, les renseignements que j'ai commencé à vous donner. Des voyages auxquels je ne m'attendais pas du tout ; des fatigues et des inquiétudes qui me font désirer plus qu'ardemment ma solitude du Labrador m'ont mis et me mettent dans l'impossibilité d'en dire plus long en ce moment.

" Je vous demande votre bénédiction pour moi et pour tout mon peuple. Avec le plus profond respect.

" Monseigneur,

" Votre missionnaire dévoué,

" J. JULIEN AUGER, Ptre.,

" Missionnaire"

MISSIONS DE GASPE.

Lettre de M. L. Blais à un prêtre de Québec.

Notre-Dame du Mont-Carmel, 1er. Février 1868.

A. Mr. le Grand-Vicaire, C. F. CAZEAU.
Archevêché,
Québec.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous transmettre ci-après les renseignements que vous m'avez demandés par votre lettre du 15 janvier dernier, sur la Rivière au Renard et les missions qui en dépendent. J'aurais dû et voulu le faire plus tôt ; mais des circonstances incontrôlables ne me l'ont pas permis avant ce jour. La mission de la Rivière au Renard dont je fus chargé dans l'automne de 1864 forme une étendue de 30 lieues, y compris les missions de la Grand'Grave et du Cap aux Os, situées sur la Baie de Gaspé.

Jusque là ces deux postes avaient été des-
ervis par le missionnaire de Douglastown,
nais comme il lui fallait traverser la Baie pour
venir faire les missions, ou secourir les malades,
et que cette traversée est très périlleuse dans les
empêtes, impossible même durant une partie des
saisons du printemps et de l'automne, Mgr.
'Archevêque m'en donna la charge en me nom-
mant à la Rivière-au-Renard. Ces deux postes
oints aux six autres, qui m'étaient confiés, fai-
saient de la Rivière-au-Renard la mission la
plus pénible du diocèse après celle du Labrador.
Encore faut-il dire que dans celle-ci on se sert de
chiens pour se transporter l'hiver d'un lieu à un
utre, tandis qu'à Gaspé il faut aller à pied en
iver et aussi en été quand le vent est contraire
ou trop fort pour nous permettre de prendre la
berge. Nous avions à aller aux malades à la
listance de 21 lieues à pied et de fait nous avons
été obligés d'aller à cette distance porter secours
ux mourants. J'avouerai que dans mon exil
'avais l'incomparable jouissance de la compa-
gnie d'un confrère que Sa Grandeur avait bien
voulu me donner à mon choix. Bien que nous
ussions quelquefois six semaines sans nous voir,
a pensée de nous rencontrer bientôt faisaient
aire toutes les réclames de la faiblesse humaine.
Ce premier compagnon de mes travaux, M. Gau-
vreau, dut me laisser au bout de deux ans pour
levenir aumônier de l'Archevêché, mais il fut
lignement remplacé par M. D. Roussel, main-
enant missionnaire au Mont-Louis. Etant deux,
'un de nous demeurait toujours à la paroisse pour
es dimanches et fêtes, l'autre allait faire l'office
es jours là, dans les quatre missions en bas de
a Rivière-au-Renard à tour de rôle.

La Rivière-au-Renard fut érigée civileme
et canoniquement en 1861 sous le vocable de S
Martin. Son étendue en front est de 3 lieues
demie, c'est-à dire qu'elle est comprise dans l
limites des cantons de *Fox*. L'Eglise neu
construite par mon prédécesseur, le Rév. M
Blouin, fut ouverte au culte dans l'été de 186
Elle a 100 pieds de longueur, elle est couronn
d'un joli clocher et terminée complétement
l'extérieur. Comme toutes les églises de Gasp
elle est en bois. La sacristie est parachevée
l'extérieur et à l'intérieur ; il ne lui manque q
d'être peinturée pour en faire une des plus bell
de la Gaspésie.

C'est la troisième église ou chapelle bâtie à l
Rivière-au-Renard en peu d'années. La pr
mière n'avait pas vingt pieds de long sur douz
de large. Elle répondait cependant aux besoin
de la mission qui ne comptait alors que hui
familles. Mais après une dizaine d'années, ell
a dû faire place à une autre de quarante pied
de long sur vingt quatre de large et servir ell
même de sacristie. Enfin cette dernière a ét
remplacée par celle dont je viens de parle
Ce qui indique un accroissement de populatio
très rapide ; aussi est-il vrai de dire que la popu
lation est presque doublée en nombre depuis sep
à huit ans.

A la demande des habitants, j'ai dû dans l'ét
de 1866, réparer le presbytère. Il menaçait ruine
étant construit sur un mauvais terrain. La fa
brique n'a pas de terre. Le chemin royal ser
de place publique. Lors de la construction du
presbytère, on a été obligé d'acheter quelques
pieds de terre pour l'y placer. Les premiers
missionnaires, s'ils eussent prévu l'accroissement

ue devait prendre la localité, auraient pu obvier ès-facilement à cet inconvénient qui est une cause e gêne pour le curé. Les propriétés avaient ors peu de valeur : il eût donc été facile de 'en procurer une à bien bas prix.

Il y a à peu près cinq cents communiants à la Rivière-au-Renard. Ce nombre a peut-être diminué depuis l'automme dernier, car la misère a dû orcer quelques familles à retourner à Québec. Il 'y a pas une seule famille protestante qui réside ans les limites de la Rivière-au-Renard. Cette emarque s'applique aussi à toutes les missions l'en haut. La population y est assez généralement religieuse. Les offices sont fréquentés avec onctualité. Depuis les exercices solennels du lernier Jubilé, il y a beaucoup plus de zèle à 'approcher des sacrements. J'attribue cette persévérance dans la pratique du bien à l'établissement de l'Archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, qui a couronné les exercices du Jubilé. Tous se sont empressés de s'y enrôler. La messe du samedi qui se dit pour les associés, réunit toujours un grand nombre de personnes aux pieds de Marie. On tient aussi à communier ce jour-là, de préférence à tout autre. Tous les pêcheurs ont voulu avoir la médaille de l'association. Ils la regardent avec raison comme un talisman assuré contre les dangers auxquels ils sont si souvent exposés. Plusieurs n'ont échappé à une mort certaine, et ils le proclament hautement, que grâce à la protection de celle dont ils portent l'image sur leurs poitrines. Aux exercices solennels de l'archiconfrérie qui se font une fois par mois en hiver et tous les dimanches en été, il y a toujours foule. Rien de plus beau, de plus touchant que cet office de l'archiconfrérie

sur le déclin du jour, à l'heure de l'Angelus. Le pêcheur, à genoux aux pieds de la *Bonne Mère*, vient mettre ses travaux, ses peines de la semaine qui commence, sous la protection de Marie et se recommande à l'Etoile de la Mer, pour échapper aux dangers auxquels il va être exposé sur son frêle esquif, sa demeure du jour et de la nuit pendant la saison de la pêche. La liste des recommandations aux prières est toujours très-longue. Entreprend-on un voyage qui offre quelque danger, un parent ou un ami est-il malade, veut-on obtenir la conversion d'une personne éloignée de Dieu, on s'adresse aussitôt à Marie par le moyen de l'archiconfrérie.

Malheureusement là comme ailleurs la médaille a son revers. La cause la plus commune qui paralyse souvent ces bonnes dispositions et rend stériles les efforts du Missionnaire, c'est l'intempérance avec toutes ses tristes conséquences. Une autre cause de démoralisation est le passage de cette population de pêcheurs qui tous les printemps s'abat sur Gaspé des quatre vents du ciel. Il y a parmi eux d'honnêtes gens, mais en revanche, un grand nombre sont l'écume de certaines paroisses du District de Québec. Les habitants de la place, surtout les jeunes gens, sont souvent les victimes des funestes exemples d'intempérance qu'ils ont sous les yeux. Cependant disons-le, pour rendre hommages à la vérité et à la louange de la plupart des jeunes gens de la paroisse, et en général de toutes les missions, il y a des consolations bien sensibles pour le Pasteur, de la part de cette intéressante portion de leur troupeau. Le plus grand nombre sont assidus à leurs devoirs religieux, tous sont dociles à la voix du missionnaire, quand il sait les préve-

nir et aller au devant d'eux. Leur franchise vous attache à eux comme à votre insu ; leur zèle et leur empressement autour de vous sont à toute épreuve. Avez-vous besoin d'aller visiter un malade, de courir à quelque affaire que ce soit, vous trouvez de suite quatre ou cinq jeunes gens dispos qui s'empressent de mettre un *flatt* (petite embarcation) à l'eau ; moyen ordinaire de transport et de vous faire apprécier la vigueur de leurs bras. On s'assure aisément l'assistance d'une vingtaine d'entre eux pour décorer l'église, la veille des grandes fêtes de Noël, de Pâques, etc. Le croirait-on, dans ces lieux à demi-sauvages, nos solennités religieuses se célèbrent au milieu d'une grande pompe. Ici je dois reconnaître la libéralité et l'exquise politesse des marchands jersiais de la Rivière-au-Renard et de tous les autres postes qui, dans ces circonstances, mettaient à notre disposition des dix et quinze pièces entières d'étoffes aux *brillantes couleurs*, pour décorer nos chapelles de draperies. Les jeunes gens ont le soin de l'autel de l'archiconfrérie et les jeunes filles se croient obligées tous les printemps au commencement de Mai, d'orner le trône de la *Bonne Mère*, de tout le surperflu de leur modeste toilette.

La première procession du S. Sacrement qui s'est faite à la Rivière-au-Renard, a eu lieu en l'année 1865. Il fallait verser des larmes de voir la joie, la piété et le bonheur de ce bon peuple témoin d'un spectacle si nouveau pour lui. Jamais je n'ai vu plus de ferveur. Et le Dieu d'amour devait être content du cortége pompeux que nous pûmes lui faire malgré notre pauvreté. La Rivière-au-Renard n'avait rien à envier aux plus riches paroisses

où les choses se font avec le plus de solennité. Arcs de triomphe, riches reposoirs, pavillons nombreux, bannières flottantes au vent, étendards portés par des enfants, thuriféraires, floristes, rien ne manquait. Bien plus, une escouade de fantassins suivait la procession et faisait de temps en temps retentir l'air de bruyantes décharges, comme pour aller redire jusqu'au ciel leur amour et leur reconnaissance pour le Dieu si bon, dont ils célébraient le triomphe pour la première fois d'une manière aussi solennelle. On remarquait dans les rangs, un grand nombre de protestants, attirés par la curiosité, mais qui furent un sujet d'édification par leur bonne tenue et leur respect. D'ailleurs on voit un bon nombre d'entre eux fréquenter nos églises les jours de fêtes. J'en ai vu venir recevoir les cendres, faire bénir des rameaux ornés de fleurs et des chandelles comme les catholiques. Cependant les abjurations sont sont assez rares. J'en rendrai compte quand il y aura lieu, à l'article de chaque mission en particulier.

Comme la culture est à peu près nulle, les revenus du curé consistent dans la perception d'une piastre par communion. Outre le casuel, il y a aussi un supplément en bois ; chaque habitant doit en fournir une demi-corde. La misère qui règne sur cette partie de la côte de Gaspé depuis trois ans, le nombre considérable de pauvres sont autant de cause qui font que la dîme se paie très-mal. Et la raison de cette misère, c'est l'obstination des gens à ne s'occuper que de pêche et à négliger la culture de leurs terres. Cependant on dirait que quelques-uns du moins comprennent aujourd'hui un de leurs intérêts sur lequel ils se

sont aveuglés jusqu'ici, malgré les représentations réitérées des missionnaires qui ont toujours insisté sur la nécessité de la culture pour échapper à la misère qui s'accroit tous les jours. Jusqu'à présent le besoin d'un moulin à farine se faisait sentir. Dans toutes nos missions il n'y en a qu'un à la Grand'Grave, il reste donc une étendue de vingt cinq lieues sans moulin. Eh bien, dans l'automne et l'hiver 1867 les habitants de la Rivière-au-Renard, de l'Anse-au-Griffon et du Cap-des-Rosiers ont réuni leurs efforts pour sortir le bois nécessaire à la construction d'un moulin à farine situé à une lieue en bas de l'église de la Rivière-au-Renard. Ce moulin ne fonctionne pas encore faute de moyens pécuniaires chez celui qui l'a entrepris. Espérons que la Providence y pourvoira.

Un des moyens les plus puissants pour forcer les gens à cultiver serait une loi passée en Chambre, défendant de commencer la pêche à la morue avant le commencement de Juin. Alors ne pouvant satisfaire leur goût passionné pour ce métier, qui les force à jeter leurs lignes à l'eau lorsqu'il devraient ensemencer leurs terres, ils ne se livreraient à la pêche qu'après s'être assuré quelque moyen de subsistance pour l'hiver suivant, en prenant le mois de Mai pour les semences. Tant qu'il n'y aura pas de loi prohibant la pêche pendant le printemps, la plupart demeureront sourds aux voix amies qui leur répètent depuis longtemps ; cultivez donc vos terres. J'ai appris qu'il avait été question d'un projet de loi à ce sujet, mais rien n'en a été fait jusqu'à aujourd'hui. Je livre cette question à l'étude de ceux qui sont chargés de veiller aux intérêts de notre peuple et en particulier des Gaspésiens.

Il y a à la Rivière-au-Renard deux écoles qui fonctionnent bien, sous la conduite de deux instituteurs de l'Ecole Normale Laval. Les parents, malgré les fréquentes recommadations du missionnaire, négligent souvent d'y envoyer leurs enfants. On comprend cependant la nécessité de l'instruction. Il faut dire aussi qu'elle a fait de rapides progrès ici depuis cinq à six ans. Environ cent vingt enfants fréquentent ces écoles.

Avant de terminer ces quelques lignes sur ma paroisse, je dois m'acquitter d'une dette de reconnaissance que mes gens ont contractée envers le gouvernement, et je suis heureux d'avoir l'occasion de le faire publiquement en leur nom. L'hiver 1866-67 s'annonçait des plus rigoureux sur la côte de Gaspé, la pêche avait manqué ; la plupart allaient mourir de faim ; que faire ? pas de récoltes, pas d'avances chez les Bourgeois, alors je dressai une pétition au Gouvernement signée do tous les citoyens demandant des secours. A quelques semaines de là, je recevais la somme de $300 que je fis gâgner aux pauvres, en leur faisant sortir le bois nécessaire à la construction d'un pont, que nous désirions avoir depuis longtemps sur la Rivière-au-Renard. Nos gens ont pu ainsi se procurer de la farine pour s'hiverner, et la paroisse peut entretenir l'espoir de voir bientôt un magnifique pont s'élever sur la rivière au Renard.

ST. JOSEPH DE L'ANSE-AU-GRIFFON.

La mission de St. Joseph de l'Anse au-Griffon *

(*) On a dit que le véritable nom de cet endroit devait s'écrire comme suit: "Anse à Gris-Fond" ; et, en effet, on le rencontre souvent écrit de cette manière, à cause, dit-on, de

est située à sixmilles en bas de la Rivière au-Renard. Ces deux localités sont réunies par un bon chemin fait par le Gouvernement. La chapelle, complètement terminée à l'extérieur en 1866, a quatre-vingts pieds de long sur trente-deux de large. Elle est pourvue d'ornements et de vases sacrés nécessaires au culte. Ceci s'applique également à toutes les missions, la Madeleine exceptée, où il n'y a pas de calice. Le missionnaire a sa résidence dans le haut de la maison d'école, que j'ai fait terminer à cet effet, dès mon arrivée à la Rivière-au-Renard en 1864. Dans les autres dessertes, il est obligé de se retirer chez des particuliers, où il est toujours assuré de trouver la plus franche et cordiale hospitalité. On a pour lui toutes les attentions et les égards possibles. Le nombre des communiants à l'Anse-au-Griffon est de deux cent cinquante. J'y ai fait faire la première communion l'été dernier, à quatorze enfants. L'année précédente, une vingtaine avaient eu le bonheur de s'approcher pour la première fois de la sainte Table. C'est toujours une rude et pénible besogne, ici comme dans tous les autres postes, pour le missionnaire, de préparer ces enfants à la première communion, à cause du peu de temps qu'il peut leur consacrer. Dieu a sagement pourvu à cet inconvénient en donnant à ces enfants en général, une heureuse mémoire et une intelligence précoce. C'est un fait remarqué par tous les missionnaires de Gaspé. Peut-être aussi

---

la couleur *grisâtre* du fond de la mer dans cette Anse. Mais sans discuter l'authenticité ni décider de la supériorité de la manière d'écrire que j'ai adoptée, je dirai que cette couleur grisâtre du fond de la mer n'est pas du tout particulière à cette Anse dont nous parlons. Puis ce mot *griffon* pris dans son sens propre et figuré n'est pas sans à-propos dans cette circonstance.

la nature grandiose qui frappe les premiers regards de ces enfants, y est-elle pour quelque chose dans le développement de leurs facultés morales. Ils ne voient que mer sans rivage, que hautes montagnes, que tempêtes horribles, que vagues irritées etc. Puis, dès l'enfance, ils apprennent à manier la rame, à trimer une berge, à calculer avec les phases de la lune, qu'un enfant de dix ans suit avec intérêt, avec la marée montante ou baissante, etc. Tout cela développe naturellement les facultés non-seulement morales mais même physiques. Aussi est-il rare de rencontrer un jeune homme lourd et sans adresse.

Le Jubilé, ici comme à la Rivière-au-Renard, a produit des résultats durables. Cependant, il y a quelques germes de discorde tenant à une circonstance particulière à l'endroit. En hiver, chaque famille reste sur sa terre ; mais en été, pendant le temps de la pêche, les familles se réunissent toutes sur le banc de sable formé à l'embouchure de la rivière et au fond de la baie. Là, les maisons sont trop voisines et le contact entre les familles, surtout les femmes et les enfants, est trop immédiat et devient la cause de bien des dissentions. Les gens de l'Anse-au-Griffon sont un peu orgueilleux et opiniâtres.

Un fait digne de remarque : c'est que des huit missions que je desservais, chacune a son caractère particulier, des mœurs différentes et même une manière différente de parler, surtout de prononcer les mots. Ici, c'est un mélange d'anglais, de français et de barbarismes dans toutes les langues. Ainsi on dira : *Maître Piter*, pour Master Peter ; *j'envoie mon letteur*, pour j'envoie ma lettre. *Cooxer quelqu'un*, pour cajoler quelqu'un. *Couquer*, pour faire cuire. Traiter quelqu'un

d'*individu*, c'est la dernière des injures. Il faut au missionnaire du discernement et de la prudence, pour saisir le caractère particulier de chaque mission et prendre le vrai moyen de traiter avec ses gens.

Il y a depuis un an un magnifique pont sur la rivière de l'Anse-au-Griffon. Un très bon chemin traversant le Portage, relie cette mission à celle du Cap-aux-Os et à l'endroit appelé *Penouille* ou Péninsule, sur la Baie de Gaspé. C'est la voie la plus courte pour aller au Bassin de Gaspé, centre des affaires, quitte à traverser la Baie une fois rendu à *Penouille*. Ce qui rendra toujours utopique le plan de placer au Bassin un prêtre qui serait chargé des missions du Cap-aux-Os et de la Grand'Grave, c'est la difficulté et même l'impossibilité de traverser la Baie en certains temps; c'est ce qui a été compris jusqu'ici.

On remarque avec plaisir un nouvel élan vers la culture des terres, élan dû à l'exemple donné par les fermiers de M. LeBoutillier et de deux ou trois autres cultivateurs qui, ayant laissé la pêche pour la culture de leurs terres, se sont acquis une honorable aisance, qui les met à l'abri de la misère occasionnée par le défaut de morue. Malgré leur pauvreté, les gens sont généreux pour leur chapelle et paient régulièrement la dîme et la cotisation scolaire.

Il y a une école sous le contrôle d'un corps de commissaires et tenue par une institutrice mariée. Plus de soixante enfants fréquentent cette école.

En 1866 j'ai refusé la sépulture ecclésiastique à un malheureux, mort dans l'état complet d'ivresse où il était depuis trois jours; il avait rendu

le dernier soupir en bravant la mort, se croyant plus puissant qu'elle et faisant mille bravades de pouvoir boire indéfiniment. Depuis nombre d'années, il ne fréquentait ni l'église, ni les sacrements, c'était un survenant ou intrus, venu de la paroisse de S....P.... sur la rive sud du fleuve, en bas de Québec. Que Dieu ait pitié de son âme ? Puisse cet exemple être utile à plusieurs ! ! ..

S. ALBAN DU CAP DES-ROSIERS.

Trois lieues plus bas que l'Anse au-Griffon est la mission du Cap-des-Rosiers. Ici la chapelle terminée à l'intérieur et à l'extérieur a 60 pieds. Il y a aussi une bonne sacristie de 20 pieds qui a servi de local pour l'école jusqu'au printemps dernier. La chapelle est trop petite pour la population. Il est question depuis deux ans, de l'agrandir d'une vingtaine de pieds. Le bois nécessaire est même rendu sur la place, mais la pauvreté occasionnée par le peu de succès de la pêche, a fait ajourner ce projet jusqu'à aujourd'hui. Cette chapelle à dire vrai, n'est pas dans le centre de la mission, et un bon nombre des habitants ont voulu profiter de l'occasion où il était question de l'agrandir, pour proposer que le lieu en fut changé. Je n'ai voulu rien décider par moi même, mais voici les circonstances qui pourront mettre l'autorité diocésaine à portée de juger si ce changement doit avoir lieu ou non. De la chapelle au *Fourillon*, qui est l'extrémité Est de la mission et la sépare de la Grand'Grave, il n'y

a qu'une petite demi-lieue, tandis que de la dite chapelle à l'extrémité Ouest comprenant l'endroit appelé Jersey Cove, il y a plus d'une lieue et demie. Le lieu central serait donc le Cap des Rosiers lui-même, c'est-à-dire une demie lieue plus haut. Il est bien vrai qu'à l'endroit actuel de la chapelle, il y a un terrain à l'usage du missionnaire, mais on pourrait s'assurer le même avantage et d'autres encore, en obtenant une propriété plus considérable, que les gens consentiraient à acheter au Cap des Rosiers près du phare. Et ceci devient urgent selon moi ; car si j'étais demeuré missionnaire à la Rivière au Renard, je n'aurais pas tardé beaucoup, maintenant qu'il y a un prêtre à Mont Louis qui dessert les postes d'en haut ; je n'aurais pas tardé, dis-je, à demander à Monseigneur de placer le vicaire de la Rivière au Renard comme curé au Cap des Rosiers, et de là il aurait desservi la Grand'Grave et le Cap aux Os. Il aurait eu près de 400 communiants et une distance de 7 lieues à parcourir ; ce qui est très facile, depuis qu'on a amélioré le chemin de la montagne qui sépare la mission du Cap de celle de la Grand'Grave ; on y passe en voiture l'hiver et l'été depuis un an. Ce projet, de faire du Cap des Rosiers le lieu de la résidence d'un prêtre, qui recevrait une allocation de la Propagation de la Foi, est d'autant plus raisonnable que les terres du second rang du township sont toutes prises et vont s'ouvrir bientôt. Alors le missionnaire de la Rivière au Renard resterait avec sa paroisse et l'Anse au Griffon, avec le soin de plus de 750 communiants dispersés sur une étendue de 5 lieues. Je suppose ici qu'il serait déchargé de tous les postes en haut de la Rivière au Renard.

Le nombre des communiants est à peu près le même qu'à l'Anse au Griffon, environ 250. Au printemps de 1866, j'y ai fait faire la première communion à 25 enfants. Il y a dans cette localité quatre familles dont les chefs sont protestants, Ils ne gênent nullement leurs épouses et leurs enfants dans l'exercice de leur religion. J'y ai reçu deux abjurations et fait aussi deux mariages mixtes. Cette mission est une de celle où l'on suit avec le plus d'empressement et de ponctualité les exercices qui s'y donnent, comme ailleurs, quatre fois par année, Pendant ces jours la chapelle ne vide pas. Le missionnaire est toujours trop peu de temps au milieu d'eux au gré de leurs désirs.

Il y a deux écoles qui se trouvent sous les soins d'un seul instituteur, qui est un mois dans une partie de la mission et un mois dans l'autre. Cet état de choses ne contribue pas peu à retarder les progrès des enfants. 'La localité est trop pauvre pour payer deux maîtres, et les distances trop grandes pour permettre aux enfants de se réunir à un centre commun. Le zèle et l'habileté de l'instituteur luttent inutilement contre les défectuosités de ce système, auquel il n'y a pas moyen de remédier pour le présent,

---

ST. AUGUSTIN DE LA GRAND'GRAVE.

La mission de St. Augustin de la Grand'Grave sur la Baie de Gaspé, n'est éloigné du Cap des Rosiers que de trois milles et demi. Il y a une cinquantaine de communiants. Cette mission est l'oasis où le missionnaire se remet de ses fatigues,

Les habitants qui la composent au nombre seulement de huit, sont tous à l'aise et ils ont généreusement fait à Dieu une large part des biens qu'ils leur a donnés, en bâtissant et achevant dans l'espace de 3 ans, une magnifique petite chapelle d'une cinquantaine de pieds. Le jour de la bénédiction de cette chapelle, qui eut lieu en octobre 1864, nous nous plaisions à nous redire M. Gauvreau et moi, que dans cette même chapelle, ce jour là même, nous avions confessé, chanté la messe, fait un baptême, béni un mariage, reçu une abjuration et béni la fosse d'une personne inhumée auparavant. Les gens avaient remarqué ces coïncidences et appelaient ce jour, le jour des grandes bénédictions. Heureux jour pour nous aussi. Grâce à leur énergie ces braves gens ont réussi aussi, quoique noyés au milieu d'une population protestante, à obtenir une école tenue par un instituteur catholique.

Comme on le sait, la Grand'Grave est le principal entrepôt de commerce des compagnies jersiaises en deçà de la Baie de Gaspé. Les *Bourgeois* sont en général pleins de respect et d'égards pour le missionnaire à qui ils rendent quelquefois d'importants services. J'ai pu les amener à la décision de cesser complétement la vente des boissons enivrantes, qui sont la principale plaie morale de la Gaspésie. J'étais trop heureux, j'allais réussir dans mon projet : le démon de l'intempérance allait être vaincu, exterminé sur toute la côte. Par malheur il se rencontra un bourgeois qui ne voulut pas se rendre à l'avis des autres, et lui vendant de la boisson, tous les autres reprirent leur commerce diabolique, pour ne pas perdre *leurs pratiques*. Les catholiques de la Grand'Grave ont voulu protester publiquement

et officiellement comme corps, contre ce malheureux négoce et, au printemps de 1866, à la demande du missionnaire, ils allèrent dans le bois couper un pin vétéran de la forêt, pour servir de mât de tempérance. Le mât surmonté d'une croix, fut planté en face de la chapelle située sur une colline qui domine toute la Baie de Gaspé, et béni au milieu d'un concours extraordinaire de peuple. Là, à genoux au pied de la croix tous promirent solennellement de garder partout, en public comme en particulier la sainte tempérance, C'était comme corps, comme mission ou paroisse qu'ils agissaient, car comme particuliers, chaque père de famille avait sa croix de tempérance à la maison. Par une convention faite entre le missionnaire et ses paroissiens, chaque fois que le missionnaire les visitera, le pavillon flottera au haut du mât, si la tempérance a été bien observée par tous, mais s'il y a eu quelque défection, le pavillon sera honteusement baissé à mi-mât, pour proclamer la lâcheté, l'humiliation des coupables. Alors, ce sera au missionnaire à les punir comme il le jugera à propos, soit en restant moins longtemps au milieu d'eux, soit en les privant de quelques instructions, ce qui est un rude châtiment pour ce bon peuple avide de la parole de Dieu. Ce moyen réussit dans toutes les missions où l'on veut abolir un désordre qui semble avoir pris racine. Heureusement que jusqu'à mon départ je n'ai pas eu lieu de punir les braves gens de la Grand'Grave. Tous ont été fidèles à leur engagement solennel et cette démonstration a eu pour bon effet de faire respecter les catholiques par les protestants, qui ont honte aujourd'hui de leur offrir de la boisson.

Je ne puis taire une circonstance remarqua-

ble de la bénédiction de ce mât de tempérance. Elle a été faite par M. Desjardins, alors curé de la Grande Rivière et aujourd'hui curé de Ste Cécile du Bic, à l'issue de la messe célébrée avec pompe, et le sermon de circonstance donné par M. Guilmet, curé de Percé. Le même jour, au poste voisin de la Grand'Grave, appelé mission du Cap aux Os, eut lieu également la bénédiction d'une magnifique croix aussi de tempérance, plantée par les habitants de cette dernière mission, sur le sommet du Grand Cap aux Os, et faisant face à la Baie de Gaspé. Tout bâtiment qui entre dans la Baie, est obligé de côtoyer ce cap à une distance de deux ou trois perches seulement. Ce sera donc un bonheur pour le voyageur catholique étranger ou du pays, de saluer le signe du chrétien et de se rendre compte de la foi vive des gens de Gaspé, et du Cap aux Os en particulier. Puisse ce signe adorable suspendu au dessus des flots faire échapper au naufrage le pauvre voyageur et le pêcheur ! Puisse-t-il faire naître une bonne pensée dans le cœur de tous ceux qui le verront ! Ici encore M. Desjardins fit la bénédiction de la croix et M. Winter curé de Douglastown fit le sermon. C'est donc à dire que nous nous trouvions cinq prêtres réunis ensemble en ce beau jour : MM. Desjardins, Guilmet, Winter, Gauvreau et votre serviteur. Une réunion de cinq prêtres voisins à Gaspé, c'était quelque chose de si rare que j'ai cru devoir en faire mention. Aussi M. le Grand Vicaire, je puis vous dire que dans ces rares et solennelles circonstances, la joie, la cordialité et le bonheur sont plus qu'ordinaires. C'est alors qu'on sent toute la vérité de ces paroles saintes : *Ecce quam*

bonum et quam jucundum, habitare fratres in unum. " Qu'il fait bon, qu'il est agréable pour des frères de demeurer ensemble." Mais autant ces réunions sont pleines de douceurs pour des missionnaires, autant la séparation est dure et cruelle ; car pour les missionnaires de la Rivière au Renard, c'était pour six mois et quelquefois plus qu'il fallait dire adieu à nos aimables voisins. Dans cette mission de la Grand'Grave que nous venons de laisser pour assister à la bénédiction de la croix du Grand Cap aux Os ; il y a une sourde muette âgée d'environ 30 et quelques années qui n'a pu être instruite de ses devoirs religieux. Dans l'espace de trois ans, douze enfants ont communié pour la première fois. C'est ici que tous les printemps nous vient le plus grand nombre de pêcheurs, ils sont quelquefois au nombre de trois cents et pour la plupart des paroisses de l'Islet, de St. Thomas et du Cap St. Ignace. En général, ils se comportent assez bien quoiqu'il y ait quelques défections. Nous en voyons un bon nombre s'approcher des sacrements pendant la mission du mois d'Août.

ST. JEAN-BAPTISTE DU CAP AUX OS.

A neuf milles de la Grand'Grave en montant dans la Baie de Gaspé, se trouve comme je l'ai donné à entendre plus haut, la mission de St. Jean Baptiste du Cap aux Os. Cette localité est une des plus pauvres de toute la desserte de la Rivière au Renard. La terre y est généralement

d'une qualité très inférieure, ceux qui y sont établis, n'ayant aucune épargne, ont dû, afin d'obtenir des avances de la part des bourgeois, hypothéquer leurs propriétés ; aujourd'hui ils n'ont aucun intérêt à augmenter les défrichements, sachant que tôt ou tard il leur faudra déguerpir. La pêche leur aurait peut-être permis de solder leurs comptes, mais le manque de morue pendant ces dernières années, leur a enlevé cet espoir. Malgré leur pauvreté, ils ont réussi, avec l'aide de la Propagation de la Foi, à construire une chapelle de trente et quelques pieds. Il y a près de quatre-vingts communiants assidus aux exercices de la mission et réguliers à s'approcher des sacrements. Quelques familles sont d'origine irlandaise ; dix à douze enfants ont fait leur première communion dans l'espace de trois ans. M. Winter curé de Douglastown a reçu deux abjurations le printemps dernier.

Sur l'invitation de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque j'ai engagé les gens de cette mission aussi bien que de toutes les autres, à se rendre à leurs chapelles respectives les jours de dimanches et de fêtes, lorsqu'ils n'ont pas l'office chez eux. J'ai eu un peu de peine à vaincre l'ancienne routine de rester à ne rien faire tout le long de ces jours. Cependant je dois dire qu'il y a du zèle chez la plupart, pour ces exercices, surtout au Cap des Rosiers, à la Grand'Grave et ici. On se rend à neuf heures à la chapelle, on y lit les prières de la messe, l'épître et l'évangile du jour, les annonces du Rituel, on chante quelques cantiques, puis on récite le chapelet. Dans l'après dîner, on se réunit de nouveau pour faire le chemin de la croix et la prière du soir. Les bons

effets de ces exercices de piété pour les dimanches et les fêtes se font visiblement sentir partout où ils sont en honneur.

MISSIONS D'EN HAUT.

Il me reste encore, M. le Grand Vicaire, à vous dire quelque chose des missions situées en haut de la Rivière au Renard en remontant le fleuve. Ce sont les plus pénibles, puisqu'il n'y a d'autre voie de communication que le rivage de la mer: le chemin royal se terminant à quelques arpents à l'ouest de la Rivière au Renard. En hiver le trajet se fait en raquettes ; l'été à pied ou en berge si le vent est favorable. On visite ces missions quatre fois par an, comme celles d'en bas. Je vais commencer par le poste le plus éloigné de la Rivière-au-Renard.

MISSION DE LA MADELEINE.

L'extrémité ouest de la mission de la Madeleine est située à vingt lieues de la Rivière-au-Renard. Lorsque je visitai ce poste pour la première fois en 1864, il y avait cinq ans qu'il était privé de la visite du missionnaire, en punition de la conduite de quelques uns ou plutôt de la plupart de ses habitants, à l'égard de mon prédécesseur. Ils avaient osé l'interrompre pendant une instruction qu'il faisait pendant la messe, et lui dire les

injures les plus grossières. L'affaire avait été réglée à l'avance, et le mot d'ordre fut donné par quelques femmes et une en particulier plus effrontée que les autres. Cela suffit pour vous faire comprendre ce que vaut cette population. Le missionnaire les laissa en leur disant ces paroles épouvantables : " Je vous quitte puisque vous ne voulez pas recevoir la parole de Dieu, mais en vous quittant, je secoue la poussière qui s'est attachée à mes pieds dans votre mission, et Dieu vengera l'injure que vous lui avez faite, dans la personne de son ministre, et contre laquelle personne n'a osé protester : " Il partit la douleur dans le cœur et pleurant sur le sort de ce peuple infortuné. Dieu s'est en effet chargé de venger son ministre indignement outragé : quelques mois après ce scandale affreux, la maison qui servait de résidence au missionnaire et où il donnait les exercices de la mission, fut détruite de fond en comble par un éboulis, ensevelissant sous ses ruines le propriétaire, qui n'avait pas eu le courage lui non plus, de protester contre un pareil attentat. Et, circonstance digne de remarque : c'était par une belle nuit du mois d'août, il n'y eût ni tempête, ni inondation, ni cause physique apparente de l'éboulis, qui ne se fit que vis-à-vis et juste de la largeur de la maison, bâtie à quelque distance de l'eau, au pied de la colline qui borne le lit de la rivière. Les équipages de deux ou trois goélettes américaines à l'ancre à l'entrée de la rivière furent témoins de cet accident qui jeta la terreur dans tous les cœurs.

Par un secret jugement de Dieu, le seul domestique du propriétaire, qui n'était couché qu'à quelques pas de celui-ci, ne fut pas enseveli comme son maître sous les décombres, mais

lancé sans connaissance, à la rivière à une légère épaisseur d'eau. Il put se retirer sans aucun mal quelques instants après, lorsqu'il fut un peu remis de cette violente secousse. Mais ce malheureux n'a pas profité de cette leçon. Aujourd'hui vieillard de plus de soixante ans, il est au service d'un établissement protestant, et ne fréquente ni les sacrements, ni l'église. Que Dieu lui fasse miséricorde et lui ouvre enfin les yeux sur son triste état. Un exemple si frappant de la colère de Dieu aurait dû ramener les gens de la Madeleine à de meilleurs sentiments, mais il n'en a rien été. Les haines, les divisions, les chicanes de tous les jours, règnent là comme par le passé. Il y a à peu près quarante communiants, il n'y a ni école, ni chapelle; les exercices de la mission se donnent dans une maison particulière, ou le prêtre est très bien reçu. Presque toujours une pauvreté écrasante, conséquence d'un grand défaut d'énergie et d'un peu de paresse, pèse sur cette population.

Dès l'hiver de 1865, j'avais fait un appel aux gens, pour sortir le bo s nécessaire à une petite chapelle. Déjà je m'étais assuré à bon marché, la propriété d'une terre pour cette chapelle sur le banc de la Madeleine ; mais la négligence ou le peu de zèle vont servir, je crois, les desseins de la Providence sur ce poste. L'abandon dans laquelle ce poste avait été pendant plusieurs années avant mon arrivée, et la mauvaise renommée que les gens s'étaient justement acquise, avait toujours empêché les étrangers de venir s'y fixer. Et aujourd'hui, le gros de la population est dispersé dans l'espace de 2 milles, à l'est de la Rivière jusqu'à l'endroit appelé le Cap à l'Ours ; tandis qu'il n'y a qu'une famille de ce côté-ci de

la Rivière, plus trois familles à une lieue et demie plus haut, à la petite Madeleine et trois autres à une lieue encore en deça de ce dernier endroit. Ce poste appelé Pointe du manche de l'Epée est éloigné de plus de deux lieues et demie de l'endroit choisi pour la chapelle, tandis que l'autre extrémité de la mission n'en est éloignée que d'une demi-lieue. J'ai donc bien fait de différer de quelques années, la construction de cette chapelle ; car il y a déjà un courant d'immigration qui se dirige vers la Madeleine et avec raison ; car à l'ouest de la Rivière, il y a une magnifique étendue de terres de la meilleure qualité, dans l'espace de deux lieues de front sur une lieue de profondeur, sans la moindre perte de terrain ; de sorte que si cette partie pouvait être colonisée, la Madeleine ferait à elle seule, une magnifique paroisse vivant du produit de la culture. Et aujourd'hui même sans vouloir éclairer mes successeurs, la bâtisse de la chapelle serait urgente, non à l'endroit ci-dessus mentionné, mais bien sur la pointe ouest de la rivière : magnifique plateau qui s'avance dans la mer, qui est le centre naturel de la mission et qui d'ailleurs est le plus magnifique point de vue imaginable.

ST. FRANÇOIS XAVIER DE LA GRANDE VALLÉE DES MONTS.

La mission de la Grande Vallée à trois lieues en bas de la Madeleine, a toujours été la *Mission favorite*, le *Benjamin* de tous les missionnaires. Aussi quel contraste avec les postes voisins! L'union la plus parfaite, la piété

la plus éclairée, la politesse la plus exquise font de ce poste un véritable petit Eden. Aussi le prêtre ne s'en éloigne toujours qu'à regret. Tous les Dimanches et fêtes, on se rend à la chapelle, vers dix heures, plus assidûment qu'ailleurs ; personne n'y manque. Là on chante les principales parties de la Messe et des cantiques. On récite le chapelet, ensuite on fait une lecture d'une demi-heure. L'après-midi on se réunit encore. Après le chant de quelques psaumes, on fait en commun le chemin de la croix ; on chante quelques cantiques en l'honneur de la Ste. Vierge. Et ces braves gens me disaient que quoique privés de la présence d'un prêtre au milieu d'eux, les dimanches qui sont dans les autres postes, si longs, si ennuyeux, si fertiles en désordres, s'écoulent pour eux avec la rapidité de l'éclair. Ils ne manquent jamais de se rendre à leur chapelle dans la nuit de Noël, le mercredi des cendres, tous les jours de la Semaine Sainte etc., pour célébrer le plus saintement qu'il leur est possible, les mystères que l'Eglise honore en ces différents jours.

Cette chapelle qui a une soixantaine de pieds de long, a été construite il y a quatre ans, aux prix de bien des sacrifices ; car cette population de choix, si riche des biens du ciel, ne l'est pas tant de ceux de la terre. La misère s'y fait sentir comme dans les autres parties du Comté de Gaspé. Il y a à peu près soixante-quinze communiants à la Grande Vallée.

Ici en l'hiver 1866, dans l'espoir d'avoir un prêtre résident, on sortit de la forêt le bois nécessaire pour une sacristie, dont une partie avec les mansardes aurait servi de presbytère. Tout le bois était sur place, et les gens n'attendaient qu'une

décision de Monseigneur l'Archevêque en leur faveur, pour se mettre à l'œuvre. Ils eussent même levé la bâtisse, si le mauvais temps et le printemps qui les prit par surprise, amenant avec lui la saison de la pêche, ne les en eut empêchés. Nous aurions peut être eu la chance de voir le missionnaire de ces postes placé à la Grande Vallée, qui est le centre naturel de tous les postes en haut de la Rivière au Renard, au lieu de le voir au Mont Louis. C'eut été à l'avantage de tous ces postes, et du missionnaire de la Rivière au Renard, qui a certainement trop à faire, même avec un vicaire.

Il n'y a pas d'école en cet endroit; cependant les enfants savent généralement lire suffisamment pour apprendre leur cathéchisme, grâce à l'énergie des parents, qui les instruisent eux-mêmes. Tous les habitants de cette mission sont originaires de S. Thomas de Montmagny.

STE. CÉCILE DU CLORIDORME.

La mission du Cloridorme est située à 4½ lieues en bas de la Grande Vallée et à 10 lieues en haut de la Rivière-au-Renard. Elle fournit à peu près 115 communiants. Ce n'est pas sans quelque contrariété que j'ai réussi à faire ouvrir une école ici, il y a deux ans, sous la direction d'un excellent instituteur. Le bien produit par la présence de ce digne homme au Cloridorme est incalculable, non-seulement par son aptitude remarquable pour l'enseignement, il a fait faire des progrès rapides aux enfants qui lui sont confiés, mais encore par son zèle et sa piété, il s'est attiré la confiance de tous les gens du poste.

C'est à lui que nous devons de voir les exercices du Dimanche, en l'absence du missionnaire, suivis avec régularité et empressement. Disons aussi qu'il y a grande bonne volonté chez ce peuple, qui bien des fois auparavant avait causé quelque désagrément à son pasteur. Plusieurs désordres ont disparu et tout sera restauré par la jeune génération, qui grandit sous de si heureuses impulsions. C'est ici que les enfants nous donnent les réponses les plus satisfaisantes au catéchisme. Une quinzaine ont communié pour la 1ère fois dans l'espace de trois ans.

A la mission de l'hiver 1865, tous les jeunes gens de cette localité se sont spontanément enrôlés dans la belle société de tempérance. Un si noble exemple a été suivi par un bon nombre de pères de famille, adonnés depuis longtemps à l'ivrognerie. Tous ont été fidèles à leur engagement jusqu'en 1867, époque à laquelle un misérable cantinier qui s'est établi au milieu d'eux, a réussi à en faire prévariquer un certain nombre.

La chapelle bien trop petite pour les besoins de la population, devra nécessairement être remplacée par une autre avant peu.

A deux lieues plus bas que le Cloridorme est le Grand Etang, propriété de M. Michel Lespérance de St. Thomas, Montmagny. L'été, il y a ici quatre-vingt et quelques hommes employés à la pêche et à la culture. Cet établissement, outre la beauté de son site et les avantages qu'il offre comme poste de pêche, possède une magnifique ferme qui pourrait être donnée comme ferme modèle. Ceci prouve que l'on pourrait cultiver avec avantage à Gaspé, si nos pauvres gens étaient empêchés de se livrer avec tant de fureur à la pêche.

Le Grand Etang dépend de la mission du Cloridorme. Cependant l'été, le missionnaire y dit quelquefois la messe, pour l'avantage des pêcheurs qui ne peuvent se rendre aux exercices de la mission du Cloridorme. . Et je le dis avec bonheur, ce n'est jamais sans produire de bons fruits : la plupart s'approchent des sacrements, suivant en cela l'exemple de leur chef, M. Lespérance et de sa pieuse dame, qui vient passer une partie de l'été au Grand-Etang. L'hiver, le poste n'est habité que par un agent et une couple de domestiques. Cependant, grâce à la libéralité de M. Lespérance et à l'exquise politesse de M. Proulx, son agent, le missionnaire y trouve toujours, à toute heure du jour et de la nuit, la plus franche et la plus généreuse hospitalité. M. Lespérance a acheté de ses deniers de magnifiques ornements, un beau calice, tout ce qu'il faut pour le saint sacrifice, afin de donner à ses gens l'avantage d'entendre la sainte messe, dans les courses nombreuses que le missionnaire fait dans ces parages, pour aller au secours des malades. M. Lespérance a formé le projet de bâtir une petite chapelle sur la pointe ouest du Grand Etang, et il y a planté une magnifique croix que j'ai bénite en l'automne 1865.

Il y a eu dans toute l'étendue de la desserte de la Rivière-au-Renard :

	Mariages.	Baptêmes.	Sépultures.	Augmentation.
En 1864....	18	96	39	57
En 1865....	27	113	39	74
En 1866....	24	119	44	75

Le nombre des sépultures a été certainement

augmenté par les fièvres lentes, qui ont fait un triste règne de trois ans dans presque toutes les missions. J'ai vu jusqu'à huit malades à la fois, dans une seule famille. Le jour de l'an 1865, il y avait cinq *cadavres sur les planches* dans la seule paroisse de la Rivière-au-Renard.

On aimera peut-être à connaître le nom et l'ordre des petits postes intermédiaires, qui appartiennent aux différentes missions, avec le nombre de familles dans chaque poste. En voici la liste, suivant l'ordre dans lequel ils sont rangés le long du fleuve en descendant :

1 Madeleine.	Pointe du Manche de l'Epée...	3	familles
	Petite Madeleine..................	3	"
	Rivière de la Madeleine........	10	"
	Cap à l'Ours......................	5	"
2 Gde. Vallée des Monts	Pointe ouest et Pointe est de la Grande Vallée.............	22	"
	Petite Vallée......................	4	"
3 Cloridorme.	Pointe à la frégate.............	4	"
	L'Anse à Paradis................	6	"
	Grand Cloridorme...............	8	"
	Petit Cloridorme.................	9	"
	La Pointe Sèche.................	8	"
	Le grand Etang................		
4 Rivière au Renard.	L'Anse à Valo....................	3	"
	La Pointe jaune..................	8	"
	L'Echouerie........................	8	"
	Le petit Cap........................	21	"
	La petite Rivière-au-Renard...	16	"
	La grande " "	63	"
	L'Anse aux Fougères...........	6	"
	Le Grand Ruisseau.............	5	"

5
Anse au Griffon................................70 familles.

6 Cap des Rosiers.	Jersey Cove... 6 à 7 familles protestantes	
	L'Anse à Louise................29	familles
	Le Cap..........................15	"
	L'Anse du Cap ou Fourillon..23	"
7 Grand' Grave.	Cove St. George................ 8	familles
8 Cap aux Os.	Grand et petit Cap aux Os...19	familles

En terminant, il m'est bien doux, Monsieur le Grand-Vicaire, de proclamer hautement que la plus grande somme de bien qui s'est opéré dans la Mission de la Rivière-au-Renard, pendant les trois ans dont j'en ai été chargé, est due en grande partie, après Dieu, au zèle éclairé et infatigable de mes deux dignes et aimables collaborateurs, MM. Gauvreau et Roussel.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Grand-Vicaire,

Avec le plus profond respect,

Votre très-humble serviteur,

L. Blais., Ptre.

MISSIONS D'INVERNESS.

—

Lettre de M. A. Fafard, missionnaire d'Inverness à Monseigneur l'Archevêque de Québec, sur les missions d'Inverness, de Leeds et Ste. Anastasie de Nelson.

—

Inverness, 30 mars, 1868.

Monseigneur,

J'ai la confiance que Votre Grandeur acceptera avec plaisir les notes suivantes sur l'état des différentes missions confiées à mes soins, et que je me suis efforcé de cultiver avec tout le zèle qu'il a plu au Seigneur de me donner. J'ai eu trop souvent l'occasion de constater l'intérêt tout spécial que vous portez à l'avancement et au développement des nouvelles missions, telles que celles que j'habite, pour croire que vous n'accueillerez pas favorablement mes quelques paroles.

Ces missions, embrassant les townships de Nelson, d'Inverness, de Leeds et une partie de celui de Thedford, s'étendent sur un espace de trente-six milles. Tous ces endroits sont presque tous habités et cultivés ; mais la majeure partie de cette population est protestante. Presque toutes les religions du monde sont représentées et réunies dans ce petit coin de la terre ; et si l'on jugeait des honneurs rendus à la Divinité, par le nombre des églises, on devrait croire qu'elle y est très-honorée, car à chaque instant on y ren-

contre quelque temple ou salle de réunion, depuis les loges *orangistes* jusqu'à la grande Église anglicane.

Toutes ces sectes sont souvent fortement divisées entre elles, mais toutes s'accordent et s'entendent dans une haine commune contre l'Église catholique; semblables aux vagues de la mer qui se choquent entre elles, comme courroucées l'une contre l'autre, mais qui toutes viennent se ruer avec la même fureur, sur le roc solide qu'elles ne peuvent ébranler, et qui les brise en se riant d'elles.

Les catholiques des deux missions d'Inverness et de Leeds sont presqu'exclusivement Irlandais. Je commencerai par Inverness.

Inverness.—Le township d'Inverness ouvert à la colonisation depuis bientôt quarante ans, est aujourd'hui couvert de belles fermes, où le peuple vit dans l'abondance et le confort. Mais, dira-t-on, un semblable endroit ne saurait être une pauvre mission ! Et de fait, si tout le township d'Inverness était catholique, il formerait une paroisse fort populeuse et fort riche, peut être plus qu'une paroisse ; mais il n'en est pas ainsi. Le township d'Inverness et celui de Leeds furent ouverts par une population presqu'exclusivement protestante, et composée surtout d'Ecossais et d'Irlandais. Depuis lors, les catholiques n'ont pu que difficilement prendre pied au milieu d'eux et en voici la raison. La plus grande partie des protestants qui habitent ces endroits, sont d'une intolérance, d'un fanatisme plus qu'ordinaires et peu propres à encourager ceux d'une autre croyance à les approcher. Beaucoup d'entre eux sont *orangistes* et entretiennent avec soin au milieu d'eux, tous les préjugés et toute l'intolérance farouche qui

signalèrent les premiers temps de la Réforme. Leur fanatisme éclate surtout le jour de leur fête patronale, 12 juillet, jour de démonstration publique, où ils sortent en grand nombre, drapeaux en tête, ornés de décorations spéciales et armés de lances. Ils parcourent ainsi en triomphe, les principaux endroits de Leeds et d'Inverness, puis on se réunit ensuite dans des loges, où l'on termine la journée par des discours et des amusements où la religion catholique n'est pas toujours respectée.

L'un des amusements favoris de ces belles soirées est celui-ci : on trace sur une grange ou muraille une figure quelconque, la plus grotesque possible : cette figure représente le Pape ; puis on fait servir cette figure de cible pour s'exercer au tir. Celui qui peut l'atteindre, est censé avoir tué le Pape ; on l'acclame et on l'exalte comme un brave, comme un héros.

J'ai acquis la certitude que plusieurs de ces braves ont pris la peine d'apprendre quelques unes de nos plus belles prières, pour les parodier et les livrer au ridicule. Les enfants eux-mêmes, à peine capables de balbutier, ont déjà appris ces blasphèmes de leurs parents, et il n'y a pas pour eux de plus grand plaisir que de tourmenter leurs petits camarades catholiques, en leur faisant mille railleries sur les choses les plus saintes.

Votre Grandeur comprend alors quelle est la position des catholiques dans de semblables endroits, où ils sont en très-grande minorité. Le township d'Inverness compte au moins une douzaine d'églises de différentes dénominations : le village où je réside lui seul en compte cinq dans l'espace de sept ou huit arpents. C'est au milieu

e ce rendez-vous de toutes les sectes protestantes ue j'arrivais, il y a dix-huit mois, pour y jeter les ondements d'une paroisse catholique. Pas d'é-lise, pas même une pauvre chapelle, pas de resbytère, pas même une seule pièce de bois, pas ne seule planche d'acquise pour faire le moin-lre réduit. Que dis-je? pas même un pied de terre. Ah! Monseigneur, qu'il a fallu de courage et le résolution à un jeune prêtre dépourvu de out moyen et de toute ressource pour venir s'asseoir ainsi dans un centre protestant en disant: l me faut aussi à moi une place pour mon Dieu et pour mon culte....! De lui-même il n'eût jamais entrepris une œuvre semblable; mais il était fort de la puissance de Jésus-Christ qui dit à ses apôtres: "Allez, enseignez toutes les nations"; il était fort de cette pensée: qu'il n'était pas là par son propre choix, mais uniquement par la volonté de Dieu, et par l'ordre de son Supérieur qui lui avait dit en partant: "Va, mon fils, le bon Dieu t'accompagnera." Oui, Monseigneur, la pensée que je suis utile ici au salut de quelques pauvres familles dispersées sur une aussi vaste étendue, au milieu de frères séparés, et que je remplis au milieu d'elles une mission divine, voilà seul ce qui a pu soutenir et quelquefois relever mon courage, abattu au milieu de difficultés sans nombre, et des rudes travaux du ministère, si pénible en ces endroits.

Donc, par un beau matin du mois d'Octobre 1866, la population protestante d'Inverness fut mise en émoi, par l'arrivée d'un prêtre catholique, qui était venu planter son drapeau au cœur du village, juste à trente pas de l'église anglicane. Je m'installai dans une famille canadienne, à laquelle je dois mille remercîments pour tous ses

égards envers moi. C'est à l'abri de son toit que j'ai passé les dix premiers mois de séjour à Inverness. Trois appartements avaient été mis à ma disposition, outre une petite chambrette de 10×8 pieds où je célébrais la sainte messe sur semaine, et conservais le St. Sacrement pour les malades.

L'Office du Dimanche, qui a lieu ici tous les quinze jours, se célébrait dans la salle d'audience du Palais de Justice mise à notre disposition par l'autorité compétente. Ce même appartement servait en même temps alternativement tous les deux Dimanches de lieu de réunion à la secte méthodiste : triste nécessité, sans doute ; mais il n'y avait pas à choisir.

Un tel état de choses demandait qu'on se mit promptement à l'œuvre. La première chose à faire, puisque le prêtre devait résider là, était d'essayer à construire au plus tôt, un logement pour le bon Dieu et pour le prêtre. Comme je l'ai dit, tout était à faire : église, presbytère et dépendances nécessaires. Pour subvenir à tant de besoin, Invernes comptait quatre-vingts familles, dont quelques-unes étaient dans un état de fortune très médiocre.

Cependant, on se met courageusement à l'œuvre. Pendant trois ou quatre semaines, j'explorai les différents sites du village qui m'étaient proposés pour y asseoir nos constructions. Mais deux citoyens généreux, S. Reed, Ecuyer, M. D., et M. Thos. Devany, viennent trancher la question, en nous offrant gratuitement chacun quatre arpents de terre. Dès le printemps commencent les travaux de construction qui se poursuivent avec toute l'ardeur possible ; et le 29 Juin, fête des S. S. Apôtres Pierre et Paul,

nous pouvons célébrer l'office divin dans le presbytère neuf qui offre déjà assez d'abri pour cet effet. Enfin, le premier juillet, Votre Grandeur a eu le plaisir de bénir elle-même, pendant sa visite pastorale, la première pierre de notre église qui s'est élevée rapidement.

Déjà vers la fin d'Août je m'étais installé définitivement dans un presbytère de 40 x 30 pieds. Enfin le 19 décembre, jour qui vivra dans les annales d'Inverness, avait lieu la bénédiction solennelle de la nouvelle église, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles des alentours, et avec toute la pompe possible. Qui pourra dire la joie de tous ces bons catholiques en ce grand jour, en voyant leurs efforts et leurs travaux couronnés d'un succès si beau ! ils ont enfin une église ; ils en croient à peine leurs yeux. L'église et la nouvelle mission furent dédiées à St. Athanase, Evêque et Docteur de l'Eglise. Tous ceux qui connaissent la vie de ce grand Saint, qui combattit avec tant de zèle contre les hérétiques Ariens, et qui fit rentrer tant d'âmes égarées dans le sein de la véritable Eglise, avoueront que le Township protestant d'Inverness ne pouvait être mis entre de meilleures mains que celles du grand Saint.

Une jolie cloche du poids de 413 livres, de la manufacture de MM. Menelie, W. Troy, fut consacrée le même jour ; et le même soir elle trônait dans le joli clocher qui l'attendait déjà depuis longtemps. Désormais, c'est de la lanterne de ce clocher que s'échapperont les accents de cette voix consacrée à Dieu, qui vibrent d'une manière si douce et si efficace aux oreilles non-seulement des catholiques, mais encore des protestants, désormais cette cloche sera la règle de ce

pays protestant qui s'y soumettra malgré lui. Au milieu de tous les temples qui l'environnent, l'église catholique domine maintenant avec fierté. Tous les autres temples ne sont reconnus comme tels que par leurs proportions; seule entre toutes, l'église catholique semble quitter la terre et montrer le ciel par sa flèche qui monte vers les nues. Ce n'est pas comme les autres temples seulement un lieu de réunion, mais la forme même du monument exprime une pensée; la pensée du vrai chrétien qui quitte la terre pour aspirer vers le ciel. Seule entre tous les temples qui l'environne, l'église catholique a une voix, une voix consacrée, qui, plusieurs fois le jour, invite les fidèles à la prière. Cette voix fait d'autant plaisir que le mutisme des voisines attriste d'avantage.

Cette cloche avait coûté £44; mais la munificence des parrains et des marraines a été telle que la collecte du jour de la bénédiction s'est élevée à £62 10s. Elle nous a été procurée par l'entremise de Messire Ed. Fafard, Prêtre, Curé de St. Sylvestre, auquel revenait de droit l'honneur de la bénir, sans compter un magnifique sermon anglais approprié à la circonstance. Messire J. Bernier, Curé de St. Ferdinand, qui a toujours montré tant de zèle pour la construction d'une église catholique à Inverness a eu l'honneur de la bénir, tandis que M. Brunet, Curé de Ste. Sophie, y célébrait la première messe.

Voici donc les travaux accomplis à Inverness dans l'espace d'une année environ: Eglise en bois, charpente, 84 ⋈ 46 pieds, surmontée d'un clocher couvert en fer-blanc; sacristie également en bois, 30 ⋈ 24 pieds; presbytère en bois 40 ⋈ 30; grange 54 ⋈ 24. Toutes ces construc-

tions ont été assises sur d'excellentes fondations en pierre.

Les catholiques ont eu à cœur de ne pas rester en arrière de leurs frères séparés dans leurs constructions. Et certes ! Qui blâmera cet orgueil ? Le temple n'est-il pas l'expression de la foi d'un peuple ? Et n'est-il pas juste, n'est-il pas nécessaire pour des catholiques noyés, pour ainsi dire, au milieu des sectes hérétiques, comme nous le sommes ici, n'est-il pas nécessaire, dis-je, qu'ils s'élèvent audessus des sarcasmes des orangistes et des protestans, en faisant respecter leur religion par la majesté du culte, et l'éclat du dehors ? Aussi quel zèle infatiguable, quel persévérance de la part de ces courageux catholiques ? J'oserai avancer que certains catholiques, outre des sommes considérables et beaucoup de bois, ont encore donné au moins trente jours de leur travail pour ces bâtisses dans le cours de l'année. En outre, nous avons rencontré au dehors un appui cordial dans nos entreprises de la part de plus d'un cœur généreux, qui ont compris notre tâche et nos embarras. Je laisse au ciel le soin de récompenser comme il mérite de l'être, le zèle de ces bonnes âmes, puisqu'il m'est impossible de le faire dignement.

Votre Grandeur, entre tous, me permettra de lui présenter mes remercîments les plus affectueux pour l'encouragement continuel et efficace qu'Elle nous a sans cesse prêté. Cependant, Monseigneur, malgré toute la bonne volonté du monde, il a été impossible de faire autant d'ouvrage, en aussi peu de temps, et avec aussi peu de ressources sans contracter des dettes. Et si quelqu'un était tenté de nous faire quelque reproche à ce sujet, il serait facile

de lui répondre en l'invitant à venir passer quelque temps seulement à Inverness, pour voir si ces constructions étaient opportunes, et ensuite s'il y avait moyen de procéder d'une autre manière. Toujours est-il que les fondements d'une paroisse ont été posés en cet endroit, en même temps que ceux de l'église. Dans toute cette affaire, la Providence est intervenue d'une manière si éclatante et si continuelle, qu'il n'y a pas lieu d'hésiter à croire que Dieu voulait ici une église. En effet, je crois qu'Inverness est le seul endroit du Bas-Canada où le protestantisme soit aussi en vigueur, où le protestantisme a été maître jusqu'ici. Et, sera-il dit qu'un seul endroit du Bas-Canada soit complètement protestant ? Sera-t-il dit que dans un des villages du Bas-Canada, à quinze lieues de Québec, l'étranger comptera quatre églises protestantes, et pas un clocher catholique ? Votre Grandeur a compris cette nécessité ; et aujourd'hui que le plus difficile travail est accompli, je suis fier et heureux de lui avoir servi d'instrument pour accomplir ses projets. Et tout porte à croire que avant peu, le Township d'Inverness deviendra en effet une paroisse organisée comme ailleurs ; car les Ecossais surtout désirent ardemment quitter le pays, pour gagner les Etats-Unis de l'Ouest, maintenant peuplés par des races plus en rapport que la nôtre avec leurs goûts et leurs habitudes. Plusieurs ont mis leurs propriétés en vente ; et comme ces propriétés sont fort belles, elles pourront former plus tard une belle paroisse, si elles viennent à passer entre les mains de catholiques.

Je considère comme un grand point de gagné

l'avoir réussi à rallier ensemble les quelques familles catholiques dispersées dans Inverness et à leur faire bâtir une église. Cependant, Monseigneur, que de choses restent encore à faire pour le bien spirituel de cet endroit, pour discipliner ce peuple, pour l'instruire, pour catéchiser les jeunes gens, etc., ? Cette tâche est peut-être plus difficile que la première. L'été dernier, j'ai fait faire la première communion a plusieurs jeunes gens de dix-huit, vingt et même vingt-cinq ans.

Un des plus grands malheurs pour les catholiques de Leeds et d'Inverness est l'absence totale des écoles catholiques. Il arrive ainsi que les enfants grandissent dans l'ignorance ; ou bien ils fréquentent les écoles protestantes où ils apprennent des choses bien différentes de celles qui devraient leur être enseignées à cet âge. Pauvres enfants ! C'est un malheur qui fait gémir le prêtre catholique. Mais avec l'aide de Dieu, j'espère pouvoir réussir à organiser assez prochainement une ou deux écoles catholiques dans Inverness, qui suffiront pour une partie notable des enfants du Township. Cependant, ici encore il y a des difficultés de plus d'un genre à surmonter, pour parvenir à cette organisation nouvelle. J'ai proclamé dernièrement et commenté le XVème décret du 1er Concile de Québec, dont on ignorait complètement l'existence jusqu'ici dans cette partie du monde ; et j'ai lieu de supposer que cette haute autorité aura assez d'influence sur les catholiques de l'endroit, pour les amener à se séparer des protestants pour les écoles.

Ainsi, Monseigneur, Votre Grandeur comprendra combien la mission d'Inverness mérite et a

besoin d'être encouragée par tous les moyens possibles ; et les catholiques d'Inverness sont soutenus par l'espoir que Vous leur prêterez encore l'assistance de Votre puissant appui.

Leeds.—Le Township de Leeds possède une chapelle dédiée à St. Jacques, apôtre. Cette chapelle compte déjà un grand nombre d'années d'existence. Il y a aussi un presbytère qui a servi de résidence à un prêtre pendant longtemps ; mais le nombre des catholiques diminuant sans cesse pour être remplacés par les protestants, le prêtre dût abandonner ce poste ; et maintenant Leeds, devenu presque complètement protestant, n'est plus qu'une mission attaché à Invernes. Je vais leur donner la messe le Dimanche une fois par mois.

L'année dernière, Leeds contenait vingt-huit familles catholiques ; aujourd'hui il n'en compte plus que vingt-deux dont quelques-unes sont encore à la veille de partir. Ce mouvement continuera encore ; et je crains qu'il vienne un temps où il n'y aura plus moyen de tenir une mission en cet endroit ; d'autant plus que toutes les bâtisses s'en vont en ruine, et l'église est sans revenu pour les réparer. Ce jour, s'il arrive, sera sans doute, un jour de deuil et d'affliction pour les catholiques de Leeds qui auraient mérité un meilleur sort, et auxquels je dois des témoignages particuliers d'honnêteté et de piété. Mais tout le monde avouera que si les choses continuent ainsi, il sera bientôt injuste de priver les autres missions beaucoup plus populeuses de l'office du Dimanche, en faveur d'une mission aussi peu nombreuse. Cependant espérons que les catholiques de cet endroit seront toujours en

ıssez grand nombre pour leur assurer le privilége l'une mission sur semaine afin de ne pas voir 'église catholique abandonner complètement ce poste.

THEDFORD.—Le township de Thedford, à part .a mission de ce nom attachée à Broughton, renferme dans sa partie voisine de Leeds, une petite mission de vingt-cinq ou trente catholiques qui devraient appartenir régulièrement à Broughton; mais étant séparés de cette église, pour le moment, par une montagne escarpée et couverte d'une épaisse forêt, ils ont été confiés à mes soins, d'ici à ce qu'il s'ouvre quelque chemin pour eux. J'ai été leur donner une mission ce printemps même pour le devoir pascal. Il n'y a pas de chapelle en cet endroit, et c'est dans une maison privée que se donne la mission. Quand la colonisation aura fait plus de progrès, cet endroit formera probablement partie d'une paroisse qui occupera alorsle township de Thedford.

STE. ANASTASIE DU SAULT ROUGE.—Cette mission, la plus populeuse de toutes celles que je dessers, s'étend jusqu'à dix-neuf milles de ma résidence. La chapelle est à quinze milles de chez moi. La mission renferme environ quatre cent cinquante communiants, tous canadiens. Beaucoup sont des journaliers, travaillant au moulin de M. Chs. King, de cet endroit. La colonisation y progresse assez rapidement. La chapelle, agréablement située sur les bords de la Rivière Bécancourt, à un mille et demi de la station de Lyster, est destinée à servir plus tard de presbytère. Grâce à une as-

sistance généreuse de la Propagation de la Foi, cette mission a acquis l'an dernier un lot de terre, qui sera plus tard d'un grand secours au curé résidant là. Une grange de trente pieds a été dessus construite l'été dernier ; et, cet hiver, je m'occupe à réunir du bois de charpente qui se trouvera tout prêt sur la place, lorsqu'il sera temps de bâtir une église en cet endroit : ce qui ne tardera pas, puisque la chapelle actuelle est insuffisante. Je m'occupe à préparer la place à recevoir un prêtre aussitôt que possible. Cette mission compte ordinairement deux écoles en opération ; ce nombre n'est pas suffisant pour celui des enfants ; mais enfin il n'y a pas moyen de faire plus pour le moment. La population de cette mission laisse sans doute beaucoup à désirer, sous bien des rapports, à cause de l'isolement du prêtre ; cependant il y a chez eux un zèle remarquable pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Je vais leur donner l'office du Dimanche une fois le mois ; j'y demeure ordinairement deux ou trois jours qui sont toujours bien remplis ; et chacune de ces missions est ordinairement une abondante moisson pour la gloire de Dieu.

La mission de Ste. Anastasie a été terriblement affligée par la maladie depuis une année et demie. J'ai ouvert moi-même, à mon arrivée, un cimetière dans cet endroit, et j'y ai déjà déposé les restes de vingt-deux personnes ; nombre très-considérable, vu la population. Si l'on considère que chaque voyage fait pour administrer et inhumer ces personnes était pour moi un voyage de dix ou onze lieues, on comprendra qu'il m'a fallu voyager fréquemment. Monseigneur, je termine ce mémoire déjà bien long, en priant Votre Grandeur de me bénir d'une manière toute

spéciale ainsi que les missions confiées à mes soins.

J'ai l'honneur d'être,

de votre Grandeur,

le fils très-dévoué,

AMB. FAFARD, PTRE.,

Missionnaire.

MISSION DE ST. ADOLPHE.

En mars 1868, *M. Gauthier, curé de Laval donnait les notes suivantes sur sa mission.*

La mission de St. Adolphe est située à trois lieues au Nord de Laval, sur la seigneurie des Messieurs du Séminaire.

Il n'y a que vingt-deux familles qui résident dans l'endroit ; et bien que toutes les terres soient prises, la plupart des propriétaires n'y résident pas.

On s'y rend par un chemin que les Messieurs du Séminaire ont fait faire, à grands frais, il y a deux ans. Mais il n'y a, à bien dire, que le Curé qui passe par ce chemin, les habitants ayant un débouché par Stoneham.

C'est pour cela que ce chemin qui a coûté beaucoup, ne laisse pas cependant de se détériorer bien vite et sera bientôt si mauvais, qu'il deviendra difficile d'y passer.

Les habitants sont très-pauvres, car la gelée détruit leurs grains tous les ans avant qu'ils arrivent à maturité.

Le chemin d'été est très difficile à cause d'une côte qui a au moins deux milles de longueur et où on ne saurait passer avec la moindre charge.

En hiver, il n'y a pas de communication directe entre Laval et St. Adolphe ; et le missionnaire est obligé de passer par le Lac Beauport et Stoneham, ce qui fait dix-huit lieues pour aller et venir.

Le missionnaire se trouve donc dans l'impossibilité de les visiter souvent, quoiqu'ils en aient un grand besoin à cause de leur ignorance.

Il y a des circonstances où il est impossible de venir chercher le Curé pour les malades. Ils sont obligés alors de descendre à Charlesbourg, pour venir chercher le Curé, qui se trouve à faire un voyage de quinze et seize lieues pour venir au secours de ces malheureux.

S'il y avait un prêtre résidant à Stoneham, ce serait une bénédiction pour les habitants de St. Adolphe, la communication entre ces deux endroits étant toujours des plus faciles.

Les Messieurs du Séminaire ont fait construire une bonne chapelle, mais il faudra bien une dépense additionnelle de deux cents piastres pour qu'on puisse y dire la messe.

Il y a dans cette mission cinquante communiants.

Je ne vois pas qu'il y ait augmentation de population considérable avant vingt-cinq ou trente ans.

H. Gauthier, Ptre,

Laval, 21 mars 1868.

N. B.—Laval et le Lac Beauport sont ce qu'ils étaient, il y a deux, trois ou quatre ans sans le moindre changement. A Laval il y a 320 communiants et au Lac Beauport 150. Je pense bien, qu'il y a dix ans, il y en avait autant.

MISSIONS DE ST. FULGENCE ET DES CHANTIERS DU SAGUENAY.

M. Delâge, curé de Ste. Anne du Saguenay, écrivait, dans le mois d'avril dernier, ce qui suit :

Ste. Anne du Saguenay, 1er avril 1861.

St. Fulgence. — D'après le recensement que j'ai fait au mois de janvier dernier, il y a dans la mission de St. Fulgence (Anse au foin) 75 familles formant 450 âmes et 284 communiants. Une jolie église en bois, de 80 pieds sur 42, a été bénie l'année dernière. On y a construit en même temps une grande sacristie, qui est pourvue de tout ce qui est nécessaire pour y faire les offices convenablement. Dans cette mission, il y a trois écoles tenues par des instituteurs diplômés. Ces écoles sont généralement assez fréquentées, à l'exception de certains enfants qui ne sont pas toujours vêtus convenablement pour la saison rigoureuse. Cet établissement, quoiqu'un des plus anciens, est encore peu avancé : ce retard vient de ce que les meilleures terres sont la propriété de M. Price. Sur la ferme qu'il possède, on pourrait établir au moins trente bons habitants, ce qui mettrait cette mission en état de pouvoir avoir un curé résidant. Mais tant que ces terres ne seront point occupées par des colons catholiques, cette mission ne sera point en état de faire vivre un curé. Je vais y faire office toutes les

trois semaines et les gens sont contents de cet arrangement, et le grand nombre préfère attendre encore quelques années pour avoir un curé, afin de pouvoir éteindre la dette de leur nouvelle église. La tempérance n'est pas encore établie dans cette mission ; c'est maintenant la seule mission du Saguenay où la Croix de tempérance n'ait pas été plantée. Je me propose, l'été prochain, de faire prêcher la tempérance pendant les prières du *Triduum*, comme je l'ai fait ici cet hiver, et j'espère avoir le même succès. Ici, la victoire a été complète, grâce aux fortes et excellentes instructions de M. Dominique Racine, V. F. curé de Chicoutimi.

Les Chantiers.—Ce peuple est bon et donne du contentement au missionnaire. Je m'étais proposé de donner, cet hiver, deux missions dans tous les chantiers de M. Price, avec l'aide de M. F. X. Pelletier, vicaire à Chicoutimi ; l'une au commencement de février et l'autre vers la fin de mars, afin de faire faire les Pâques ; mais la maladie ayant empêché M. Pelletier de revenir à Chicoutimi, je n'en ai pu faire qu'une seule, vers le milieu de février. Heureusement que M. Gagné, curé de la Rivière au Sable (St. Dominique), a eu la bonté de m'accompagner dans mon premier voyage. Sans cela, je n'aurais point pu aller dans tous les chantiers, à cause du temps consacré au *Triduum* chez moi et dans les paroisses environnantes, et aussi à cause de la grande distance qui nous sépare des chantiers, dont les plus éloignés se trouvent à trente lieues de Ste. Anne. Le dernier de ces chantiers se trouve, cette année, à dix lieues au-delà de la rivière Peribauka et à quinze du lac St. Jean, du côté nord-est. Ces missions avaient quelque chose qui

me répugnait, après les détails que j'en avais reçus ; mais j'ai été agréablement surpris ; au lieu d'une bande de forbans que je croyais rencontrer, j'ai trouvé, non pas des saints, mais des jeunes gens polis, bien disposés et heureux de la visite du missionnaire. Dans les quatre *camps* que M. Gagné a visités, et moi, dans les douze que j'ai visités, nous avons confessé au-delà de 250 hommes, qui ont fait les choses d'une manière édifiante. Il y a des *camps* où il n'est resté personne en arrière ; aussi, cela est dû à la bonne conduite que tiennent strictement les *foremans* (contre-maîtres). Nous avons la consolation, dans ces missions, de faire rentrer au bercail de pauvres brebis depuis longtemps égarées et abandonnées. Cette année, nous avons eu plusieurs fois cette consolation. Dans les *camps*, il y a deux appartements : l'un pour les travailleurs et l'autre, plus petit, pour le *foreman*. C'est dans ce dernier que l'on entend les confessions et que l'on dit la messe. D'après ce que j'ai remarqué, ces missions font un grand bien, et elles feraient davantage si l'on pouvait en faire deux, comme je me l'étais proposé. Depuis que ces missions se font régulièrement, les *camps* ont beaucoup changé de face : c'est ce que les missionnaires ont remarqué et ce qu'a remarqué aussi M. Price, qui tient beaucoup à ce que ces missions se fassent, et qui s'informe lui-même, à chaque *camp*, si tous ont été à confesse, et qui veille à ce que le missionnaire soit bien reçu et bien traité.

F. X. Delage, Ptre.,
Missionnaire.

MISSION DE LA PROVIDENCE.

Lettre de S. G. Monseigneur Faraud, Vicaire Apostolique de la Rivière McKenzie à S. G. Mgr. l'Archevêque.

Mission de la Providence, 26 nov. 1867.

MONSEIGNEUR,

Lors de mon passage à Québec au mois de mars 1865, j'avais eu l'honneur d'avertir votre Grandeur que sa Sainteté Notre-Saint-Père le Pape Pie IX, ayant pris en considération l'état précaire où avaient réduit ma santé, mes longues années de missions dans les plages inhospitalières du Nord, m'avait gracieusement accordé le pouvoir de choisir, nommer et sacrer un évêque auxiliaire parmi les quelques missionnaires travaillant sous mon autorité. Peu après mon départ de Rome j'avais reçu du Secrétariat de la Propagande la bulle d'institution canonique.

Arrivé dans mon vicariat, je fis part à tous les missionnaires de la faveur insigne que m'avait accordée Sa Sainteté, les exhortant en même temps à consulter Dieu par la prière et d'attirer sa grâce par les jeûnes et les mortifications, et de me dire ensuite quel était celui de leurs frères travaillant à la même œuvre, qui leur paraissait le plus digne et le plus capable de remplir cette difficile charge. Je reçus leurs votes séparément, toutes les voix se réunirent sur le R. Père Isidore

Clut, né dans le Diocèse de Valence, travaillant depuis plusieurs années avec zèle, constance et habileté à la conversion de nos pauvres infidèles.

Aurais-je été d'une opinion contraire que l'unanimité des suffrages m'aurait fait changer ; mais j'avais jeté moi-même les yeux sur ce Père presque aussitôt que j'eus reçu des pouvoirs de Rome. Le Révérendissime Père Fabre, Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée, sous l'obéissance de qui il était soumis avait été de mon avis. Que me restait-il à faire ? Baisser la tête, remercier Dieu et le bénir d'avoir donné une si heureuse issue à mon entreprise. Je fis donc connaître sa promotion à l'Elu, en lui remettant la Bulle et j'avertis tous les missionnaires que leurs vœux seraient accomplis.

J'avais cru possible de faire la cérémonie du sâcre à la mission de Notre-Dame-des-Victoires, lac Labiche, où nous pensions nous réunir Messeigneurs Taché, Grandin et moi. Leurs Grandeurs ayant été obligées d'aller en France, j'ai dû renoncer à ce projet et comme il m'était impossible de prévoir une époque ultérieure, où nous pourrions nous réunir, j'ai consacré moi-même Monseigneur Clut le 15 août dernier, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, sous le titre d'évêque d'Orindel, selon la teneur de la bulle pontificale. Cette cérémonie à eu lieu dans notre Eglise de la mission de la Nativité, district d'Arthabaska. Monseigneur Clut avait pour assistants les RR. Pères Eynard et Tessier. J'étais autorisé, ai-je besoin de le dire, à faire cette consécration avec deux prêtres assistants au lieu de deux Evêques. J'aurais voulu vous annoncer cette consécration immédiatement après qu'elle avait eu lieu, mais c'est la première occasion qui se présente.

Nos missions font toujours de nouveaux progrès. Elles ont réussi partout cette année. Avec tout cela nous allons lentement, parce que le pays est trop grand et que nous ne pouvons voir les sauvages qu'à des rares circonstances et pour très peu de temps. La très grande majorité cependant ont pu entendre la parole du salut et un grand nombre en a profité. Nos vieilles missions produisent des fruits abondants de bénédiction, et les nouvelles vont aussi très bien, quoique les résultats soient moins sensibles. Il faut dégrossir le fer avant de le polir. Même les hordes qui ne sont pas encore entièrement converties, perdent de leur férocité ; et l'infanticide, le cannibalisme si commun autrefois parmi certaines tribus tend à disparaître. Il n'est pas cependant encore assez rare. Voici un fait qui s'est passé cette année à notre mission de St. Raphaël, desservie par le Révd. Père Grouard. Une femme par suite de quelque mécontentement, avait quitté son mari et s'était donnée à un autre. Le mari furieux, croyant qu'elle agissait par le conseil de ses parents, va sans plus de détour et tue d'un seul coup son beau-père, sa belle-mère et son beau frère. L'épouse infidèle tenait entre ses bras un enfant âgé d'environ quinze mois. Elle lui passe une corde au cou, fait un nœud coulant et lui dit : crois-tu que je vais te laisser vivre, après que ton père vient de tuer mon père, ma mère et mon frère ? et ce disant elle étrangle son fils qu'elle jette à la voirie et marche à la suite de son concubinaire. Le croirait-on, cette femme se croyait pure de toute culpabilité et lorsque le Père a voulu la chasser de la prière, elle lui disait : “ qu'ai-je donc fait pour m'attirer ce traitement, est-ce donc si grande chose que de

tuer l'enfant du meurtrier de mon père ?" Ces faits deviennent fort heureusement rares et la tribu parmi laquelle celui-ci a eu lieu, habitant le sommet des Montagnes Rocheuses, avait entendu parler sans avoir encore vu de missionnaire. Notre ministère se bornerait-il à empêcher chaque année un fait de ce genre, que je trouverais que nous sommes largement payés de nos peines et de nos fatigues.

Cette année, nous avons été un peu tiré de notre isolement par l'arrivée de cinq bonnes Sœurs Grises, qui n'ont pas craint de renoncer à tout ce qu'elles aimaient, à tout ce qu'il leur était non seulement permis, mais même ordonné d'aimer, pour venir dans un pays désert, s'exposer à toutes sortes de privations, nous-y rendre la vie moins dure, nous édifier par leurs vertus et nous rendre la tâche plus facile. L'exemple aide bien aux paroles : il n'y a pas le moindre doute que ces modestes héroïnes de la charité ne fassent une salutaire impression sur la rude nature sauvage et, en lui donnant une idée de ce que c'est que le vrai christianisme, n'adoucissent leurs mœurs barbares.

Nous avons déjà commencé nos écoles et ouvert un orphelinat. Ce qui épouvante dans ces contrées perdues dans l'immensité, et où nous achetons tout au prix de l'or, c'est l'entretien d'un pareil établissement. Nous y vivons de privations et de pauvreté et cependant il nous est presque impossible de subvenir aux dépenses ordinaires. Cela se conçoit du reste aisément, quand on sait que nous avons pour tout revenu de 11 à £1200, de la Propagation de la foi, pour payer nos frais de voyage, frais de culte, établissement, etc. Il nous faudrait au moins

£500, rien que pour l'entretien des sœurs et de l'orphelinat. Nous comptons pour ceci comme pour tout le reste, sur les soins de la Providence qui jusqu'ici ne nous a jamais fait entièrement défaut. Heureux si au prix de mille sacrifices, nous pouvons arracher quelques âmes aux griffes de satan, et contribuer pour notre petite part, à faire grandir le nombre des enfants de notre père céleste.

Le Révd. Père Grouard, seul prêtre que j'ai ici en ce moment avec moi, et qui est toujours un vrai modèle de zèle, de douceur et d'amabilité, me prie de le rappeler au souvenir de Votre Grandeur et de la remercier de la paternelle bonté qu'elle a eu pour lui pendant son séjour à Québec.

Monseigneur, j'ai déjà dépassé les bornes des convenances par la longueur de cette lettre, mais comme c'est la première fois que j'ai l'honneur et l'occasion d'écrire à Votre Grandeur, j'ai cru convenable de vous dire quelques mots de nos chères quoique pénibles missions.

Veuillez, Monseigneur, vous souvenir du pauvre pasteur et des brebis abandonnées, dans vos prières et saints sacrifices et recevez,

Monseigneur,

L'hommage respectueux de mon dévouement sincère,

† Henri Ev. d'Anemour, O. M. I.

A Sa Grandeur Mgr. Baillargeon,
Evêque de Tloa, Administrateur de
l'Archidiocèse de Québec, à Québec,
Bas Canada.

MISSION DU NORD-OUEST.

CORRESPONDANCE DU R. P. PETITOT.

Grand Lac des Esclaves, septembre 1863.

....

Maintenant je me permets de vous entretenir des événements qui se sont succédés depuis ma dernière lettre. A l'entrée de l'hiver, qui s'annonçait terrible, nous avions le bonheur de posséder une baraque en troncs d'arbre, percée de quelques trous en forme de trapèzes plus ou moins irréguliers, sur lesquels étaient tendus des parchemins fort peu transparents : c'était le palais épiscopal de Mgr. Grandin. Une autre maison du même style, mais plus basse et adossée à la précédente, servait de chapelle. Tout cela était bien pauvre et surtout bien mal fait. La maison principale était si peu d'aplomb, les troncs d'arbres qui en formaient les murs avaient tellement joué, que nous osions à peine y habiter ; cependant nous étions bien heureux d'être à couvert. Nous n'eussions jamais pensé d'en faire autant dans un espace de temps si court. Malgré le voyage que j'avais entrepris en septembre au Lac des Esclaves, et dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir, nous manquions encore d'une foule d'objets de première nécessité ; je fus donc dépêché une seconde fois à la Mission Saint-Joseph par Mgr. Grandin. Le Fr. Boisramé devait m'accompagner. Le 8 octobre 1862, à deux

heures après minuit, je chaussai donc mes raquettes, attelai mes chiens et partis pour le Grand Lac. Il ne s'agissait rien moins que de faire soixante à soixante-cinq lieues à pied ; mais qu'est-ce que cela dans un pays où l'on ne voyage pas différemment, du moins en hiver? Notre première étape fut de seize heures de marche, c'est-à-dire que nous tînmes le fleuve de deux heures du matin à six heures du soir, sans nous être arrêtées plus de vingt minutes sur le midi. Jugez de notre fatigue ; mais il fallait bien suivre l'infatigable sauvage qui traçait le chemin et qui courait sans cesse. Ce voyage, mon premier en ce genre, m'occasionna des fatigues incroyables. Quoique mes jambes fussent habituées à la marche depuis longtemps, elles ne l'étaient pas à traîner ces énormes raquettes, planches factices d'un mètre et plus de long, qui embarrassent le voyageur et l'obligent de se balancer de droite à gauche et de gauche à droit, en tenant les jambes écartées. Suspendues aux orteils par une ligature qui emprisonne la pointe du pied seule et s'enroule ensuite au talon, elles causent des douleurs aiguës à quiconque n'est pas habitué à les porter. Aussi, à la fin de la seconde journée, j'avais les pieds ensanglantés, et au bout du voyage je trouvai mes ongles dans mes nippes.

Quelles souffrances, grand Dieu! de se traîner au milieu de ces bancs de neige durcie (tsiltréné), de ces grandes dunes de glace qui bornent les côtes ; de se frayer un chemin parmi ces affreux bourguignons (chlourghizé), amas de glaçons entre-choqués, souvent d'une hauteur effrayante, qui présentent aux pieds du voyageur leurs arrêtes vives et acérées comme des lames de sabre. Heureux quand la lune ou quelque

aurore boréale fugitive éclaire notre route durant ces longues nuits de vingt heures ; mais, lorsque, privés de cette lumière bienfaisante, il nous faut aller à tâtons sur la piste du guide, qui court toujours, c'est un véritable enfer. Je n'ai rien trouvé qui pût entrer en comparaison avec cette souffrance : c'est celle d'un aveugle qu'on forcerait de courir sur un chemin pierreux. Aussi comme l'on respire à l'aise, lorsque, vers les dix heures, l'aurore entr'ouvre l'horizon ; il semble que l'on sort des étreintes d'un affreux cauchemar. Ne croyez pas pourtant, mon bien aimé Père, que notre voyage du jour ait quelque chose d'agréable. Devant nous, à notre gauche, s'étend l'immensité du lac, c'est-à-dire une plaine de neige et de glace, que la poudrerie balaye sans cesse, et où se croisent les vents déchaînés. Sa surface, aussi mobile que celle de l'Océan, d'un jour à l'autre ressemble aux déserts de l'Afrique. A notre droite, on aperçoit au fond de l'horizon une mince bande noire qui tremblote et danse fantastiquement sous les vapeurs du mirage. C'est la terre que nous côtoyons, terre recouverte d'une végétation rabougrie de forêts épaisses, mais composées d'épinettes et de mélèzes exigus et rachitiques. C'est là que tendent nos pas sur la fin du jour.

Alors commencent de nouvelles fatigues, car il faut penser à passer la nuit. Pendant que notre sauvage Esclave abat une vingtaine de gros sapins, le plus digne de la caravane, c'est-à-dire le pauvre Missionnaire, creuse dans la neige, avec la pointe recourbée de ses raquettes, une fosse de huit à neuf pieds carrés qui servira de lit aux voyageurs. La neige est bien dure, et souvent il y en a trois ou quatre pieds ; aussi

le pauvre Père sue-t-il après avoir gelé. Bientôt les arbres sont abattus, de leurs branches toujours vertes on a fait un lit au fond de la fosse ; puis on transporte à dos les énormes troncs d'épinettes et de bouleau, et on les empile à une des extrémités du campement. C'est le coup de grâce de la journée : la fatigue est à son comble. Mais aussi, en retour, que l'on est heureux lorsqu'on peut raviver ses membres engourdis devant un bon feu, où brûlent des arbres entiers : on parle alors des misères de la journée, on calcule le chemin fait et celui qui nous reste à faire ; puis on fait la prière et on récite le chapelet. Que la prière est touchante, au milieu de ces forêts couvertes de frimas, lorsque le vent pleure dans les mélèzes, et qu'à part lui tout fait silence ! C'est ici surtout que l'homme a besoin de mettre sa confiance et son espoir en Dieu ; s'il vient à lui manquer, sur qui comptera-t-il ! A soixante et même cent lieues à la ronde, il n'y a pas âme qui vive ; et pourtant, il va se coucher là, dans la neige. Qui sait s'il se réveillera demain !....

Le temps du sommeil est court en voyage, et cependant, mon Très Révérend Père, il m'était à peine possible d'en goûter quelque peu. D'affreuses crises nerveuses me forçaient sans cesse de m'étirer les membres, surtout les jambes. Entouré de robes de caribou et de bonnes couvertures de laine, et couché entre deux sauvages, je ne pouvais me réchauffer et j'en étais réduit alors à me traîner dans les cendres du foyer ; tandis que mes vêtements de peaux en étaient recoquillés d'un côté, je gelais de l'autre, et cependant mes sauvages, bien qu'abrités par une simple couverture qui leur laissait les jambes à

découvert, ronflaient comme des orgues de Barbarie.

Mon voyage dura six semaines. A mon retour, je trouvai Mgr. Grandin fort affaibli ; Sa Grandeur travaillait comme un nègre du matin au soir. Revêtu d'une blouse de cuir et la hache sur l'épaule, notre courageux Évêque allait abattre chaque jour des arbres dans la forêt, puis les emmenait en traîneau à chiens. Cependant, la viande manquait à la Mission de la Providence, et notre chasseur sauvage n'arrivait pas : nous étions réduits au poisson. C'était écœurant. Bref, un beau jour, pour fêter le dimanche, nous tuâmes le plus vieux de nos chiens, et le mîmes à la sauce blanche en compagnie d'un corbeau et de deux grosses espèces de belettes. Quelques jours après, nous mangeâmes du renard blanc, de l'écureuil et du rat musqué.

Je saute à pieds joints les deux mois qui s'écoulèrent après mon retour au Rapide, pour parler de ma nouvelle Mission de Saint-Joseph. A l'arrivée du courrier du printemps, Monseigneur m'annonça qu'il allait m'envoyer à la Mission Saint-Joseph pour en prendre la direction spirituelle et temporelle, le bon Dieu m'ayant mis à même de comprendre, tant bien que mal, la langue montagnaise et de la parler assez couramment. Dès le lendemain de cette annonce, qui me donnait en partage la solitude complète, je faisais mes préparatifs de voyage, et le surlendemain je partais en compagnie d'un métis. C'était le jour de la fête de votre glorieux patron, et j'avais eu le bonheur de célébrer avant mon départ la sainte Messe à votre intention. C'était commencer mon apostolat sous de bons auspices.

Le 20, j'entrais au fort Big-Island, situé sur

mon chemin. N'allez pas croire que ces forts de traite du Nord ressemblent à des citadelles. Deux ou trois maisons de bois recouvertes en écorces d'arbres et reliées entre elles par des palissades, dont la porte demeure toujours ouverte ; tel est le fort Big-Island en particulier, et tels sont tous les autres en général. Le traiteur ou poste-master me reçut poliment, mais avec contrainte ; ces messieurs nous tolèrent, mais ne nous aiment pas : la présence du Missionnaire les gêne trop, en les obligeant de se respecter. On me servit un morceau de viande sèche, filandreuse ; puis, en guise de lit, on m'indiqua poliment un coin d'un petit appartement glacé. Habitué que je suis à coucher dans la neige, sur la terre nue ou sur une planche, ce ne me fut pas une mortification de dormir sur le plancher. Mais, au préalable, je me permis d'allumer du feu dans la cheminée de terre glaise qui ornait l'endroit. On eut la louable charité de venir l'éteindre durant la nuit, sous prétexte qu'il occasionnait de la fumée. Je pris alors mes couvertes sur le dos et fus me coucher chez les engagés du fort. Le lendemain de cette mystification, je pris pour guide ou plutôt pour *pedisequus* un jeune sauvage borgne et niais, et je m'élançais avec lui sur le lac. Quatre jours après, j'arrivais à la Mission Saint-Joseph, située sur l'île d'Orignal, à trois quarts de lieue du fort Résolution, la doublure du fort Big-Island.

La mission Saint Joseph a été fondée par Mgr. Farand il y a cinq ans. J'y remplaçai le R. P. Eynard, qui partit quelques jours après mon arrivée, pour aller visiter les sauvages Flancs-de-chien, qui habitent les bords du fond du lac. Les sauvages qui fréquentent la mission Saint-Joseph sont les Montagnais ou *Chippewayans*,

dont le nom propre est *Déné*, c'est-à-dire, les *véritables hommes* ; les Couteaux-Jaunes ou *Transtan-ottinè*, et les sauvages du lac aux Buffles : *Edjiéré trukènadé.* Ils parlent tous cette rude langue montagnaise, qui écorche la luette, ou des idiomes qui s'en rapprochent. Ces sauvages sont des hommes de haute taille, bien découplés et de figure assez douce. Les hommes de six pieds ne sont pas rares parmi eux. Le type montagnais s'écarte peu du type européen, à cela près qu'ils ont les pommettes saillantes, la tête déprimée et allongée, et le menton fort pointu. Comme le paysan provençal, les sauvages sont doués de ce gros bon sens qui ne laisse jamais sans réplique. Si l'on y joint l'astuce et la finesse qui forment comme le fond du caractère des Peaux-Rouges en général, vous comprendrez que les Montagnais sont loin d'être sots. Aussi faut-il pérorer longtemps avec eux, avant de venir à bout de la moindre des choses. Un sauvage a toujours en réserve une petite harangue qu'il vous débite sur tous les tons. Avec cet esprit raisonneur et ce bon sens qui les distingue, ils ont bien vite saisi la différence qui existe entre nous prêtres catholiques et un ministre ex-palefrenier qui a fait apparition au milieu d'eux. N'allez pas croire, cependant, Très-Révérend Père, que nos Peaux-Rouges sont le moins du monde ressemblants aux portraits fardés qu'on ont tracés nos romanciers modernes. Les fiers Sachems n'ont jamais existé que dans leur imagination ; entre eux et nos Montagnais, il existe toute la différence de la fable à la décevante vérité. Il faudrait les voir ces pauvres sauvages, avec leur épaisse chevelure qui leur couvre la face, à peine recouverts par leur blouse et leurs mitasses de peau qui ne

montent qu'à mi-cuisses, dévorant les innombrables insectes qui hantent leur personnage, disputant aux éléments une vie qui ne se soutient qu'au jour le jour, heureux lorsqu'ils n'ont pas à supporter des jeûnes de trois, quatre et même cinq jours ; et malgré cette misère profonde, nul n'est plus fier, plus orgueilleux que ces rudes enfants de la forêt. Cet orgueil révolte d'autant plus en eux qu'il s'allie à une ignorance des plus complète. Avant la venue du Missionnaire, ces pauvres gens n'avaient pas seulement l'idée de Dieu ni du diable. Cette croyance au bon et au mauvais Manitou, que l'on trouve répandue dans tout le Nord-Amérique, leur était tout à fait étrangère.

Au milieu du fatras de rêveries et de contes absurdes qui forment leurs traditions orales, à peine ai-je pu découvrir quelques souvenirs du déluge, de Noé et de l'arche, des géants, de Babel et de la confusion des langues. Là s'arrêtent toutes leurs notions historiques. Le reste n'est plus qu'un panthéisme délayé avec une sorte de métempsycose et les jongleries de l'*Inkranze* ou médecine ; encore l'idée d'un principe bon ou mauvais ne se retrouve-t-il nullement dans cette cosmogonie. Selon eux, les animaux ont existé avant l'homme, qui a apparu tout à coup comme un champignon après la pluie ; la femme n'est qu'une perdrix métamorphosée ; c'est un petit canard, appelé *rankanti*, qui a fait la terre. Cette divergence de traditions qui existe entre les Montagnais et les autres Peaux-Rouges situés plus au sud, divergence qui est totale dans la langue et les habitudes, me porte à croire que les Montagnais sont une race à part, et que toutes les nations du Nord-Amérique ne sont pas au-

tochthones. Je serais bien aise d'avoir avec moi quelques rudiments de la langue hébraïque ou syriaque. Avec le peu que je sais de la langue montagnaise et ce que le bon Dieu me donnera d'en connaître, s'il me prête vie, qui sait si on ne pourrait pas faire de curieuses découvertes sur l'origine de ces peuples ? Mais voilà bien des coq-à-l'âne, je reviens à ma Mission.

....

Le R. P. Eyuard étant parti pour le fort Raë, je suis demeuré seul, entièrement seul dans une grande maison de bois semblable à toutes celles que j'ai eu déjà l'honneur de vous décrire. La solitude est ici l'épreuve la plus terrible qu'ait à endurer le Missionnaire ; malgré toutes les précautions que prennent nos supérieurs pour nous placer toujours deux par deux, il est impossible qu'il n'y en ait pas toujours un qui s'éloigne pour aller visiter les tribus éloignées, tandis que l'autre garde la case en attendant son tour. Ici, c'est un autre cas : je dois demeurer seul à Saint-Joseph jusqu'à nouvel ordre, et cette perspective me sourit fort peu. Par caractère et même par goût, je ne suis pas ennemi de la solitude, surtout lorsqu'elle est troublée fréquemment par les apparitions de nos tribus nomades ; mais demeurer privé de confession pendant cinq, six, huit, dix mois, un an ! c'est là une épreuve bien dure à supporter et qu'il faut endurer pour la comprendre. Aussi parfois se sent-on rongé d'une profonde mélancolie, d'un marasme inexprimable.

De mars à la mi-juin, c'est-à-dire jusqu'à la débâcle des glaces, mon occupation la plus ordinaire fut l'étude de la langue ; puis, vinrent les catéchismes et l'école que je faisais toujours aux

enfants métis du fort Résolution ; la culture de mon jardin qui m'occasionna bien des sueurs et des fatigues, le terrain est si ingrat ! Avec le 1er juin, et avant que les glaces eussent laissé la baie totalement vide, arrivèrent les Montagnais, puis les Couteaux-Jaunes, et enfin, les sauvages du lac aux Buffes Je commençai donc pour eux la mission. Pendant trente-cinq jours, je prêchai en montagnais matin et soir ; je fis le catéchisme et montrai à lire aux enfants. Grâce à Dieu, la Mission fut fructueuse : depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, tous s'approchèrent du sacrement de pénitence jusqu'à deux et trois fois pendant ce laps de temps ; j'eus le bonheur de distribuer notre bon Maître à cent cinquante quatre sauvages, dont neuf communiaient pour la première fois ; je conférai de plus le baptême à sept adultes et à une douzaine d'enfants. Les sauvages ne me laissaient pas un instant de repos, c'était toujours des explications à donner, des cantiques à apprendre, des prières à faire répéter. Jusqu'à onze heures avant minuit, je demeurais avec eux ; mais, en dépit du soleil qui disparaît à peine de notre horizon à cette époque de l'année, il fallait bien prendre un peu de repos, et j'étais obligé de barricader ma porte pour empêcher les sauvages de venir faire la causet'e avec moi pendant ce temps, que je n'appellerai pas la nuit.

Le 2 juillet, avec les berges qui montent du fort Simpson au Grand Portage la Loche, seul moyen de communication dans ce pays, arriva le révérend Kirkby ; c'est cet ex palefrenier, devenu maître d'école et enfin créé ministre, dont je vous entretenais plus haut. Il n'eut rien de plus pressé en mettant pied à terre que de rassembler les sauvages pour leur faire faire lecture de sa

bible. Dès que j'eus connaissance que le loup avait mis le nez dans ma bergerie, je fus saisi d'une forte fièvre, je ne pus ni manger ni dormir : mon parti fut arrêté : dès le lendemain je pris ma clochette et mes cantiques sauvages, puis, traversant la baie, j'allai planter ma tente près du fort Résolution. Je craignais que Sa Révérence n'eût porté atteinte aux fruits de la Mission, ou n'eût jeté quelques préjugés, quelques doutes dans ces pauvres intelligences où la foi a encore si peu de racines. Je réunis donc les sauvages ; puis, après avoir chanté quelques cantiques, je leur adressai la parole en montagnais, tâchant de réfuter une à une les erreurs du ministre anglican. Mon discours fut un peu long, mais on écoutait avec la plus grande attention, tout à coup, lorsque j'en vins à parler de notre bonne mère Marie, que le ministre avait attaquée sans pudeur, je ne pus retenir mes larmes et demeurai sans voix et sanglotant au milieu de cette multitude de faces rouges vivement impressionnées. Dieu et la Sainte Vierge firent le reste. Dès ce moment, le ministre eut beau entonner ses cantiques en je ne sais quel patois, personne n'y répondit ; il promit abondance de thé et de farine, *plenty tea and flour*, à quiconque se ferait baptiser par lui ; il promit l'équivalent en marchandises de vingt-cinq peaux de castor à quiconque renierait la Très Sainte Vierge et jetterait son chapelet ; il offrit aux sauvages d'acheter leurs livres de prières, et leur en distribua d'écrits en je ne sais quelle langue, sur lesquels, parmi les dix commandements, était inséré ce onzième précepte : *Mari dessi, yaounlti illi* : Marie, te dis je, ne la prie pas. Les sauvages ont pris son tabac, ont allumé leurs pipes

avec ses petits livres et ont gardé leurs chapelets et leurs cantiques ; en même temps, dans leur bon sens ils s'entredisaient : " Si sa prière était bonne, il ne nous payerait pas pour nous faire prier avec lui. " Ainsi donc, grâce à Dieu et à Marie, le révérend Kirkby partit comme il était venu, et nos sauvages n'ont pas été corrompus par sa parole. D'ailleurs il faut bien le dire, ils n'ont rien compris à son jargon. Depuis quatre ans que ce monsieur est installé dans nos parages, à peine connaît il quelques mots de la langue, il a sans cesse recours aux interprètes : son troupeau ne se monte pas à plus de soixante sauvages, et c'est beaucoup trop dire.

Voilà, mon révérend et bien-aimé Père, la chronique de ma petite île d'Orignal ; puisse-t elle vous intéresser quelque peu et me faire pardonner ma loquacité. Puisque je n'ai le bonheur de vous parler qu'une fois par an, autant vaut-il le faire amplement.

7 décembre 1863.—Après six mois seulement de solitude, Mgr Grandin m'a donné un compagnon ; Sa Grandeur fait même plus : prenant en considération les demandes réitérées que je lui ai faites d'être envoyé chez les Esquimaux et chez d'autres peuples des contrées boréales qui n'ont jamais vu de prêtres, elle me donna pour remplaçant le R P. Gascon qui revient du fort Good-Hope, et m'annonce que j'ai à me préparer à partir le printemps prochain pour l'extrême Nord. Voici quel sera probablement le plan de campagne : au mois de mars 1864, j'irai au fort Raë sur les glaces donner la mission aux Flancs-de Chien qui habitent le nord est de notre grand lac ; de là, et toujours sur les glaces, je me rendrai au grand lac des Ours avec la

tribu qui y retournera du fort Raë. Je passerai tout l'été à visiter les différentes tribus qui bordent ce lac immense ; puis en automne, je me dirigerai vers le fort Good-Hope pour y hiverner ; au printemps 1865, je me rendrai chez les Esquimaux, ce sont là des parages qu'aucun Prêtre n'a encore parcourus. Ne devrions-nous pas être honteux d'y avoir été précédés par les traiteurs anglais !

De grandes fatigues m'attendent, je le sais, dans ces voyages ; mais ne me plaignez pas : notre vie ici n'est qu'une mortification continuelle, qu'un martyre à petit feu ; qu'importe ! en haut est la couronne. Ceux qu'il faut plaindre, ce sont ces pauvres gentlemen qui viennent échanger dans ces neiges la plus belle partie de leur existence contre quelques queues de loutre et quelques défroques de renard. Quant à moi, pour tous les renards noirs morts, nés ou à naître, je ne voudrais pas demeurer un quart d'heure en ces parages ; mais, pour une seule âme de sauvage, veuillez, mon Très-Révérend Père, m'y laisser jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Grand lac des Esclaves 3 *avril* 1864.—Avant tout, laissez-moi vous dire que ma santé est toujours florissante et mes joues vermeilles, au point que nos candides sauvages m'ont fabriqué un nouveau nom : *Yaltei-Deycezé*, ce qui signifie : *le Priant en forme d'œuf*. Ce titre serait peu flatteur, n'est-ce pas, si on l'adressait à un Européen. Ici, c'est différent, gras, gros et court, voilà du superlatif, en fait de forme.

Venons en maintenant aux aventures. En décembre dernier (1863, je fus appelé près d'un jeune homme malade. " Mon beau-frère se meurt," m'avait dit notre chasseur " la Graine-Sèche. "

" Mange-t-il encore ? " telle fut ma réplique, et, sur sa réponse affirmative, je l'assurai qu'il guérirait vite. Je savais, en effet, combien les pauvres sauvages sont douillets : dès qu'ils sentent la moindre indisposition, ils se croient morts; mais ils ne laissent pas de manger et de manger toujours : ils se croiraient perdus sans cela. Toutefois, quatre jours après mon homme m'envoyait encore chercher : " Le jeune rat se meurt, te dis-je, il ne mange plus. . .—Il ne mange plus ? Ah ! alors ça commence à être sérieux ; je pars. " Et je partis le 12 septembre avec mon engagé canadien. Nous avions quarante-cinq mille anglais à faire pour arriver au campement de cette famille, c'est-à-dire à peu près dix-sept lieues françaises ; et dix-sept lieues à travers forêts, savanes et rivières gelées, n'exigent pas moins de deux journées de marche. Mais je voulais arriver le jour même, je pris donc un traîneau en forme de sabot, décoré ici du titre de carriole, j'y attelai mes trois plus vigoureux chiens. Nous voilà partis longtemps avant le jour. Malheureusement, dans ces voitures primitives, il n'y a tout juste que la place d'une personne ; c'est pourquoi nous nous faisions carosser à tour de rôle, et tandis que l'un se prélassait dans ses couvertures, l'autre suivait le traîneau au pas de course, exercice fort peu amusant, surtout lorsqu'il se continue sans interruption de trois heures du matin à six heures du soir, et que le sentier de chasse que l'on arpente est de proportion si exiguë que pour peu que le pied dévie à droite et à gauche, on tombe et on enfonce jusqu'à la ceinture dans une neige demi-molle.

Bien souvent, lorsque le traîneau vous emporte à travers les bois, une branche malencontreuse

vient traitement vous déchirer la physionomie, ou bien une souche cachée dans l'épaisse couche de neige renverse le char de parchemin et celui qui le monte, dans une neige dont le simple attachement occasionne instantanément une forte onglée. Mais ceci n'est qu'un détail. Le plus dur est cette course échevelée tout le long du jour. Je ne pouvais croire autrefois qu'un homme pût faire les fonctions d'un cheval, et voilà que je viens d'en faire l'expérience, et que je l'ai supporté avec assez de facilité. Chose singulière, dans ce pays, malgré la raréfaction de l'air, on peut courir tout un jour sans perdre haleine. Est-ce croyable ? c'est pourtant vrai : il suffit de se serrer fortement les reins avec une courroie et de respirer des narines seulement.

En traversant ces bois si épais, si inextricables, ces petits vallons ensevelis dans la neige, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir aux peines qu'occasionne le simple approvisionnement d'une Mission dans le Nord Amérique. En France, le boucher achète à la boucherie des animaux déjà tués, dépecés, qu'il n'a plus qu'à revendre ; chacun mange sans souci des mets qui n'ont occasionné presque aucune peine. Qu'il en est autrement ici ! Le sauvage pourvoyeur est parti : ils emmène avec lui toute sa famille, sa maison de peaux, ses vêtements, ses armes ; pour tout véhicule, il n'a qu'une longue planche de bouleau, dont la partie antérieure est recourbée en volute, qui est traînée immédiatement sur le sol par deux ou trois chiens étiques. Il fraie lui-même à la raquette un chemin à son équipage jusqu'à ce qu'il trouve un endroit assez fourni en bois mort et assez couvert de pistes d'animaux. Là, il dresse la loge, puis bat le terrain jusqu'à ce qu'il ait tué

quelques animaux. C'est alors à son aide à les dépouiller et à les mettre en cachette en attendant que les serviteurs de la Mission viennent le chercher en traîneau.

C'est à cette fin que le faiseur de caches trace ses sentiers si longs, si tortueux, à travers bois et dans la neige, coupant les arbres tombés, traversant des hailliers, des fourrés épais, de vastes savanes, où, malgré ses raquettes, il enfonce de deux pieds et plus. Comment peut-il se diriger au milieu de ces arbres si serrés ? quelle est la boussole qui le guide ? à quels poteaux reconnaît-il sa route ? voilà autant de questions que l'Européen s'adresse en visitant nos forêts, en parcourant ces sentiers qui arrivent si droit au but au milieu du dédale des bois. Quant au sauvage, il est aussi à l'aise qu'un Français dans sa ville natale ; il connaît chaque arbre, chaque mammelon, chaque prairie ; puis, lorsqu'il passe pour la première fois dans un lieu, quelques coches faites aux arbres, quelques branches cassées, quelques balises plantées dans la neige, sont autant de jalons qui lui font retrouver son chemin si la poudrerie efface sa piste.

Mais revenons à mon petit malade : nous revenons à sa loge le soir même, au grand étonnement de toute la famille : nous avions parcouru en un seul jour le même trajet que la famille n'avait effectué qu'en trois jours. Après avoir serré la main à tous les sauvages, j'allais m'asseoir les jambes croisées au fond de la hutte de peaux en gardant quelque temps le silence, suivant l'habitude des sauvages. J'examinai ensuite mon jeune malade nommé Cyprien, et je reconnus en lui un peu de migraine, suite d'un gros rhume, mais il était loin d'être à l'agonie ; bien

plus, je soupçonnai que sa maladie était la faim, car je n'ignorais pas le peu de soin que les sauvages prenaient des orphelins qui sont à leur charge. Je le confessai toujours, par précaution, lui fit priser un peu de camphre et lui donnai deux ou trois pilules de rhubarbe, en l'assurant qu'il ne mourrait pas de celle-là.

Notre appétit avait été aiguisé par cette course furibonde au grand air, aussi s'empresse-t-on de *faire chaudière*, selon l'expression du pays. Nos sauvages le désiraient encore plus que nous, les pauvres gens étaient dans la disette, et bien que la *Graine-Sèche* eût en dépôt sur un petit échafaudage un orignal qu'il avait tué pour nous, il n'avait pas osé y toucher, parce que cette viande n'était plus à lui. Je m'empressai de lui en faire présent d'une partie. Cette probité, qui serait rare chez les blancs, est vraiment héroïque chez un sauvage, et vous montrera que la parole du Missionnaire ne tombe pas ici dans une mauvaise terre. Sur ces entrefaites, arrivèrent deux petits sauvageons de huit à dix ans, à peine recouverts d'une petite chemise de peau de lièvre blanc et de mitasses, de cuir d'orignal ; ils apportaient le pot-bouilli c'est-à-dire, deux lièvres et deux perdrix, blancs comme la neige les uns et les autres. C'était là leur chasse de la journée, car ici tout le monde travaille, et un petit enfant tire souvent sa famille du péril ; sans notre arrivée, en effet, ces quatre petits animaux auraient formé le seul et unique repas de nos sauvages depuis le matin. La *Martre-qui saute* femme de la *Graine-Sèche*, s'empare aussitôt des lièvres ; en un clin d'œil elle les eut retournés comme un gant, vidés et lancés dans le chaudron sans plus

d'apprêts ; les perdrix furent expédiées aussi promptement. Une demi-heure après, la digne cuisinière tirant d'un sac de cuir qui lui servait d'oreiller une assiette de fer-blanc, la fit passer par le feu, et me la présenta chargée d'une perdrix et d'un lièvre.

Habitué aux apprêts de la cuisine sauvage, je n'eus pas de peine à vaincre ma répugnance, et je fis disparaître ces deux victimes. Dix minutes après ce premier repas, la chaudière fut enlevée du feu, et on tira à l'aide d'un bois pointu des quartiers de viande à demi cuite, que chacun se mit à déchirer à belles dents. J'eus pour ma part deux côtelettes longues comme des sabres, et sur lesquelles mon râtelier s'épuisa en vains efforts. Cependant, les enfants n'avaient rien reçu et le pauvre malade encore moins, sa prétendue maladie étant sans doute pour mes gens une excuse légitime de le laisser à jeun. Aussi ces pauvres petits êtres couvaient-ils des yeux les morceaux de viande demi sanglante que nous tenions entre les mains. On eut enfin pitié d'eux et on leur donna...quoi ? ...les os à ronger. Inutile de dire s'ils sortirent polis de leur bouche. Quant à moi, je gratifiai de deux côtelettes mon malade, qui les dévora comme s'il avait joui de de la meilleure santé.

Je croyais le repas fini, j'avais déjà dit mes grâces, lorsque la *Graine-Sèche* me demanda si je voulais goûter du contenu d'un certain vase non couvert. J'hésitais à répondre, lorsque je me vis servir d'une sorte de colle jaunâtre et gluante. J'avoue que le cœur me manqua à la vue de ce brouet. Toutefois, pour ne pas contrister mes hôtes, j'avalai bravement ; mais ma répugnance parut se trahir à la fin, car la *Graine-Sèche*

ne put retenir un franc éclat de rire. Je lui demandai alors la recette de cette soupe : mon homme, me montrant un parchemin qui servait de porte à sa hutte, et un os d'orignal taillé en biseau, " Voilà, dit-il, la matière de la soupe, et rien autre chose que de la râpure de parchemin. Je ne pus m'empêcher d'admirer les moyens ingénieux que la divine providence inspire à ces sauvages pour triompher de la mort, avec laquelle ils jouent sans cesse. Qui de nous ne se croirait perdu, dans une position analogue à la leur ? qui songerait à s'industrier de la sorte ? Le sauvage, lui, ne s'épouvante pas : il manque de nourriture, il va périr, que fait-il ? Est-ce en hiver ? il raclera les peaux qui forment les parois de sa demeure et en retirera une gélatine nourrissante : est-ce en été ? il ramassera sur les rochers une sorte de lèpre terrestre, un lichen noirâtre et recoquillé, et de ce cryptogame bouilli il se procurera une gelée douce et succulente. J'ai nommé la tripe de roche (*thétim.*)

Au milieu de ce festin sauvage, la nuit était venue, nuit froide, glaciale. Déjà les petits enfants, vêtus de leur unique chemise de peau de lièvre, dormaient côte à côte et les pieds au feu. Bientôt nous fîmes la prière en commun, et chacun de nous se hâta de chercher le repos sur le sol glacé. Je dis chercher le repos, car il n'était pas facile de le trouver dans cette triste hutte ouverte à tous les vents. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit et ne fut occupé qu'à attiser ou à rallumer le feu, dont les sauvages ne s'occupent guère dès qu'ils ont la tête sur le plancher. Quant à ma famille peau-rouge, elle dormait tout son soûl comme si elle eût été dans le meilleur lit d'édredon.

Le lendemain, après le soleil levé, la famille sortit tour à tour des bras du sommeil. La ménagère fut la dernière à se résoudre à revenir à la vie active ; elle n'avait pourtant pas grands apprêts à faire pour se lever, et sa couche de branches sèches n'était pas un lit bien douillet. Alors le père, attirant chacun de ses enfants à lui, passa ses doigts dans leur chevelure inculte pour y mettre quelque ordre ; puis, leur ayant fait réciter leur prière, il leur mit un chaudron entre les mains avec ordre d'approvisionner la maison en neige propre, afin d'alimenter le pot-au-feu ; car comme la dernière opération de la veille avait été la mastication, ce fut aussi la première de ce jour. Le repas achevé, je levai aussitôt le camp et repris le chemin de la Mission. En revenant, nous pûmes contempler une belle parhélie d'aurore : de chaque côté d'un foyer de lumière qui projetait une immense pyramide verticale, deux autres foyers lumineux se montraient aussi, mais moins rouges et projetant une pyramide moins brillante ; de telle sorte qu'on aurait dit que trois soleils se levaient à la fois. C'est un merveilleux spectacle.

J'arrivai à la Mission le 14 décembre, jour où nous attendions le courrier qui descend du nord à la Rivière-Rouge ; mais, avec l'exprès, nous attendions aussi Mgr. Grandin, qui nous avait promis de passer les fêtes de Noël avec nous. Aussi notre impatience était-elle grande. Hélas ! le voyage de Sa Grandeur a manqué de se changer en la plus grande catastrophe qui puisse fondre sur nos Missions. Le soir de ce même jour, à la tombée de la nuit un petit sauvage, revenant du fort, nous annonça que les deux officiers traiteurs anglais qui amenaient l'exprès

étaient arrivés au fort Résolution, mais qu'ils avaient laissé Mgr. Grandin sur le lac avec un petit métis qui lui servait de cuisinier. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre. Monseigneur sur le lac, tandis qu'il faisait un temps épouvantable, que le vent soulevait une épaisse poudrerie, que la nuit la plus sombre se joignait à un froid d'au moins 40 centigrades ; tandis qu'il s'agissait d'une traversée périlleuse, d'une demi journée de marche, et que la moindre déviation du sentier battu par les officiers anglais pouvait jeter Sa Grandeur en plein lac et la vouer à une mort certaine ! Cette pensée nous atterra, mais ne nous découragea pas. J'arrivais de voyage ; mais, ne pensant pas à la fatigue, je m'élançai sur le lac avec notre engagé canadien et un jeune sauvage, nommé Tsépanké, à la recherche des pauvres égarés. Nous courûmes longtemps à travers les bourrasques de neige, brandissant des tisons enflammés et poussant de temps en temps de grandes clameurs, tandis que de la mission on ne cessait de tirer des coups de fusils et d'attiser de grands feux sur le bord de la berge. Rien ne répondit à nos efforts. Nous allumâmes avec des peines inouïes un grand feu dans la neige à la pointe méridionale de notre île. Maintes fois le vent le dispersa et l'éteignit. Hélas ! ici encore nos efforts furent vains, nos espérances déçues : après deux heures d'attente et de souffrance sous la tempête et dans les glaces, il fallut reprendre tristement le chemin de la Mission sans avoir rien vu ni entendu ; nous espérions toutefois que Monseigneur se serait rendu avant nous à la Mission, lorsqu'un coup de fusil tiré à notre approche vint résonner à notre oreille comme un glas funèbre ; Monsei-

gneur n'était pas retrouvé, et il était dix heures du soir, au mois de décembre !

Dire quelles furent les angoisses de cette longue nuit qui survint est impossible pour moi ; elle ne fut qu'un long cauchemar, je n'entendais que des coups de fouet, des aboiements de chiens, des cris de douleur, et quand, réveillé en sursant, je prêtais l'oreille, je n'entendais que le grondement et le déchaînement de la tempête. Aussi, je vous laisse à penser si je dus m'irriter contre les deux traiteurs anglais. Chez notre engagé canadien, père du jeune homme qui accompagnait Monseigneur, on passa la nuit à pleurer au coin de l'âtre.

Cependant, dès le point du jour, deux métis engagés du fort s'étaient rendus à la Mission avec leurs chiens, afin d'aller à la recherche de Sa Grandeur mais, pour cela, qui le croirait ? il leur avait fallu enfreindre la consigne. Ils s'élancèrent sur le lac avec nos engagés, munis de chaudes couvertures, de vivres, et se dispersèrent dans toutes les directions. Durant ce temps, le R. P. Gascon et moi, nous allâmes célébrer le saint sacrifice, et je l'offris avec la double intention de l'appliquer à leur salut s'ils étaient encore vivants, au repos de leur âme s'ils étaient morts. Mais j'avais déjà perdu toute espérance, car camper en plein lac en hiver et sans feu n'est pas seulement regardé par les gens du pays comme un danger imminent de perdre la vie, c'est, disent ils, s'exposer à une mort inévitable. Comment, après cela, Monseigneur a-t-il été sauvé ? Je laisse aux libres penseurs à l'attribuer aux circonstances ; quant à nous et à tous les gens du pays, nous regardons le fait comme miraculeux et comme un effet signalé de la protection de notre bonne Mère, à laquelle Monseigneur et son compagnon

avaient fait un vœu dans le moment plus que critique.

Vous savez déjà qu'après une nuit de transes continuelles, ayant à lutter contre un sommeil de plomb qui les eût immanquablement envoyés dans l'éternité, nos pauvres voyageurs ont pu être retrouvés sains et saufs par nos métis.

Le croiriez-vous ? ils n'avaient pas seulement un ongle gelé, tandis que les deux officiers qui les avaient abandonnés, s'étaient gelé une partie du visage, bien qu'étendus dans leurs carioles, et que nos deux voyageurs eussent dû naturellement se geler jusqu'au cœur. Ceux que Dieu garde sont bien gardés ; n'en doutons pas, il y a une Providence toute spéciale pour le pauvre Missionnaire.

Notre-Dame de Bonne Espérance, 30 *septembre* 1864.—Mon très-Révérend et toujours plus aimé Père, conformément à votre désir, je m'empresse de combler au plus vite une lacune qui existe entre la date présente et celle des 1er septembre et 7 décembre 1863, que portait ma dernière lettre ; certes, je n'avais pas besoin que vous m'en exprimassiez le désir, pour me faire un devoir de vous écrire : je trouve encore dans mon cœur assez d'affection et de reconnaissance pour oser vous dire, mon bien-aimé Père, que je serai toujours un de vos plus assidus correspondants ; mais puisque vous me faites l'honneur d'agréer mes lettres et de m'assurer qu'elles vous sont agréables, je n'en aurai qu'un motif de plus pour les faire longues et intéressantes. Aujourd'hui, j'aurai plus que des aventures à vous narrer, car le bon Dieu a bien voulu que votre indigne fils produisît quelques fruits parmi la nation des Indiens Flancs-de-Chien, que j'ai eu le bonheur de visiter

en avril, mai et juin derniers. Les circonstances m'ont déterminé à me rendre sur leur territoire et à passer une trentaine de jours sous leurs tentes. Le pays que j'ai parcouru avec ces sauvages est totalement inconnu et n'est pas même marqué sur les plus récentes cartes d'*Arrowsmith*; c'est ce qui m'a porté à donner des noms aux rivières et aux lacs que j'ai traversés et en dresser une carte que je vous envoie, pour en faire tel usage que vous voudrez. J'arrive maintenant à la relation de mon voyage.

Le 12 avril 1864, je partis à trois heures du matin de la Mission Saint-Joseph, du grand lac des Esclaves, pour celle de Saint-Michel, située au nord du même lac, à cent quarante milles de la Mission précitée, c'est-à-dire environ cinquante huit-lieues françaises. Le but de mon voyage était d'y donner les exercices de la Mission aux Indiens *Litchanré*, ou Flancs-de-Chien, qui, chaque printemps, se rendent au fort Raë pour faire la traite avec les officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson. Mes compagnons et guides étaient deux jeunes gens de la tribu des Tranlt-san-ot-iné ou Couteaux-Jaunes, nommés : l'un, le " Lièvre-du-Saule," et l'autre, le " Nid d'Ecureuil." Nous étions au printemps et, par conséquent, le voyage ne devait pas présenter de grandes difficultés ; mais le printemps du nord serait un hiver bien rigoureux sous le climat fortuné de la France. La neige, quoique fondant en plein midi, était soir et matin recouverte d'une croûte de glace qui n'était pas assez forte pour nous supporter et à travers laquelle nous nous enfoncions dans une neige molle qui mouillait nos pieds et rendait notre course très-pénible. Je dis course ; car pour économiser un ou deux

jours de marche, nous avions pris notre route à travers le lac dans sa moindre largeur et nous étions forcés de courir afin d'arriver le même jour sur le rivage opposé et de n'être pas contraints de coucher sur le lac et sans feu. Nous courions donc à toutes jambes dans la direction nord, nous relayant à tour de rôle pour tracer le chemin aux chiens qui emportaient mon traîneau. Un léger brouillard qui planait à l'extrême horizon nous indiquait seul le gisement des terres, et c'est vers ce point que nous nous dirigions dans cet océan de neige et de glace, sans rivage, comme la mer.

Malheureusement, vers midi, cette brume légère se changea en noirs nuages qui distillèrent sur nous une neige épaisse et abondante : soleil, nuages, horizon, tout disparut ; alors, la surface du lac se confondit avec le ciel, aussi blanc que lui ; nous semblions perdus dans une balle de coton. Il ne nous fut plus possible de nous diriger que d'après le vent, qui nous fouettait le visage ; mais durant l'espace de deux ou trois heures, le vent changea d'air autant de fois, de telle sorte que notre guide, malgré son instinct et sa sagacité de sauvage, était tout désorienté. Le soleil qui se montra un instant sur le soir, vint nous prouver que nous étions égarés.

C'était vraiment le cas de consulter la poule noire des quatre chemins. Je fis mieux, et récitai l'*Angele Dei* ; puis, m'orientant aussi bien que je le pus, je désignai à mes deux Indiens la direction que je présumais devoir être la terre. On se mit en marche de plus belle, et une heure après nous découvrions une faible bande grise qui flottait à l'horison. C'était le rivage, où nous arrivâmes à la nuit tombante, après avoir parcouru trente-

quatre milles et demi depuis le matin. Une fosse creusée dans la couche de trois pieds de neige qui recouvrait le sol, nous fournit, comme d'ordinaire, un lit aussi commode qu'on peut se le procurer à l'enseigne de la forêt, et le lendemain nous nous remîmes bravement en marche, sans penser aux souffrances de la veille. Les noms sauvages de toutes les terres que nous longeâmes pendant les trois autres jours que je mis à achever mon voyage au fort Raë, rappellent les guerres intestines qui divisèrent pendant longtemps les deux tribus des Couteaux-Jaunes et des Flancs-de-Chien. Aujourd'hui, ces animosités ont disparu devant la Croix et l'Evangile ; mais le nom de *Terres ennemies* est resté au territoire *Litchanré.*

Durant la dernière journée, mes chiens me procurèrent un petit divertissement. Au moment où nous allions doubler une pointe avancée, nous aperçûmes un être noir qui paraissait nous guetter de loin, se montrant et se cachant successivement dans un trou pratiqué dans la glace. Après avoir piqué notre curiosité par ce manège répété à satiété, ce personnage si peureux daigna se montrer en entier et jouer des talons à notre approche. C'était un glouton ou carcajou (*gulo luxus*) de belle taille et parfaitement noir. Dès que nos chiens eurent vent de la bête, ils dressèrent l'oreille, regardèrent leur conducteur et partirent comme un trait à la poursuite du glouton. J'étais en ce moment dans le traîneau et j'eus ainsi le plaisir de faire un charmant *steeple chase.* Mon traîneau rebondissait comme une balle sur la glace, et mes coursiers, qui un moment auparavant traînaient la jambe, auraient rivalisé avec le meilleur cheval arabe. L'animal disparut dans l'épaisseur de la forêt, mais il ne fut plus

facile de maîtriser la fougue de mes coursiers, qui auraient bien consenti à me traîner, nouvel Hippolyte, parmi les broussailles et les halliers.

Le 15 avril, au soir, j'arrivai au fort Raë, où je fus reçu avec la plus grande courtoisie par M. Smith, officier traiteur de la Compagnie. Durant tout le temps que je passai dans ce fort, j'eus toujours place à sa table, bien que je logeasse dans la maison que nous possédons à quelques pas du fort, et qui sera bientôt accompagnée d'une chapelle. Le fort Raë ainsi que la mission Saint-Michel sont situés sous le 62° 28 latitude nord et le 114° 49 longitude ouest de Greenwich, presque au fond d'une baie allongée et au pied d'une montagne que l'eau environne de toutes parts.

Le surlendemain de mon arrivée, après m'être suffisamment reposé, j'ouvris les exercices de la Mission et les continuai sans interruption pendant vingt jours, prêchant en montagnais deux fois par jour, et catéchisant les sauvages durant la journée entière, lorsque je n'avais pas à les entendre en confession. Ma petite maison de dix-sept pieds carrés ne désemplissait jamais; il fallait littérairement m'arracher à eux pour aller prendre mes repas, et j'étais obligé de barrer ma porte pour pouvoir prendre mon sommeil ; mais mes fatigues, comme vous le pensez bien, faisaient ma joie et ma consolation, comme elles en avaient rempli Sa Grandeur Mgr Grandin, deux années auparavant. Quelle foi chez ces Flancs-de-Chien! quel zèle pour la prière, la confession ! Je ne puis m'empêcher de l'avouer, j'avais retrouvé la semence des premiers chrétiens, que je croyais à jamais perdue. Voilà les sauvages christianisés tels que je les avais rêvés autrefois ; ce rêve est

devenu réalité, Dieu merci ! Combien j'ai été doucement ému, mais pénétré de confusion pour moi-même, en entendant ces pauvres Indiens s'accuser en pleurant de quelques misérables peccadilles, la plupart déjà lavées par les eaux du saint Baptême, et adresser à Dieu à haute voix, avec la simplicité d'un enfant, les prières les plus ingénues et les plus touchantes que j'aie jamais entendues ! J'arrivais assez à temps au fort Raë pour administrer un jeune Indien et lui fermer les yeux. Avant de mourir, il me fit signe de la main que Dieu l'appelait au ciel. De fait, il s'en allait muni du saint Viatique, qu'il avait reçu avec la plus grande ferveur, et lavé de plus en plus par des absolutions réitérées presque tous les jours. En voyant ce pauvre moribond couché douloureusement sur la terre nue, grelottant sous la bise et souffrant toutes les douleurs, je me sentais pris d'un grand sentiment de confiance en la miséricorde divine. Non, il est impossible que Dieu soit un juge sévère pour le pauvre sauvage. Ici l'homme meurt vraiment en pénitent, il meurt couché sur cette terre d'où il est sorti et où il va rentrer. Il ne peut ouvrir les yeux éteints sans apercevoir le ciel qui s'étend sur sa tête ; on ne voit autour de lui que les haillons et le dénûment de la misère, et quand, du fond de cette tente de peaux percée de mille trous, un pauvre Indien mourant tourne son regard vers le ciel en appelant Dieu son père, Dieu peut-il être un juge pour lui ? peut-il lui réserver des rigueurs que nous seuls, hommes civilisés, méritons ? Oh ! non, non ; on sent ici que Dieu est tout miséricorde. Aussi, le sauvage meurt-il sans regret, comme sans amertume ; il n'a cessé de souffrir sur cette terre : il le sait et meurt avec joie, parce qu'il a vécu

d'espérance. Il n'est pas un de nos Indiens catholiques qui ne justifie ce que je dis ici ; il est remarquable que ceux-mêmes dont la conduite laisse à désirer meurent en bons chrétiens ; aussi le cher P. Groillier disait-il que les sauvages ne sont bons qu'au lit de mort.

Le 6 mai, j'avais déjà fait une trentaine de baptêmes et célébré dix à douze mariages, lorsqu'il m'arriva une députation de sauvages Trakwell-Ot-Iné, composée du chef Satré-Nakrasya et de onze jeunes gens. Ces bons Indiens qui, à l'exception de leur chef, étaient tous infidèles, avaient fait un voyage de sept jours à la raquette pour venir chercher le Missionnaire. Nakrasya m'adressa même une longue harangue pour me décider à le suivre sur leurs terres : il me disait que leurs vieillards mouraient sans baptême, qu'il n'y en avait aucun parmi eux qui fût marié par l'Eglise, et qu'aucune femme, qu'aucun enfant n'avait encore été lavée par l'eau du bon Dieu. Je n'avais pas besoin d'un si long discours pour me prononcer, et j'étais trop heureux que ces sauvages fissent eux-mêmes les avances à la grâce en aplanissant les voies à l'Evangile. D'ailleurs c'était une occasion exceptionnelle qui se présentait à moi ; je ne pouvais la laisser échapper sans priver de la grâce du baptême une multitude de famille trop éloignées des forts pour avoir jamais pu communiquer avec les blancs, qui ignorent encore le chemin de leurs déserts. Je savais que, faute de prêtres, quelques uns de ces Indiens s'étaient permis de se donner eux-mêmes ce titre, et qu'ils séduisaient leurs compatriotes par leurs paroles et leurs prétendues visions. Il n'en fallait pas tant pour me faire fermer les yeux sur les difficultés d'une longue route et sur

l'ennui qu'un long séjour chez les sauvages devait procurer immanquablement. Toutefois, comme je ne voulais pas manquer mon coup, je résolus de réunir tous les sauvages sur un lac dont on convint (le lac Sémétrié), et j'envoyai à cette fin deux jeunes gens en avant-courreurs pour convoquer les différentes bandes de Trakwel Ot Iné. Je partis deux jours après eux, c'est-à-dire le 9 mai.

Le froid était vif et piquant ; le lac, encore recouvert de neige et de glace, était aussi dur et présentait une surface aussi plane qu'une route départementale. Mes douze sauvages, précédés chacun d'un traineau auquel étaient attelés quelques guedets maigres et efflanqués, s'élancèrent sur le lac comme un troupeau de moutons à la débandade. C'était à qui devancerait ses voisins. La joie rayonnait sur tous les visages ; ces pauvres gens étaient si fiers de posséder leur Père ; aussi quels soins ils prenaient de ma personne ! Il fallait voir comme ils m'invitaient à tout bout de champ à m'embarquer dans le traîneau qu'ils avaient mis à ma disposition. Lorsque je préférais me servir de leurs longues raquettes de six pieds, quelques jeunes sauvages avait bien soin de me désigner les endroits les plus battus, de crainte que je ne me fatiguasse trop en marchant dans la neige molle. En partant, ils avaient promis à l'officier anglais du fort Raë qu'ils me soigneraient comme la prunelle de leurs yeux et ils tenaient parole. Bien que je ne pusse pas alors suivre tout le fil de la conversation, à cause de la grande divergence de leur idiome d'avec la langue *chippewayasse*, je comprenais toutefois qu'ils s'entretenaient de moi et du plaisir qu'auraient leurs compatriotes

en voyant pour la première fois un blanc et un prêtre.

Je n'abuserai pas de votre temps et de votre patienee, mon bien-aimé Père, en vous faisant pareourir pas à pas l'itinéraire que je suivis du fort Raë au lae, où je reneontrai la peuplade Trakwel-Ot-Iné. Toutefois, eomme j'ai donné à ces laes et à ees montagues, encore ineonnus, les noms de personnes qui me sont chères à tant de titres, je me permettrai de vous faire eonnaître au moins leurs gisements.

Le soir de la première journée, nous arrivâmes à l'extrémité du lac aux Broehets (Oultayé-t'-ié), qui n'est, je crois, qu'une baie du grand lae des Eselaves, fermée par une multitude d'ilots. Nous ehoisîmes, pour eamper, une petite erique, protégée par une montagne feldspathique parfaitement polie et dénudée, appelée Wiyezatla. Mais si nous étions à l'abri du vent, par eontre, nous trouvâmes en ee lieu une telle abondanee de neige, que notre eampement, bien qu'il eût deux autres pieds de profondeur, se trouva bientôt élevé de deux autres pieds audessus du feu, qui avait ereusé la eouche de neige, de telle sorte que nous souffrîmes du froid durant toute la nuit. Le lendemain, avant le lever du soleil, le chef distribua des plumes d'aigle à tous ses jeunes gens, et nous reprîmes notre route, sans boire ni manger s'entend, ear les vivres avaient été mis à eaehe, de distance en distance, et il fallait nécessairement arriver à la eaehe pour pouvoir prendre notre repas. Nous esealadâmes à la raquette une série de petites eollines qui font suite au mont Wiyezatla, traversâmes le lac du Sabre (Bes-tchéri-t'-ié) et une enfilade de lagunes

jusqu'à la rivière Fsan-t-ié-dessé, que nous remontâmes quelque temps. Cette rivière, qui sort du lac Marten (Fsan-t'-Jé, est marquée sur les cartes anglaises; elle se jette dans cette baie du lac des Esclaves, appelée lac aux Brochets, mais les berges du fort Raë ne la remontent que l'espace de deux lieues, jusqu'au pied d'une belle chute d'eau, nommée Wok'-a-dès. C'est là que le traiteur du fort Raë vient s'aboucher avec les Trakwel-Ot-Iné chaque automne pour traiter de leurs fourrures et de leur viande.

Ces Indiens ne descendent jamais plus bas vers le sud, parce que, leurs canots étant excessivement étroits et légers, ils ne pourraient effectuer avec eux la traversée du lac aux Brochets. La rivière Fsan-t'-ié-dessé reçoit, vers le 115°30 longitude ouest (de Greenwich), la rivière Kiago-t'-ié-dessé, que j'ai appelée du nom de S. Gr. Mgr. Grandin; vers son confluent, elle est à peu près de la largeur de l'Isère et est parsemée de chutes et de rapides. Elle traverse la solitude la plus affreuse que j'aie encore rêvée; au loin comme auprès, à plus de six lieues à la ronde, le regard attristé n'aperçoit que des forêts dévastées par l'incendie, des marais recouverts de cendres, des mornes dénudés, des quartiers de granit rongés de mousse maculée de larges taches noires. Une ceinture de montagnes sombres entoure cette vallée d'un lugubre aspect, et la neige qui en forme le fond ne sert, par sa blancheur éblouissante, qu'à faire ressortir davantage la laideur du tableau. Ce panorama, digne des rivages du Styx, est coupé au nord-ouest par la nappe immobile et glacée du lac T'-émida-t'-ié (lac aux Gibecières) que forme la rivière Grandin. J'ai donné

à ce dernier lac le nom de S. Gr. Mgr. Faraud. Sa place sur la carte serait sous le parallèle du 64°2 de latitude nord et le 115°45 de longitude ouest.

MISSIONS DU CHEMIN ELGIN.

Les missions du Chemin Elgin comprennent tous les établissements formés à droite et à gauche de ce chemin, depuis les paroisses de Ste. Louise et de S. Aubert jusqu'à la frontière. A droite, se trouvent les townships Fournier, Garneau, Casgrain, à gauche les townships Ashford, Lafontaine et Dionne. La première mission qui se compose de Fournier et d'Ashford à cinq lieues de Ste. Louise et de S. Aubert, ne renferme plus que 16 colons, cinq en étant partis ces dernières années pour aller s'établir ailleurs. Le sol de ces deux townships est de très-mauvaise qualité, le fonds étant de sable sec ou d'une terre blanche et sèche couverte de roches plates. Deux des colons seuls vivent passablement, en travaillant beaucoup : les autres sont très-pauvres et seront probablement obligés d'aller à leur tour chercher fortune sur quelqu'autre terre plus hospitalière.

La seconde mission située à trois lieues plus haut, renferme les townships Garneau et Lafontaine que le chemin Taché traverse dans toute leur largeur. Il s'y trouve 35 cultivateurs qui montrent le plus grand zèle à posséder un Curé résidant dès l'automne prochain. Déjà, ils

ont transporté sur la place tout le bois nécessaire à la construction d'une Chapelle de 50 pieds de longueur, 40 de large et 20 de hauteur, avec un chœur de 30 pieds de longueur sur 22 de largeur. Avec quelques secours de l'Association de la Propagation de la Foi, ils espèrent pouvoir bâtir et mettre logeable d'ici à l'automne un presbytère de dimensions convenables, avec hangards et étables.

La troisième mission, plus rapprochée de la frontière et par conséquent la plus éloignée est située à trois lieues de la seconde et se compose des townships Casgrain et Dionne. Elle est la plus populeuse de toutes, n'ayant pas moins de 50 cultivateurs. C'est dans cette mission que la colonisation se porte davantage, parce que les terres y sont bien meilleures que dans les deux autres. Les colons actuels ont entrepris une petite chapelle de 45 pieds de long, sur 35 de large, qui sera convertie en presbytère lorsque le temps sera venu d'en bâtir une plus spacieuse et d'avoir un Curé résidant. En attendant, ces braves gens seront visités de temps en temps, le dimanche, par le prêtre qui doit résider dans la seconde mission, ou mission du centre.

M. Alphonse Casgrain, curé de Ste. Louise, qui est chargé de la desserte de ces pénibles missions, a fait faire les pâques, en mars dernier, à 121 personnes dans les townships Casgrain et Dionne ; à 117 dans Garneau et Lafontaine, et à 49 dans Fournier et Ashford, en tout 287. Le nombre des communiants dans les trois missions est de 432 ; mais 110 étaient absents, étant allés travailler dans les chantiers, et les autres étaient retenus à la maison, faute de vêtements convenables pour se présenter au

prêtre avec les autres. Dans l'année finie en mars dernier, M. Casgrain a baptisé 27 enfants, béni 4 mariages, fait 4 sépultures et admis 9 enfants à la première communion.

M. Casgrain, qui a grandement à cœur le bien spirituel et matériel des colons du chemin Elgin, demande comme une faveur d'aller résider au milieu d'eux, advenant l'automne, pour se dévouer tout entier et avec plus d'efficacité à cette œuvre apostolique. Que Dieu daigne récompenser ce digne prêtre qui est prêt à renoncer de la sorte à tous les avantages que lui offre la jolie paroisse de Ste. Louise, et à se soumettre à toutes sortes de privations, pour faire prospérer la nouvelle colonie.

MISSIONS DE STE. GERMAINE DU LAC ETCHEMIN ET DE STE. JUSTINE.

Lettre de M. F. X. Méthot, Prêtre, Missionnaire, à S. G. Monseigneur l'Archevêque.

Ste. Germaine du Lac Etchemin, 4 Mai 1868.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de faire rapport à Votre Grandeur que la mission de Ste. Germaine du Lac Etchemin qui depuis l'automne dernier, possède un prêtre résidant, renferme une population de 667 âmes. Le presbytère de 32 ⋈ 45 pieds sert

actuellement de chapelle ; une maison de 20 × 25 pieds tient lieu de presbytère et de salle publique. La chapelle est située sur une petite hauteur, côté-Est du Lac en cet endroit appelé " Pointe-au-sable. " Il est regrettable que ce beau site soit en dehors des limites de la terre donnée pour l'église. Le grand chemin passe à huit arpents environ de la chapelle ; la première habitation en est éloignée de dix arpents. Ainsi le missionnaire peut tout à son aise se livrer aux charmes de la solitude.

Grâce aux dons du Père prieur de la Trappe et de Lady Routh, la mission possède les ornements les plus indispensables et du linge en quantité suffisante. Les offices sont bien suivis à Ste. Germaine. Il n'y a pas d'école dans la mission : les enfants apprennent toutefois régulièrement la lettre du catéchisme. D'anciennes institutrices trouvent dans leur zèle, le moyen de réunir les enfants, quelques fois au nombre de vingt à vingt-cinq, deux à trois fois la semaine. Ces écoles de catéchisme font un grand bien. D'ici à une couple d'années, il n'est guère possible de demander plus de la part des pauvres colons, qui la plupart sont encore logés dans de chétives cabanes couvertes en écorce.

L'hiver qui a été très-rigoureux par tout le pays s'est fait sentir encore plus vivement au Lac Etchemin ; mon petit logement fait à la hâte avec du bois vert, est devenu très-froid et cependant ma maison est peut-être la plus chaude de l'endroit. On peut alors imaginer ce que ces pauvres gens ont à souffrir.

Lors de mon arrivée ici l'automne dernier, le 27 septembre, la première couche de neige couvrait déjà la terre. Au moment où j'écris, le

lac ne fait que de se débarrasser de ses glaces et il y a encore de la neige dans les bois : la saison d'été est donc bien courte ici et l'hiver bien long et bien rigoureux. " Ce n'est pas le pays qui a " le plus beau climat, le sol le plus riche, en un " mot les plus grands avantages physiques, qui " prospère le plus. C'est le pays qui possède la " population la plus dure au travail ; la popula- " tion qui a à lutter et qui lutte virilement contre " les désavantages de la nature. "

Si ces paroles sont vraies au temporel, Moneigneur, je les crois plus vraies encore au spirituel. Je suis fort aise de m'en servir de temps à autre en m'adressant à mon peuple, pour l'encourager et l'exhorter à la patience et au courage. J'ai la consolation d'avoir un peuple soumis, probe, laborieux, en un mot bon chrétien. Je suis persuadé que les prières continues et les privations volontaires des bons religieux de la Trappe qui sont établis dans ma mission contribuent beaucoup à ces bons résultats.

Le monastère des RR. PP. Trappistes sera pres- complétement terminé l'automne prochain. Leur établissement forme deux carrés, l'un à deux étages, le monastère proprement dit, l'autre à un seul étage les dépendances, tels que étables, granges, hangards, etc. Le R. P. Frs.-Xavier vise à l'économie dans l'exécution des travaux : on ne sait trop ce que l'on doit admirer d'avantage, ou la simplicité des constructions, ou la propreté des appartements. La chapelle est un petit bijou.

On ne saurait croire toutefois ce que ces bons religieux eurent à souffrir dans les commencements. Les âmes charitables qui les ont assistés de leurs aumônes doivent se réjouir aujourd'hui de les voir loger confortablement et en état d'accomplir régulièrement leur règle.

La colonie de Langevin, mission de Ste. Justine est d'environ deux cents âmes. La chapelle de cette mission de 44 × 32 pieds est à une demi-lieue du monastère, sur une colline d'où l'on voit sans obstacle les terres américaines comme le territoire canadien. Les colons ont reçu avec reconnaissance en Mars dernier, une belle cloche, don de l'hon. M. Langevin C. B. Voilà Monseigneur, les quelques notes que j'ai cru devoir donner à Votre Grandeur sur les deux missions qui sont confiées à mes soins. En terminant, je sollicite votre bénédiction pour mon peuple et pour moi en particulier.

Je suis avec considération,

Monseigneur,

votre humble serviteur,

F. X. Methot Ptre., Missionnaire.

